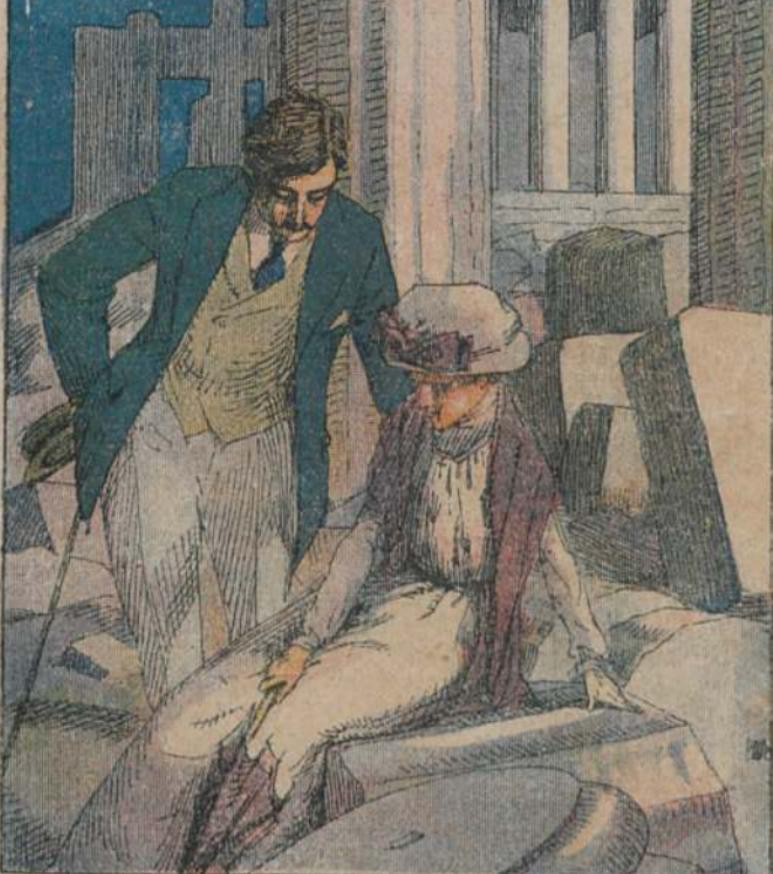


CHEMIN SECRET

par Lionel de MOVET



PRIV.

1fr. 50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"
7, Rue Lemaignan
PARIS (XIV^e)

Les Publications de la Société Anonyme du "PETIT ÉCHO DE LA

La Véritable Mode Française de Paris

Journal des élégances parisiennes paraissant une fois par mois.

Le numéro : Un franc.

Chaque numéro contient une centaine de modèles inédits, et du goût le plus sûr. Les couturières et les femmes d'intérieur peuvent, grâce à eux, suivre aisément la mode parisienne. Elle procure en pochettes à 1 fr. 50 francs, les patrons de tous ses modèles.

Prix de l'abonnement d'un an : 12 fr. 50. Etranger : 15 fr.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 36 pages, donne pour **dames**, **messieurs** et **enfants**, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet des albums de patrons. Le numéro : 0 fr. 75.

Prix de l'abonnement d'un an : 3 fr. Etranger : 3 fr. 50.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° 1 fr. Franco 1.25.
Abonnement : un an, 12 fr. ; 6 mois, 7 fr.

TOUTES LES NOUVEAUTÉS DE LA SAISON
sont données par

Les Albums des Patrons Français Echo

qui paraissent 4 fois par an :

Albums pour Dames : 15 Février, 15 Août.

Albums pour Enfants : 15 Mars, 15 Septembre.

Chaque album se compose de 60 pages, grand format, dont un grand nombre en couleurs.

Leur collection constitue un ensemble unique par la variété, le bon goût, l'élegance pratique des :: :: :: toilettes et des modèles. :: :: ::

Chaque Album de 60 pages dont 26 en couleurs, 3 fr. Fco 3.50.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Aux quatre Albums : FRANCE et COLONIES. 12 fr. 50
ETRANGER. 13 fr. 50

Aux deux Albums : FRANCE et COLONIES. 6 fr. 50
ETRANGER. 7 francs.

Adresser les commandes à M. ORSONI, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV^e).

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Son format allongé, d'une si jolie élégance, a été étudié spécialement pour tenir facilement dans un sac, dans une poche et... dans une petite main. Quand on voit, oublié sur la table, un volume de la Collection "Stella", on imagine nécessairement que la main qui l'a posé là est toute menue et toute fine.

La Collection "STELLA"

constitue un véritable choix des œuvres les plus remarquables des meilleurs auteurs parmi les romanciers des honnêtes gens. Elle élève et distrait la pensée, sans salir l'imagination.

La Collection "STELLA"

est une garantie de qualité morale et de qualité littéraire.

La Collection "STELLA"

forme peu à peu à ses fidèles amies une bibliothèque idéale, très agréable d'aspect, sous ses claires couvertures en couleurs, si fraîches à voir. Elle publie deux volumes chaque mois.

DANS LA MÊME COLLECTION :

1. **L'Héroïque Amour**, par Jean DEMAIS.
 2. **Pour Lui !** par Alice PUJO.
 3. **Rêver et Vivre**, par Jean de la BRÈTE.
 4. **Les Espérances**, par Mathilde ALANIC.
 5. **La Conquête d'un Cœur**, par René STAR.
 6. **Madame Victoire**, par Marie THIÉRY.
 7. **Tante Gertrude**, par B. NEULLIES.
 8. **Comme une Épave**, par Pierre PERRAULT.
 9. **Riche ou Aimée ?** par Mary FLORAN.
 10. **La Dame aux Genêts**, par L. de KÉRANY.
 11. **Cyranette**, par Norbert SEVESTRE.
 12. **Un Mariage "in extremis"**, par Claire GÉNIAUX.
 13. **Intruse**, par Claude NISSON.
 14. **La Maison des Troubadours**, par Andrée VERTIOL.
 15. **Le Mariage de Lord Loveland**, par Louis d'ARVERS.
 16. **Le Sentier du Bonheur**, par L. de KÉRANY.
 17. **A Travers les Seigles**, par Hélène MATHERS.
 18. **Trop Petite**, par SALVA du BÉAL.
 19. **Mirage d'Amour**, par CHAMPOL.
 20. **Mon Mariage**, par Julie BORIUS.
 21. **Rêve d'Amour**, par T. TRILBY.
 22. **Aimé pour Lui-même**, par Marc HELYS.
 23. **Bonsoir Madame la Lune**, par Marie THIÉRY.
 24. **Veuve Blanc**, par Marie Anne de BOVET.
 25. **Illusion Masculine**, par Jean de la BRÈTE.
 26. **L'impossible Lien**, par Jeanne de COULOMB.

1 volume, partout : 1 fr. 50 ; franco . . . 1 fr. 75
Six volumes au choix, franco 2 fr. 50

La collection "STELLA" se vend également en séries,
dans un joli emboîtement cartonné.

*Première série : n° 1, 2, 3, 4 et 5 | Troisième série : n° 11, 12, 13, 14 et 15
Deuxième série : n° 6, 7, 8, 9 et 10 | Quatrième série : n° 16, 17, 18, 19 et 20
Cinquième série : n° 21, 22, 23, 24 et 25*

CHAQUE SÉRIE : 8 FB. EBANO

Adresser commandes et mandats-poste à M. ORSONI,
7, rue Lemaignan. PARIS (XIV^e)

c92548

LIONEL DE MOVET

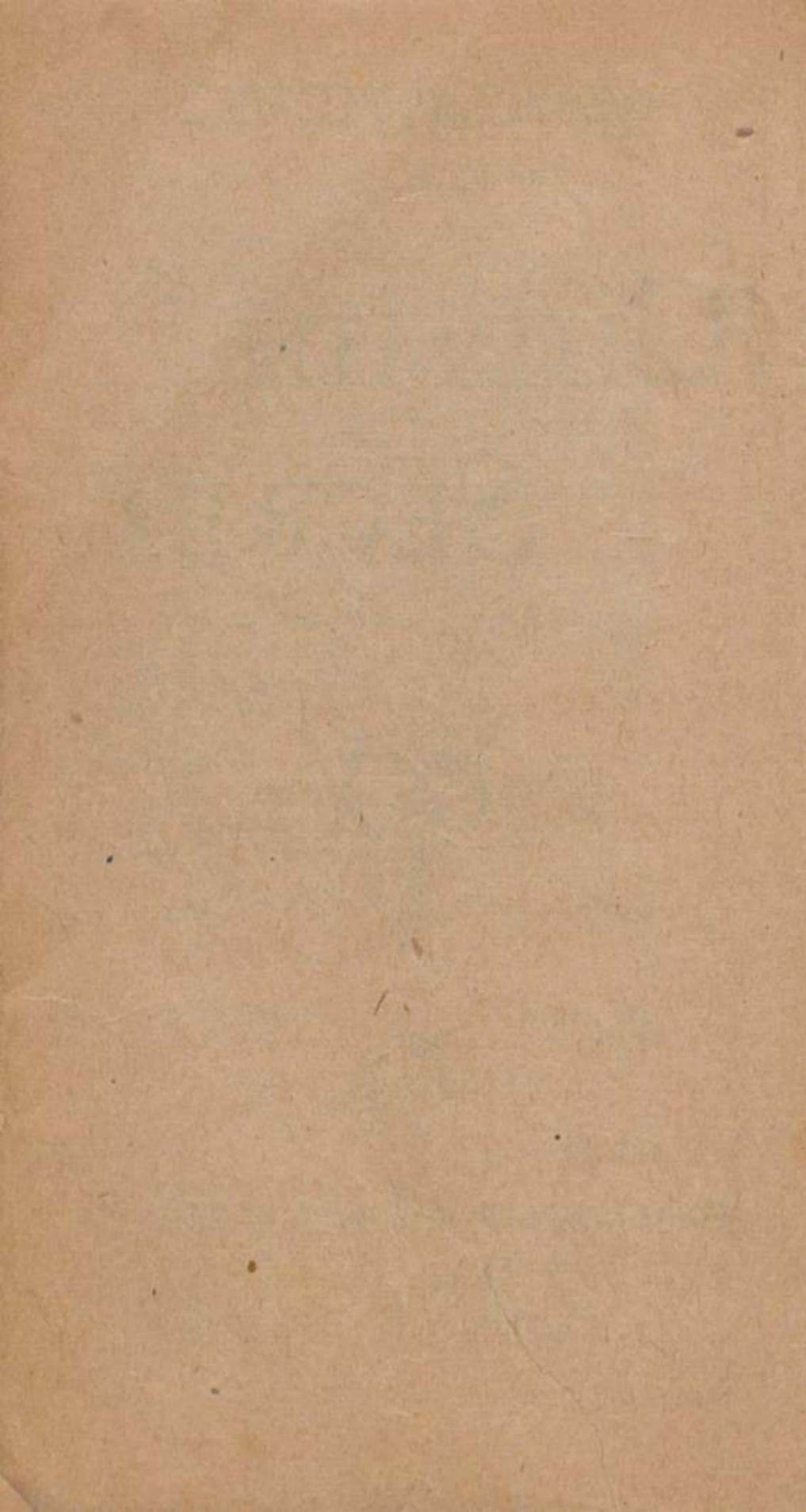
CHEMIN SECRET



Éditions du "Petit Écho de la Mode"

P. Orsoni, Directeur

7, Rue Lemaignan, Paris (XIV^e)



l'Amour

Chemin Secret

I

Un dialogue des plus animés s'échangeait, par une chaude après-midi de la fin d'août, dans la villa des Cactus, à Athènes, entre la jeune baronne de Fleurimont, mariée au premier secrétaire de la légation de France en cette ville, et son frère Jacques Saint-Vérand, du barreau de Paris, venu passer les vacances judiciaires sous le ciel de la Grèce :

— Alors, tu dis que cette fois-ci tu es à peu près satisfaite de l'institutrice de tes enfants ? demandait le Parisien à sa sœur.

— Oui... Je le serais même tout à fait si...

— Comment ! il y a encore un si !...

— Où n'y en a-t-il pas ! si... elle n'était pas si belle !

— *Sí bête ?*... répéta le jeune avocat interrogativement.

— Que tu es contrariant ! Tu as fort bien entendu, j'ai dit : si *bel-le*.

— Ah ! Alors elle est bien, notre compatriote ?

— A un degré tout à fait déplacé. Ne s'avise-t-elle pas de ressembler à un camée antique.

— Mais il me semble au contraire qu'elle ne fait que son devoir cette jeune fille, en ressuscitant la beauté classique en un pays où la femme a inspiré tant de chefs-d'œuvre. Une statue grecque est tout à fait à sa place à Athènes...

— Au musée, c'est possible, mais pas dans nos intérieurs familiaux ; d'ailleurs, lorsque tu auras fréquenté quelque peu la société hellénique, tu changeras d'opinion et tu reconnaîtras que les Phi-

dias et les Praxitèles modernes ont grand besoin de recourir aux sources antiques pour retrouver l'inspiration...

— Sais-tu que tu ne flattes guère les femmes de ce pays...

— Je les juge suivant ce qu'elles valent, tout simplement. Crois-moi, les beaux modèles sont absolument fossiles.

— Raison de plus, alors, sœurette, pour se réjouir quand on en découvre un en chair et en os !

— Si j'étais sculpteur ou peintre, mais comme je ne suis qu'une simple fille d'Eve sans talents...

— Et par cela même peut-être légèrement disposée à être un tantinet jalouse des avantages d'autrui...

— Oh ! si tu crois !...

— Je ne crois rien du tout, si ce n'est que ma sœur est bien trop charmante — de l'avis de tous en général et en particulier de son écervelé de frère — pour avoir à envier quoi que ce soit aux autres femmes. Et le jeune homme fit mine de vouloir embrasser sa gracieuse interlocutrice.

— Finis !... Je te disais donc que Mlle Bayle porte par trop bien son nom, et tu ne peux te figurer tous les inconvénients que cette circonstance a dans la situation de mon mari.

— Comment ! de ton mari ? Je ne sais pas bien le rapprochement...

— C'est que tu fais le naïf, alors. Tu ne vois pas que dans la *Carrière*, où nous sommes obligés d'avoir maison ouverte à tout venant, il est fort ennuyeux de loger sous son toit une personne salariée dont la beauté fait tomber en pâmoison tous ceux qui la voient !

— Ah ! je commence à comprendre ! J'avoue que je n'avais pas du tout envisagé la question sous cet angle-là ; mais elle est parfaitement respectable cette jeune fille, je suppose ?

— Tu n'en doutes pas. Tout ce qu'il y a de plus respectable et respectée. Il va sans dire que j'ai eu sur elle les plus excellents renseignements. C'est la fille d'un officier supérieur, elle a été élevée à Saint-Denis, et a dû, à la suite de revers de fortune, chercher un gagne-pain, mais elle est très énergique et ne laisse pas deviner qu'elle peut souffrir dans une situation inférieure à celle qu'elle a jadis occupée dans le monde ; d'autre part, elle est fort bien douée

et fait parfaitement mon affaire, ainsi que celle des enfants, aussi suis-je, à ce point de vue-là, ravie de ma découverte.

— Quel âge a ce phénix ?

— De vingt-quatre à vingt-cinq ans... j'imagine.

— Mais si c'est une beauté aussi accomplie que tu le dis, comment n'a-t-elle pas encore fait de conquête, cette personne digne de figurer dans les héroïnes de romans ?

— Je ne le lui ai pas demandé ; tu pourras lui poser la question à loisir si le sujet t'intéresse. Les conquêtes ? !... Je crois qu'elle en a fait beaucoup, la jolie Parisienne, mais on n'épouse pas une modeste institutrice.

— Et pourquoi cela ?

— Par la raison toute simple que l'on n'a pas de doute sur le chiffre possible de sa dot.

— Ah ! oui ! le double zéro naturellement, et comme le mariage n'est pas une partie de roulette...

— Bien qu'il soit une véritable loterie cependant, un indéniable jeu de hasard...

— Triste chose que la pauvreté ! murmure mélan-
coliquement le jeune homme.

— Triste chose effectivement, repartit Mme de Fleurimont avec l'accent d'insouciante compassion de ceux qui parlent de maux qu'ils ignorent, mais changeons de sujet. Il sera beaucoup plus intéressant de s'entretenir du pays natal, du foyer familial, de toi enfin, et du plaisir que j'ai à te recevoir dans notre nouveau poste. Tu comptes bien nous rester quelques semaines, j'imagine. Nous mettrons tout en œuvre pour que tu n'aies pas trop la nostalgie des boulevards, car il n'y a pas que de vieilles pierres à Athènes, et malgré ce que j'ai pu te dire tout à l'heure, et, bien qu'en pleine saison estivale, nous avons ici des femmes charmantes qui rivalisent tout à fait avec les Parisiennes. En plus, les jeunes filles ont en ce pays une liberté d'allures qui rend les réunions fort agréables. L'on sort ensemble, l'on organise des parties de tous genres, tous les sports sont très courus. Tu pourras flirter un brin si le cœur t'en dit, mais ne t'avise pas de faire la cour à l'institutrice de mes enfants !

— Ça non ! Je t'en réponds !

— D'ailleurs, ce serait d'un banal... remarqua

dédaigneusement la jeune femme en esquissant un sourire.

— Banal ou non, là n'est pas la question ; du moment que je ne peux pas m'offrir le luxe hors de prix d'épouser une fille sans le sou, je considérerais comme une mauvaise action de lui donner un espoir qui ne pourrait pas se réaliser.

— Bravo ! C'est fort chevaleresque, ce que tu dis là, et je n'en attendais pas moins d'un galant homme tel que toi, mais je te préviens qu'elle est très séduisante, cette petite gouvernante.

— Bah ! Je ne sors pas du collège, je ne suis plus à l'âge des emballements aussi faciles qu'inconsidérés.

— Je le sais, mais un bon averti en vaut deux.

— Il suffit.

Et le jeune homme s'inclinant lance, rêveur, une bouffée de sa cigarette qu'il vient d'allumer.

Les causeurs sont assis sous une spacieuse véranda attenante au salon. Rien de joli et de coquet comme ce clair réduit ; de grands palmiers lui donnent un aspect de vie, cependant que, dans une vasque de marbre du Pentélique, retombe en pluie fine un jet d'eau qui entretient la fraîcheur et bruisse agréablement ; des stores de soie écrue, incrustés de guipure d'Irlande, tamisent le trop vif éclat de la lumière ; des sièges de *re'in*, une chaise longue, des coussins par douzaines s'étalent en un harmonieux désordre, tandis que sur une table basse, décorée de nacre, merveille de l'industrie de Damas, des boissons glacées attendent dans un plateau de cuivre le bon plaisir des convives.

Jacques Saint-Vérand jette un regard circulaire et semble satisfait de ce qu'il voit.

— Comment trouves-tu mon nid ? demande avec complaisance la jeune femme.

— Digne du bel oiseau qui l'habite.

— Tu pourrais dire de la nichée, car nous sommes quatre en ce logis : mon cher mari, les deux petits et moi, ne l'oublie pas.

— Oui, c'est vrai, et l'on serait embarrassé pour savoir à qui décerner le plus séduisant plumage. Sais-tu que vous êtes des mortels privilégiés !...

— J'en conviens...

— Alors, toujours aussi heureuse ?

— Toujours !

Oui, elle pouvait le dire. Le ménage Fleurimont,

uni depuis dix ans, appartenait à la catégorie très rare des favorisés de ce monde. Tout lui avait réussi. Lui et elle s'étaient mariés par amour et aucune déception, de part et d'autre, n'était venue depuis lors ternir le rêve de tendresse éclos en un jour de jeunesse et de printemps. Ce qu'ils avaient demandé au bonheur, la vie le leur avait donné. Le destin s'était plu à les fêter, et c'est sans doute parce qu'il est si prodigue de ses bienfaits envers certaines existences privilégiées qu'il se voit forcé, le fourbe, de se montrer aussi parcimonieux de ses dons envers d'autres créatures qui mériteraient cependant tout autant ses faveurs... Mais, à quoi bon se lamenter ? Il n'y a pas à demander compte aux despotes de leur conduite... Donc, le ménage Fleurimont avait été comblé des biens les plus appréciables : le bonheur, et la fortune par surcroît. Deux enfants étaient venus peupler ce foyer heureux : Simone, une jolie fillette aux boucles brunes, à l'esprit éveillé, allait avoir neuf ans ; Robert, son petit frère, bambin volontaire et très gâté, en comptait à peine cinq.

La jeune femme adorait ses enfants, mais, assez anémiée par le climat d'Orient, elle s'était vue contrainte de se décharger des peines et des fatigues que réclame une éducation bien comprise sur une autre *elle-même* en qui elle put avoir toute confiance. C'est ce qui la rendait si difficile dans le choix d'une institutrice, car elle n'ignorait pas combien ces ames malléables d'enfant s'imprègnent au contact de ceux qui les entourent.

Plusieurs fois déjà Mme de Fleurimont avait dû renvoyer en France de jeunes gouvernantes à l'esprit aventureux et romanesque, venues à l'étranger pour des motifs peu avouables. Et c'est précisément parce que jusqu'ici elle n'avait pas eu la main heureuse que son frère se plaisait à la taquiner sur ses changements fréquents d'éducatrices.

— Quand aurai-je l'honneur d'être présenté à cette merveille de beauté ? demanda le jeune homme en tendant à sa sœur l'étui à cigarettes qui se trouvait sur la table à portée de sa main et que la jeune femme faisait le geste de vouloir atteindre.

— Miséricorde ! voilà que tu grilles déjà de la connaître !

— Grilles est peut-être un mot excessif... Mais la vérité est que je ne serai pas fâché de constater de

visu si tout ce que tu m'as dit de cette beauté rare est exact. C'est de ta faute après tout : il ne fallait pas tant me la vanter, cette institutrice incomparable !

— Admettons que ce soit de ma faute, mais en attendant, tu ferais bien mieux de rédiger une dépêche pour notre pauvre maman, qui doit être dans des transes depuis ton départ... Je la vois d'ici se figurant que tu as fait naufrage, que tu as servi de pature à quelque baleine assamée ou bien que tu es échoué sur une île déserte, tout comme Robinson, de légendaire mémoire, et sans le précieux Vendredi, encore ! Tiens, voici du papier, de l'encre, une plume, et écris bien vite ton télégramme, que je ferai porter par un domestique.

— Du tout ! Ne te donne pas cette peine, j'irai moi-même au télégraphe, ce sera beaucoup plus simple.

— Tu n'y songes pas, par cette chaleur !

— Ah ! il fait chaud, l'on ne s'en doutera pas chez toi.

— Va voir dehors ! Le thermomètre, je parie, marque dans les environs de quarante degrés à l'ombre.

— Voilà qui m'est égal ! Nous autres, Occidentaux, nous ne nous effrayons pas pour si peu ! C'est bon pour vous, gens d'Orient, d'avoir peur des rayons du soleil. Je suis sûr qu'en ma qualité d'étranger, ils m'accueilleront fort bien, ces rayons embrasés, et que je n'aurai pas à me plaindre d'eux. Et puis, vois-tu, Suzette, sans que cela en ait l'air, je meurs d'envie, moi, l'homme blasé et sceptique ; moi, le Parisien très moderne de goût, d'esprit et de tendances, de m'en aller errer à la recherche des traces laissées en cette ville célèbre par tous ces illustres bonshommes de l'antiquité. Cela vous fait quelque chose de penser que l'on foule le même sol que Périclès, Solon, Léonidas, Socrate, Platon, Démosthène, Cicéron... (Ah ! non ! je crois que ce dernier n'en était pas, mais les autres suffisent à la collection.)

* On se sent tout remué par l'évocation de ces grands noms. C'est comme un souffle puissant qui passe et vous vivifie ; on croit hériter un peu de l'âme antique de tous ces Sages de la Grèce. Il y a encore autre chose. L'homme qui a contemplé de

ses propres yeux le monument de Thésée, le Parthénon, les Propylées, le temple de la Victoire (avec ou sans ailes), n'est pas un homme ordinaire, il a une supériorité sur les autres. Cela sonne fort bien dans la conversation de pouvoir parler *de visu* de tous ces chefs-d'œuvre de l'Attique ; j'ai hate, après tant de voyageurs célèbres, d'apporter ma note personnelle dans ce concert d'admiration. *Le besoin s'en fait véritablement sentir*, Chateaubriand commence à être bien *vieux jeu*, sa prose n'a plus l'envolée de la nôtre, et il y a peut-être une place à prendre à côté de la sienne... très modestement je m'en contenterais ! dit avec une emphase comique le jeune avocat.

— Ton enthousiasme me plaît, car il me prouve que l'*âme moderne* n'est point tout à fait en catalepsie, puisqu'elle sait encore vibrer à l'évocation des grandes actions, des nobles souvenirs...

— Tu en doutais ?...

— Dame !... La jeunesse d'aujourd'hui, dit-on, est si indifférente à tout ce qui ne contribue pas directement à son bien-être personnel, à son intérêt exclusif, au *confortable* de son esprit, si je puis m'exprimer ainsi.

Et la jeune femme sourit.

— C'est quelque vieille perruque qui t'aura conté cela dans un jour de morosité et de regret ?...

— Point ! les romanciers contemporains suffisent à la besogne.

— Si tu les crois ! Et si tu émets des opinions à leur remorque ! tu dois trouver la vie bien laide, ma pauvre sœurette !

— Oui, passablement ; mais je regarde chez moi, autour de moi, et je me dis qu'ils exag'rent.

— Heureusement ! Ces gens-là, vois-tu, se servent de verres grossissants pour écrire.

— Ils ont tort. S'ils comprenaient bien leur mission, ils ne nous dépeindraient que le beau, le vrai et le bien, ils seraient avant tout des moralistes.

— Ils croient l'être à leur manière, c'est même ce qui les rend d'autant plus dangereux.

Après une seconde de méditation, la jeune femme reprit :

— Leur tâche cependant est noble et grande. N'est-ce point Grégoire VII qui a dit : « Celui qui écrit de bons livres fait plus pour l'humanité que

s'il rendait la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds ? »

— Je ne te contredirai pas, et pour cause, car j'ignore tout à fait le propos ; c'est bien possible, après tout, mais nous voilà fort loin de notre point de départ. Ne disais-tu pas que je ferais bien de télégraphier à maman que je suis encore au nombre des vivants et, qui plus est, en parfaite santé, sous le toit de la plus charmante des hôtesses ?

— Certainement. Elle doit être horribllement anxieuse.

— Alors, donne-moi quelques indications pour me rendre audit bureau télégraphique, car je ne te propose pas de m'accompagner ?

— Ça, non !

— Alors ?... Je me dirige d'abord à droite... ou à gauche ?... Je prendrai, ensuite, la gauche ou la droite, enfin...

— Nullement ! tu iras tout d'abord à gauche, mais auparavant tu vas sortir de ce jardin par la petite porte que tu aperçois là-bas, tu trouveras la clef accrochée contre le mur, tu la mettras dans la serrure et...

— Et enfin seul !

— Enfin seul ! Et je m'imagine que tu seras moins fier quand tu devras évoluer sans guide dans une ville inconnue, dont tu ignores la langue par-dessus le marché.

— Bah ! un Français n'est jamais embarrassé !

— Soit ! mais il peut s'égarter quand même dans le labyrinthe des rues d'une cité qu'il visite pour la première fois.

— J'en conviens, surtout quand il n'a ni Ariane ni son fameux fil pour diriger ses pas.

— Heureusement pour toi que le Minotaure des temps jadis est bien loin.

— Certainement : enterré à tout jamais. Je ne suppose pas que la fantaisie lui prenne de ressusciter en mon honneur, mais au fait j'appellerais, en cas de danger, les manes de Thésée à mon secours. Le tombeau du célèbre héros n'est-il pas dans ces parages ?

— Oui, tu le verras en te rendant à l'Acropole, mais avant de le rencontrer, tu as mille fois le temps de t'égarter dans la ville, car n'oublie pas que notre demeure est située en plein Athènes moderne, c'est-à-dire élégant et aristocratique. Mais tout ceci ne

t'apprend pas par quelle voie tu dois te rendre au télégraphe. Je te disais donc qu'une fois dans la rue, tu prenais la gauche, puis le premier boulevard à droite jusqu'à ce que tu trouves une villa peinte en rose, style italien ; là, tu t'engageras dans une petite rue qui monte et alors...

— ... Il suffit, j'en ai assez entendu. J'ai dix fois le loisir de me perdre avec tes explications. J'aime bien mieux emporter mon Guide, il me renseignera d'une façon plus claire. Madame ma sœur, j'ai l'honneur de prendre congé de vous.

— Monsieur mon frère, n'oubliez pas que nous dinons à sept heures.

— Mais il en est à peine quatre ! ...

— C'est possible, je tiens néanmoins à vous avertir, dans le cas où vous ne retrouveriez plus votre chemin et où le retour serait plein d'imprévu... Ah ! j'oubliais de te dire que j'ai invité à dîner un Grec, M. Zaphiros, très versé dans les choses de l'antiquité. Il a une conversation des plus intéressantes et j'ai pensé qu'il pourrait te servir de cicerone, car c'est un véritable érudit.

— Je reconnaissais bien là mon aimable sœur dans cette délicate attention digne d'elle et... de moi. Il n'y a pas à dire, nous sommes des gens absolument charmants dans notre famille... Nous cherchons sans cesse à faire plaisir aux autres...

— *Nous* est peut-être exagéré, rectifia la jeune femme avec malice.

— Vilaine ! Voilà déjà les taquineries qui recommencent...

— C'est pour rappeler le *home* maternel et notre jeune temps...

— Alors, je pardonne ! A tout à l'heure.

— A tout à l'heure, mais rentre de façon à avoir le temps de faire un brin de toilette. J'y tiens beaucoup !

— Moi aussi, adieu, répliqua plaisamment le jeune Parisien, et il sortit en riant.

II

Jacques Saint-Vérand est seul dans la rue. Il ne semble pas pressé de gagner le télégraphe. Son regard erre de droite et de gauche, cherchant à découvrir au travers de ces luxueuses habitations modernes aux styles imprécis et fantaisistes, où l'on a prodigué le marbre et les tons polychromes, un peu de la Grèce d'autrefois, de celle qui demeure immortelle, mais son regard est déçu. Il se trouve dans une ville quelconque, sans cachet spécial, aux voies spacieuses, plantées d'arbres, principalement de poivrières au délicat feuillage, aux grappes rouges, mais blancs de poussière, voies sur lesquelles, à droite et à gauche, s'étalent des habitations particulières entre cour et jardin. Sa sœur lui a dit de prendre la gauche, il commence par faire l'inverse, et le voilà s'en allant à l'aventure, ne pensant plus au but de sa sortie. Il ne lui déplaît point d'errer ainsi sans savoir où il va, guidé par sa seule rêverie: Dieu! quelle lumière éclatante, il y a de quoi être aveuglé, tant la réverbération est intense! Le soleil, en dardant ses rayons sur tous ces marbres d'un blanc étincelant, a un éclat insoutenable. Le promeneur ferme une seconde les yeux, mais il va toujours, et quand il les rouvre, un cri s'échappe de sa poitrine: à l'intersection de deux boulevards, par une large échancrure, l'Acropole lui est apparue dans un ruissellement de lumière.

Cette fois, ce ne sont plus des tons crus qui l'aveuglent; le temps a mis sa patine sur ce marbre autrefois si blanc, et lui a donné la teinte dorée d'un feuillage d'automne.

Le Parisien s'arrête, son cœur bat plus vite dans sa poitrine: la voilà donc, la glorieuse vision du passé! La voilà donc retrouvée, la cité antique qui a enfanté tant de génies et de héros! Et les souvenirs classiques lui reviennent en foule; les gloires de ces fiers Athéniens lui sont remémorées, et ces paroles de Thucydide les concernant lui montent aux lèvres: « Ils remplacent un dessein trompé par

une nouvelle espérance : leurs projets à peine conçus sont déjà exécutés. Sans cesse occupés de l'avenir, le présent leur échappe ; peuple qui ne connaît point de repos, et ne peut le souffrir dans les autres. » Le voilà, le secret de leur force, de leur génie, mais aujourd'hui, hélas ! où sont-ils tous ces géants ? Si leur nom a défié le temps, leur âme, elle, semble avoir disparu avec eux. Où sont-ils ?... Sans doute où s'en sont allés, eux aussi, les fiers Romains... Peuple aujourd'hui déchu, qui ne vit que par son passé et qui n'a plus de place dans l'histoire contemporaine...

Guidé par les ruines qu'il voit se dresser là-haut sur la célèbre colline, et emporté par une force qu'il ne cherche point à maîtriser, Jacques Saint-Vérand va devant lui, prenant pour phare ces palais mutilés. Et bientôt, après avoir traversé rues, avenues et boulevards littéralement ensevelis sous la fine poussière blanche particulière à Athènes, il se trouve devant un grand espace vide, un terrain montueux, sur la gauche duquel s'élève un édifice merveilleusement conservé : le temple de Thésée.

Que lui importent à présent la chaleur, la rude montée !...

En proie à une émotion véritable, il va toujours, son Guide à la main, personne ne pourra le gêner dans sa contemplation évocatrice du passé ! Il aura le loisir, s'il lui plaît, de s'arrêter ou de passer à son gré !

Et le voilà montant, montant toujours. Après une halte au tombeau de Socrate, au Pnyx, où les Athéniens tenaient leurs doctes assemblées, le promeneur gravit jusqu'au sommet le rocher encerclé de murailles, ce rocher fameux et si bien approprié qu' « on dirait un piédestal taillé tout exprès pour porter les magnifiques édifices qui le couronnaient. » Muet d'émotion, le Parisien blasé s'arrête une seconde, puis il va des Propylées au petit temple de la Victoire Aptère, à l'Erechthéion, et enfin au Parthénon. Il est confondu d'admiration, alors il vient s'asseoir sur un pan de muraille en un point qui lui permet de contempler à la fois l'Acropole dans son ensemble et la ville moderne à ses pieds, avec la mer là-bas à l'horizon, la mer bleue, le port du Pirée.

Le présent disparaît totalement à ses yeux pour

faire place aux grands événements qui se sont jadis accomplis en ces lieux. Il revoit les guerriers athéniens, les artistes grecs. Il croit assister à une antique cérémonie dans l'un de ces temples encore debout, mais les chants de victoire n'arrivent plus jusqu'à lui, tout est silence, il est seul sur ce rocher ; alors, avec Chateaubriand, il se demande « où s'en sont allés les génies divins qui édifièrent ces chefs-d'œuvre ?... »

« Ce tableau de l'Attique, ce spectacle que ses yeux contemplaient, avait été contemplé par des yeux fermés depuis deux mille ans. Je passerai à mon tour, s'écriait l'illustre écrivain, d'autres hommes aussi fugitifs que moi viendront faire les mêmes réflexions sur les mêmes ruines. Notre vie et notre cœur sont entre les mains de Dieu : laissons-le donc disposer de l'une comme de l'autre. »

Mais les heures ont passé rapidement et le soleil, bien que toujours ardent, est cependant déjà bas à l'horizon, dans quelques minutes il aura disparu, et Saint-Vérand, après avoir contemplé ce beau spectacle d'un coucher de soleil en ces parages merveilleux, tressaille et revient à la réalité ; il se souvient que la nuit tombe brusquement sous le ciel d'Orient, que l'on passe sans transition de la lumière intense au crépuscule, et très à regret, fortement tenté de demeurer encore, il se lève cependant et se met en devoir de regagner la ville moderne.

Il ferait bon — si personne ne vous attendait — voir se lever la lune de là où il se trouve, la voir inonder de la douce lueur de ses rayons argentés ces témoins mutilés, mais encore superbes d'un passé de gloire ; ce sera pour une autre fois ; aujourd'hui, il a juste le temps de redescendre s'il ne veut pas se mettre en retard pour le dîner. Le Parisien consulte sa montre : « Six heures ! s'écrie-t-il, six heures ! et il faut encore que je passe au télégraphe. Je n'ai pas une minute à perdre ! J'ai totalement oublié le plus pressé. »

« Elle n'avait pas tort, Suzanne, de me recommander de ne pas laisser passer l'heure, c'est qu'elle savait l'ensorcellement de ces vieilles murailles. Allons, éloignons-nous, redescendons de ces célèbres sommets ! Pourvu que je retrouve mon chemin. »

Cette fois, le jeune homme est moins sûr de lui ; cependant le voici dans la nouvelle ville, et afin de

ne pas s'égarer, il se renseignera auprès de la première personne qu'il rencontrera : « Tiens, le drôle de personnage qui s'avance là ! » Un personnage appartenant au sexe fort, assurément, mais astublé d'un costume de danseuse, jupe de mousseline blanche plissée atteignant à peine le genou ! Le jeune homme sourit : c'est un Grec portant l'antique fustanelle, ainsi que le fez rouge à long gland bleu. Il est ravi de l'incident.

Lorsque l'on redescend de l'Acropole et que l'on vient de rêver en compagnie de l'antiquité, c'est une vraie chance de pouvoir parler à quelqu'un vêtu de la sorte ! c'est donc lui qu'il « interviewera ».

Et sans hésiter, portant la main à son chapeau avec le bel aplomb des Parisiens qui ne doutent de rien, Jacques Saint-Vérand aborde ledit personnage :

— Pardon, monsieur, le bureau du télégraphe, s'il vous plaît.

Très poliment on lui rend son salut, mais l'homme fait de la main de grands gestes, qu'il accompagne d'une phrase tout à fait inintelligible à l'oreille de Jacques. Evidemment, il n'a pas plus compris la question qui lui a été posée, que sa réponse n'a été saisie par celui auquel elle s'adressait, et, saluant de nouveau, le Grec s'éloigne, donnant ainsi à comprendre que l'on n'a rien à attendre de lui.

Le jeune homme est fort déçu, il espère cependant qu'il sera plus heureux avec un autre promeneur. Mais aussi quelle idée de s'adresser à un indigène vêtu de la sorte, vieux débris des Palikares de jadis ! Il aurait bien dû penser qu'un individu ainsi accoutré ne parlait que le grec, et pas celui de Démosthène, hélas !

Deux pas plus loin, Saint-Vérand interpelle de nouveau un passant, mis à l'euro péenne celui-ci, mais même mimique, même insuccès.

— Décidément, ces gens-là sont arriérés de deux mille ans ! Que leur apprend-on donc s'ils ne savent pas le français ! c'est incroyable, en plein xx^e siècle !

De plus en plus dépité, le Parisien regarde autour de lui. Il aperçoit un personnage qui, lui, a des airs tout à fait civilisés, il se précipite :

— Pardon, monsieur, parleriez-vous français, par hasard ? demande-t-il assez humblement cette fois.

— Comment, donc, pas du tout *par hasard*, mais très naturellement, car je suis du pays de France, lui répond d'un ton jovial et avec un fort accent méridional son interlocuteur inconnu.

— A la bonne heure! Vous n'êtes pas un arriéré, vous! mais pourriez-vous m'indiquer où se trouve un bureau télégraphique?

— Impossible, très cher monsieur, j'allais vous poser la même question!

— Nous voilà bien!

— Je suis commis voyageur en vins fins. Je voyage pour une importante maison de Lunel, et je ne fais que débarquer. J'ai eu la sottise d'abandonner mon correspondant, ce qui fait que me voilà perdu, égaré, ne sachant où aller, n'ayant pas même la ressource de me servir de ma langue dont personne ne veut; aussi me voyez-vous aussi embarrassé qu'une poule qui aurait trouvé un couteau, comme l'on dit chez nous.

— Je suis dans le même cas que vous. Qu'allons-nous faire?

— Ah! cher, cher monsieur, les citoyens de notre république française ne se laissent pas démonter pour si peu; tenez, voici précisément se dirigeant de notre côté une jeune beauté vêtue de blanc, nous allons l'interpeller; elle nous renseignera certainement. Les femmes, ça comprend toujours, et celle-ci, ma foi, m'a l'air remarquablement bien; une vraie Vénus de Milo, quoi! avec les bras en plus, ajouta le Méridional en riant bruyamment, très fier sans doute de son érudition en matière d'art.

Jacques Saint Vérand a suivi la direction du regard de son compatriote et il aperçoit effectivement une belle jeune fille ou jeune femme brune qui s'avance à une allure rapide, la tête droite, le port altier, mais sans raideur, dégageant dans l'ensemble de sa personne une indéniable distinction. La tenue, d'une dignité parfaite, commandait involontairement le respect.

— Vous avez raison, dit-il, et voulant soustraire la charmante inconnue à l'abord vulgaire du commis voyageur, le jeune avocat s'avance au-devant d'elle, et, très déférant :

— Pardonnez-moi, madame, mon indiscretion, mais nous sommes deux Français à la recherche d'un bureau télégraphique, et nous vous serions

infiniment reconnaissants si vous vouliez bien avoir l'obligeance de nous en indiquer un.

— C'est très simple, monsieur ; là, à droite, au bout de la rue, vous trouverez ce que vous cherchez, répond une voix harmonieuse, à l'accent des plus purs, sans aucune intonation étrangière.

Et, avec un sourire accompagné d'une légère inclination de tête, la jeune femme a repris sa route.

Jacques reste sur place, suivant du regard celle qui s'éloigne. « La radieuse vision ! » déclare-t-il en son for intérieur.

— Hein ! elles sont rudement bien, les femmes, dans ce pays ! s'exclame le courtier en vins.

— Celle-ci du moins, repartit froidement Saint-Vérand, froissé, sans savoir pourquoi, de l'admiration de cet homme pour la jolie inconnue, qui, déjà, a disparu à leurs regards.

— Il ne faut pas nous en étonner, poursuit le Français loquace, puisque nous sommes dans le pays de la beauté classique.

Son compagnon improvisé ne lui répond pas, il songe à ce que lui a raconté sa sœur concernant les filles de l'Attique, et il sourit intérieurement :

« Et dire que Suzanne prétendait que les Athéniennes n'étaient pas jolies ! Ce que c'est que les femmes ! Elles sont invariablement jalouses les unes des autres, même les meilleures ! Il leur semble toujours que la beauté d'une autre femme doit infailliblement porter ombrage à la leur propre.

« Pauvre sœurette, elle va payer cher son péché mignon. Je vais la taquiner et bien l'intriguer en lui vantant outre mesure les perfections de la belle inconnue. Au fait, c'est qu'elle est remarquablement jolie. Quels yeux, quel teint, quelles dents, quelle silhouette, quelle grâce ! mais, voilà le télégraphe, vite, dépêchons ! »

Heureusement, les employés des postes comprenaient le français, les vicissitudes des deux étrangers touchaient donc à leur fin, et après avoir envoyé leur télégramme respectif, ils se séparèrent non sans s'être fait expliquer au préalable leur chemin. L'habitation des Fleurimont n'était qu'à peu de distance de là, ce qui donna l'espoir à Saint-Vérand de n'arriver point trop en retard pour le dîner.

Cette fois, il ne s'égara plus et bientôt il reconnut la villa qu'il avait quittée quelques heures plus tôt,

et ce fut avec un réel soupir de soulagement qu'il se sentit au but.

Il sonna à la grille du jardin. Un domestique en correcte livrée, tout gonflé de son importance de serviteur d'un représentant de la grande France, vint lui ouvrir :

— Je n'ai pas dépassé l'heure ? questionne le jeune homme.

— Non, monsieur. Il est sept heures juste, et bien que l'on attende monsieur avec impatience, monsieur ne s'est point fait attendre, répondit le majordome, très satisfait de son explication.

— C'est bien.

Et, en deux enjambées, le jeune homme a gravi le perron et gagné sa chambre.

Quelques minutes plus tard, sa toilette était achevée. Il était irréprochable et aurait pu affronter la critique de la plus experte des Parisiennes en matière de mode masculine :

« Ma raie ! je n'ai pas refait ma raie ! » s'écrie-t-il tout à coup. Et Jacques vole à sa glace à trois faces qu'il a suspendue à la fenêtre, mais il s'arrête brusquement. Dans une des allées du jardin, il voit une silhouette féminine qui s'éloigne, la démarche ondulante et lente, balayant le sol de sa longue traîne.

Ce n'est pas sa sœur, certainement, Suzanne est blonde, elle est aussi plus grande. Qui donc, alors ? L'institutrice, sans doute, cette merveille...

Et le Parisien, expert, regarde plus attentivement, tout en monologuant :

« Déjà un mauvais point à son actif : elle est petite, plutôt forte, elle le deviendra surtout, et moi je n'aime que les femmes grandes et minces, ensuite elle est bien élégante avec sa jupe de voile blanc et son corsage de taffetas bleu ciel ; pour une fille qui n'a pas le sou, cela dénote des goûts luxueux ! Et avec quel dédain encore elle balaie le sable fin de sa robe trop longue ! Donc, pas soigneuse ; de plus, elle est coquette, car la voilà qui se dirige vers le grand rosier grimpant que j'aperçois près de la serre. Elle veut sans doute se piquer une fleur dans les cheveux ou au corsage, mais, au fait, c'est pour me plaire qu'elle se pare ainsi : décidément, elle a tous les défauts ! Si seulement je pouvais voir son visage, mais non, elle tourne obstinément le dos. » Et il rit.

La jeune personne a jeté son dévolu sur une superbe rose thé qui étale orgueilleusement ses pétales et qui, dans moins d'une heure, aura vécu ce que vivent les roses ; malheureusement, la fleur est hors de la portée de celle qui la convoite, et l'infortunée a beau se hausser sur la pointe du pied, sa main n'atteint pas jusqu'à l'objet de ses désirs.

Jacques est fort amusé par tout ce manège et il en oublie l'heure et sa raie :

« Y arrivera ! n'y arrivera pas !... non ! décidément, elle n'y arrivera pas ! » Si la coquetterie se doutait qu'un jeune homme — et point mal tourné, ma foi ! — l'épie, elle en rougirait de dépit, ou mieux l'appellerait à son aide. Et l'avocat murmure à mi-voix : « Attendez un peu, ma belle demoiselle, je vais vous aider » ; et afin de jouir de la confusion de la charmante personne, il allait sans plus de cérémonie, sans aucun souci du protocole, révéler sa présence et offrir ses services, quand une portefenêtre de la véranda s'ouvrit, livrant passage à M. de Fleurimont.

Le secrétaire d'ambassade s'élance dans l'allée et crie d'un accent des plus empressés :

— Attendez, attendez un instant, vous allez vous piquer les doigts ; laissez-moi le plaisir de vous cueillir cette superbe rose.

« Très aimable, mon beau-frère, très aimable ! » songe Jacques.

— Je pensais bien que quelqu'un viendrait à mon aide, réplique d'un ton triomphal une voix légèrement gutturale qui ne rappelait en rien celle de l'inconnue de tout à l'heure.

Et, la personne à la jupe blanche s'étant retournée, Saint-Vérand peut à présent la contempler.

Quoi ! c'était là cette beauté tant vantée par sa sœur ! Décidément les femmes sont exagérées en tout ! Il avait sous les yeux un visage aux joues pleines, sans ovale, au menton trop court, au nez trop épaté, à la bouche largement fendue (il est vrai que la jeune fille riait).

Seuls, les yeux étaient beaux, bien ciliés et très grands, mais il n'en aimait pas l'expression, qui dénotait trop d'assurance. Quant aux dents, quoique blanches et petites, elles ne lui plaisaient point non plus, il trouvait qu'elles lui rappelaient celles

d'un jeune loup vorace. Décidément, il était tout à fait prévenu contre cette institutrice remarquable.

— Mon beau-frère regrettera de ne point s'être trouvé là pour vous offrir cette superbe rose, bien digne de celle à qui elle est destinée, déclarait quelques secondes plus tard, très aimablement, le maître de céans, en tendant à la jeune fille la fleur qu'elle convoitait.

« Pas gêné ! » pensa Jacques.

— Ce sera pour une autre fois : plaisir différé n'est point perdu, repartit avec aplomb la jeune personne à qui s'adressait ce discours, tout en piquant la fleur dans sa brune chevelure...

« Elle ne doute absolument de rien, » remarqua, à part lui, l'auditeur invisible de cette petite scène.

— ...Et puisque c'est vous qui me l'offrez, cette rose, je n'ai rien à regretter.

— Trop aimable, dit M. de Fleurimont en s'inclinant, et, prenant la main qu'on lui tendait, il y mit un baiser.

« Ils vont bien, songea Jacques, tout à fait modernes ! Elle oublie, elle, qu'elle n'est dans cette maison qu'une mercenaire très salariée, sans doute, et se croit probablement l'égale des plus grandes dames, tandis que Paul, en sa qualité de représentant d'un gouvernement démocrate, juge bon de renverser les barrières sociales et de traiter sur un pied d'égalité l'institutrice de ses enfants. Qu'en pense ma sœur ?... Mais je ferai mieux de songer à ma raie en souffrance ; les voilà qui se dirigent vers la maison ; on va se mettre à table et je serai en retard ! »

— Pan ! pan !

(Bon ! voilà qu'on frappe !)

— Oncle Jacques, est-ce que je puis entrer ? questionne une gentille voix d'enfant.

— Mais certainement, ma mignonne, répond le jeune homme, qui a reconnu sa nièce.

— Maman m'envoie vous demander si vous serez bientôt prêt et si l'on peut donner l'ordre de servir.

— Oui ! oui ! dis que je descends !

III

— Mon beau-frère, Jacques Saint-Vérand, un jeune et brillant avocat du barreau de Paris, — disait, quelques minutes plus tard, M. de Fleurimont, en présentant le frère de sa femme à un monsieur d'âge moyen, à la figure avenante, de distinction médiocre, mais d'amabilité parfaite, qui se trouvait dans le salon : — M. Zaphiros, un de nos amis, archéologue réputé, amateur du beau sous toutes ses formes, et dont je vous ai déjà parlé, ajoute le maître de céans, en s'adressant au jeune Français.

La présentation ainsi faite dans toutes les règles du protocole, les deux hommes s'inclinent et se serrent la main, tout en échangeant les banalités usuelles.

— La série des présentations n'est point close, dit bientôt le secrétaire d'ambassade, venez, Jacques, que je vous *introduise*, comme disent nos voisins d'outre-Manche, auprès de l'une de nos plus charmantes Athénienes.

Et le jeune homme regarde avec étonnement, car une seule femme, en dehors de sa sœur, se trouve dans le salon (celle qu'il a vue tout à l'heure dans le jardin et qu'il suppose devoir être l'institutrice des enfants — une Française, par conséquent — et il se demande où peut être l'étrangère en question, mais il suit son beau-frère avec empressement et le voilà devant la personne à la jupe blanche, au corsage bleu :

— Mon beau-frère ; — Mlle Zaphiros.

Même cérémonial : mais tout de suite la jeune Grecque lui a tendu la main. Et avec un naturel et une simplicité malheureusement trop rares parmi les jeunes filles françaises qui ont toujours peur, par suite de leur éducation fausse, de se montrer *elles-mêmes*, elle exprime au jeune Parisien le plaisir qu'elle a à faire la connaissance d'un frère dont une sœur, qui est son amie, lui a tant parlé.

Jacques, sur le moment, reste un peu interdit. Il ne s'attendait pas à cet accueil : en France, en pareille

circonstance, une jeune fille se serait contentée de s'incliner froidement, d'une façon plus ou moins guindée, sans un mot, devant celui qu'on lui présentait ; à Paris, elle eût peut-être tendu la main, et encore... mais en province, assurément pas. Il n'avait donc préparé aucune phrase et se trouva pris au dépourvu, d'autant qu'il s'était absolument trompé sur l'identité de la personne entrevue quelques secondes. Cependant, étant donnée sa grande habitude du monde, il remercia avec une grâce charmante et allait rendre compliment pour compliment et dire à son tour « que sa sœur lui avait si souvent parlé de sa *délicieuse amie*, Mlle Zaphiros (dont il n'avait jamais entendu prononcer le nom jusqu'ici, entre parenthèses), qu'il avait la plus grande hâte de lui être présenté », mais il fut dispensé de ces banalités courtoises par l'annonce fort bien venue de : « Madame est servie. »

M. Zaphiros offre le bras à la maîtresse de maison, M. de Fleurimont à la fille de leur hôte, et Jacques reste seul fermant la marche.

Les voilà à la salle à manger. Comme il ne s'agit que d'un repas intime, les enfants sont admis à table ; ils y ont précédé les grandes personnes et le jeune homme a un éblouissement, quand là-bas, debout entre son neveu et sa nièce, il reconnaît la belle personne brune qui lui a indiqué le bureau du télégraphe. Quoi ! se pourrait-il que ce fût la fameuse institutrice ! mais oui, cela en a tout l'air !

Les deux convives étrangers font une légère inclination de tête à l'adresse de la jeune gouvernante, Jacques s'incline respectueusement sans que personne songe à le présenter, et l'on s'assied.

La conversation devient générale ainsi que cela se pratique en petit comité, mais sans que l'institutrice y prenne part. Toujours occupée de ses deux élèves, elle lève à peine les yeux. Elle a cependant fait un geste de surprise en rendant le salut courtois que Saint-Vérand lui a adressé, mais ses paupières se sont aussitôt abaissées et son visage au type admirablement pur a une expression de froideur et d'indifférence qui donne à ses traits la rigidité d'une statue. Et Jacques pense :

« Elle est aussi belle que Suzanne l'avait dit, mais elle a bien tort de se donner ainsi ce masque glacial, le sourire lui sied cependant admirablement,

j'ai pu le constater lorsque je me suis adressé à elle dans la rue. Apr's cela, c'est peut-être la consigne ! On lui aura sans doute recommandé de se dépouiller de tout ce qui peut contribuer à l'embellir. C'est égal, je ne sais pas comment ma sœur s'y prendrait pour la rendre laide, cette splendide créature. »

Cependant personne ne lui parle, à la pauvre institutrice, et Jacques est comme gêné de l'état d'oubli dans lequel on la laisse. Il voudrait bien lui dire un mot gracieux et la remercier du service qu'elle lui a rendu, mais il ne lui a pas été présenté, ce sera pour plus tard ; d'ailleurs, ils se trouvent, lui et elle, placés aux deux extrémités de la table ; de plus, M. et Mlle Zaphiros se montrent si aimables envers lui, lui posent tant de questions, qu'il serait fort en peine d'avoir le loisir d'adresser la parole à une autre personne en dehors d'eux.

Déjà c'est comme une prise de possession. Son futur cicerone lui a déroulé tout un programme de l'emploi de son temps : demain il le conduira là, apr's-demain ici ; à peine s'il pourra consacrer quelques heures par jour à ceux qu'il est venu voir, si bien que la jeune Hellé ne semble avoir conscience de l'accaparement paternel :

— Mais, papa, n'oubliez pas que M. Saint-Vérand est venu en Grèce pour d'autres que pour vous seul.

— Je m'en doute, ma fille, aussi est-ce pour cela que je me propose uniquement comme guide, dans le désir que j'ai d'être utile à un étranger qui vient dans nos murs pour la première fois.

— Mais encore !... il me semble qu'il n'y a pas que des ruines à Athènes, les habitants méritent, eux aussi, qu'on leur consacre un certain temps. Ils ont, j'imagine, droit à l'attention des visiteurs !

— Comment donc, mademoiselle ! s'empresse d'acquiescer Jacques.

— Il y a un moyen de tout concilier, déclare en riant Mme de Fleurimont : M. Zaphiros conduira mon fr' repartout où il lui plaira, mais nous suivrons ces messieurs, voilà tout !

— Bravo ! dit Saint-Vérand avec un enthousiasme relatif.

— Bravo... pas du tout ! s'écrie la jeune fille, moi, j'ai horreur des vieilles pierres et de toutes les sortes qu'elles évoquent...

Un oh ! général de protestation indignée s'élève de toute la table sur différents diapasons.

Machinalement, sans savoir pourquoi, Jacques a jeté un regard du côté de l'institutrice. Celle-ci a relevé subitement ses longues paupières à la remarque de Mlle Zaphiros, un éclair a passé dans ses yeux, sa bouche a eu une légère contraction, ironie ou dédain (il serait bien difficile de le savoir), mais tout cela n'a duré qu'une seconde, et personne autre que Saint-Vérand n'a remarqué l'imperceptible mouvement :

« Une bonne note à l'actif de la gouvernante, approuve-t-il intérieurement ; autant je déteste les bas-bleus, autant j'ai horreur des femmes qui traitent de sornettes le passé glorieux d'un peuple quel qu'il soit, à plus forte raison quand ce peuple est celui dont elles descendent. »

— Peux-tu bien parler ainsi ! rétorqua le père, quand moi, au contraire, je suis fanatique de ces antiques pans de murailles qui sont, hélas ! toute notre gloire présente. C'est par eux que nous vivons encore !

— C'est peut-être parce que j'en entends trop parler que j'en suis saturée, reprend la jeune fille en une sorte de correctif, car, avec son intuition de femme, elle a senti que Jacques réprouvait sa diatribe contre les chefs-d'œuvre de l'architecture grecque, et elle ajoute : Il me semble que Mme de Fleurimont a mieux à faire que de s'éreinter à sortir par cette chaleur torride. Il y a un moyen de tout concilier : nous vous céderons, cher père, M. Saint-Vérand le matin, et vous nous l'abandonnerez l'après-midi.

— Parfait ! déclara le ménage Fleurimont à l'unisson.

— Minerve avec toute sa sagesse n'aurait pas trouvé mieux, ajouta galamment le secrétaire d'ambassade.

— Et moi, je ne suis pas de votre avis, désaprouve M. Zaphiros, car avant de décider du sort des honnêtes gens, il convient, au moins, de les consulter ; ce n'est que lorsqu'il s'agit de criminels que l'on se passe de leur consentement, et nous n'avons pas demandé le sien à notre charmant visiteur.

Chacun rit.

— Mais, papa, réplique la jeune fille assez vexée, qui ne dit moi consent, et M. Saint-Vérand n'a pas protesté !

— Ni approuvé, conviens-en.

— Parce que l'on ne m'en a pas laissé le temps, explique aussitôt Jacques avec un aimable empressement, mais soyez persuadée, mademoiselle, que je me serais trouvé très malheureux de l'élaboration d'un plan dans lequel le plaisir de jouir de votre présence m'eût été refusé et... (mais, il s'arrête net, il a surpris comme une ombre d'ironie sur la lèvre de la belle institutrice) et... je vous remercie, achève-t-il, géné sans trop savoir pourquoi.

— Attendez... puisque mes suggestions sont si bien accueillies, poursuivit la jeune Athénienne, cela m'engage à adresser une requête à la maîtresse de maison; j'espère bien qu'en l'honneur de son frère, elle réunira quelques personnes et qu'elle nous permettra d'organiser une petite sauterie.

— En cette saison! proteste M. Zaphiros qui trouve la demande de sa fille légèrement indiscrette.

— Si cela peut vous être agréable, bien volontiers, a répondu en même temps la jeune femme.

— Merci, chère Suzette, vous êtes gentille, gentille...

— Ah! mademoiselle, s'écrie Saint-Vérand, vous tombez mal! Je suis un danseur médiocre.

— Cela, je n'en crois rien, peut-être êtes-vous simplement un danseur blasé qui trouve que les jeunes filles d'Athènes ne valent pas la peine qu'on s'occupe d'elles.

— Oh!... la vilaine parole! c'est très mal à vous, mademoiselle, d'avoir fait pareille supposition, et, pour vous en punir, je réclame d'ores et déjà une demi-douzaine de valses.

— Il faudra alors les disputer à mes danseurs habituels qui n'abandonneront pas facilement la partie, réplique avec coquetterie Mlle Zaphiros, et elle ajoute gaiement:

« A défaut d'autres droits, ils ne manqueront pas de faire valoir celui d'ancienneté; mais, pour les calmer, je leur dirai que vous allez m'apprendre les danses nouvelles — non pas renouvelées des Grecs, mais de la cour de Versailles — et la perspective de m'avoir ensuite comme professeur leur aidera à se résigner.

— Là encore, mademoiselle, je me récuse, mon incompétence est complète. A Paris, nous en revenons toujours à la valse. Il n'y a guère que les jeunes

saint-cyriens et les « débutantes » qui se donnent la peine d'apprendre les figures et les pas compliqués de toutes ces nouvelles danses plus ou moins exotiques.

— Alors, nous sommes ici plus avancés que vous !
— Bien certainement !

— Combien l'on se fait d'illusions sur ces Parisiens qui donnent la mode à l'univers... remarque la jeune Grecque avec une petite moue.

— Mais nous pourrions organiser un cotillon, se hâta de déclarer Mme de Fleurimont, qui craignait que son frère ne parût peu aimable.

— Oui ! oui ! acquiesça aussitôt Mlle Zaphiros, oh ! combien ce sera charmant ! Chère amie, je viendrai vous aider à confectionner les accessoires. Tout le monde s'y mettra, hommes et femmes, nous réclamerons aussi l'aide de « mademoiselle », dit-elle en désignant l'institutrice, et même votre collaboration, mignonne Simonette.

— Moi ! je ne travaillerai pas, déclare résolument la fillette, d'un ton volontaire, si l'on ne me permet pas d'assister à la soirée.

— Voyez-vous cette mioche qui veut faire la grande jeune fille, remarque l'oncle Jacques ; ma pauvre petite, tu t'ennuierais beaucoup, personne ne ferait attention à toi.

— Mais je ferais attention à tout le monde, et ce serait bien plus amusant, réplique l'enfant.

Un rire général accueillit cette boutade inattendue.

— Et puis, moi, je danserais avec ma sœur, déclare à son tour le petit Robert, car elle est très jolie, Simone, quand elle a sa robe blanche et sa belle ceinture de soie bleue.

— Voyez-vous cela ! releva Saint-Vérand, déjà occupé de cotillon, et il n'a pas six ans !

— Et pourquoi en parlez-vous vous-même, du cotillon, si vous ne voulez pas que nous nous en occupions ? rétorqua la fillette d'un ton vexé, voulant prendre la défense de son frère en reconnaissance de ce qu'il avait dit qu'elle était jolie.

Cette fois, les rires redoublèrent et l'enfant fut sur le point de pleurer.

— Allons, ma petite Simone, dit une voix aux inflexions calmes et harmonieuses, — celle de l'institutrice qui parlait pour la première fois, — ne vous désolez pas ainsi ; si l'on ne vous permet pas de

descendre au salon, vous viendrez me voir dans ma chambre et je vous conterai une de ces vieilles légendes bretonnes que vous aimez tant.

— C'est cela ! c'est cela ! s'écria le jeune Robert en battant des mains.

Et Jacques songe :

« Tiens, c'est vrai, elle n'assistera pas à la fête, la pauvre gouvernante, et l'on dit que l'argent ne fait pas le bonheur ! Il fait néanmoins les parts très inégales en ce monde. Voilà cependant une jeune fille remarquablement belle, distinguée, intelligente, je n'en doute pas, qui est condamnée à débiter des contes de Mère l'Oie à des enfants, pendant que d'autres jeunes filles de son âge moins bien douées peut-être se parent de colifichets et vont se faire admirer au bal, et tout cela parce qu'elle est pauvre et qu'elle est contrainte de gagner sa vie ! Elle est bien amère, la brioche que l'on mange chez les autres !... le pain noir du foyer familial vaut mieux !... »

Mais on sortait de table, et Saint-Vérand n'eut pas le loisir de pousser plus loin ses dissertations philosophiques.

Il se demandait s'il allait offrir son bras où non à l'institutrice, quand celle-ci prit un des enfants de chaque main, ce qui mit court à ses hésitations. Néanmoins, ils célébraient les derniers à la salle à manger et l'avocat parisien, s'approchant de son jeune neveu, lui dit avec un grand sérieux :

— Veux-tu me présenter à mademoiselle ?

— Oui, consentit le petit garçon, très fier de l'importance que cela lui donnait : — Mademoiselle, c'est l'oncle Jacques dont nous parlons si souvent avec vous, dit-il.

La jeune fille sourit du sans-façon de la présentation, pendant que Saint-Vérand s'inclinait profondément devant elle :

— En effet, monsieur, votre nom revient très fréquemment dans nos entretiens, dit-elle sans nul embarras, avec l'aisance parfaite d'une grande dame. Vous avez pris le cœur de ces chers petits par l'envoi d'une délicieuse poupée et d'un merveilleux polichinelle ; depuis leur arrivée, il ne se passe pas de jour que l'on ne parle de l'oncle si généreux ; aussi n'êtes-vous point un inconnu pour moi.

— Me sera-t-il permis d'en dire autant à votre égard, répliqua aussitôt Jacques, car c'est bien vous, made-

moiselle, que j'ai rencontrée cette après-midi et qui avez eu l'obligeance de m'indiquer le télégraphe ?

— Certainement, c'était moi, dit-elle avec un sourire. N'avez-vous pas eu de peine ensuite à trouver votre chemin jusqu'ici ?

— Pas la moindre ; ce n'était, du reste, pas très compliqué.

— Et votre compagnon ?

— J'ignore ce qu'il aura fait ; notre connaissance ne datait que de quelques secondes lorsque nous avons eu l'honneur de vous rencontrer, mademoiselle, et...

— Vous vous connaissiez déjà ? interrompit une voix impérieuse, celle de Mlle Zaphiros, qui, après avoir quitté le bras du maître de maison, était revenue sur ses pas au-devant des retardataires.

— J'ai eu l'occasion de rencontrer mademoiselle dans la rue, cette après-midi, et comme je cherchais mon chemin, elle a bien voulu m'indiquer le bureau du télégraphe, expliqua le jeune avocat.

— Ah ! et elle vous a servi de cicerone ? demanda sur un ton de persiflage ironique la jeune fille.

L'institutrice eut un mouvement imperceptible de protestation, remua les lèvres, mais ne prononça pas une parole.

— Non, mademoiselle, répliqua d'un ton sérieux et assez froid Saint-Vérand, je n'aurais pas eu l'indiscrétion de demander pareille chose, mais Mlle Bayle m'a rendu un fier service en me renseignant, car la topographie des lieux m'échappait complètement.

— Vous n'aviez qu'à vous adresser au premier passant venu. Il vous aurait indiqué ce que vous cherchiez...

— C'est d'abord ce que j'ai fait, avec un insuccès complet, je dois le dire.

— Comment cela ?

— Oh ! c'est bien simple. Ne sachant pas ce que je voulais, personne n'a pu me renseigner.

— Je ne vous comprends pas...

— Ni les autres non plus, hélas !...

— Expliquez-vous, monsieur. Vous parlez par énigme. Je ne saisis nullement vos paroles, j'ai besoin d'éclaircissements.

— Eh bien ! il est arrivé que comme je parlais hébreu ou mieux tout simplement français dans

vos bonne ville d'Athènes, vos compatriotes ne m'ont pas fait l'honneur de saisir le sens de mes paroles.

— Ah ! j'y suis ! vous ne parlez pas le grec moderne. Sont-ils arriérés, ces Français ! pas polyglottes le moins du monde ! Hors de leur langue maternelle, point de salut, c'est-à-dire pas de conversation, ce qui revient au même.

— Nous serions véritablement bien bons de nous donner la peine d'apprendre la langue des autres, convenez-en, mademoiselle, quand tous les étrangers parlent la nôtre, affirma le Parisien avec un sourire empreint de fierté.

— Tous ?... Vous venez de constater le contraire... Et quand cela serait, il faut bien que nous ayons une supériorité sur le peuple le plus spirituel de la terre. Mais, j'y songe. Voulez-vous que je vous donne des leçons de grec ? Ce sera très amusant !

— Pris au piège, dit en riant Saint-Vérand qui s'inclina. J'accepte, et si vous voulez bien, nous commencerons le plus tôt possible.

— Mitta ! Mitta ! cria du salon M. Zaphiros, qui appelait sa fille, viens donc me donner un renseignement.

Et la jeune Grecque s'éloigna aussitôt d'un pas cadencé, avec un balancement de la taille, après avoir fait toutefois une inclination de tête à l'adresse du jeune homme en signe d'acquiescement.

Alors Jacques, se tournant vers l'institutrice :

— Merci encore une fois, mademoiselle, lui dit-il.

Mais la jeune fille, le regardant bien en face, lui désigna celle qui s'éloignait :

— C'est moi qui vous remercie, répliqua-t-elle, d'un ton grave.

Et l'avocat comprit qu'elle faisait allusion non pas seulement à l'incident de leur rencontre fortuite, mais à la réflexion malveillante que celle-ci avait suscitée à Mlle Zaphiros.

La jeune Française ajouta, sûre d'être comprise par ce nouveau venu :

— C'est là un des côtés très pénibles de ma situation : toujours soupçonnée ou calomniée, mais le témoignage de ma conscience me suffit. Allons, les enfants, venez m'aider à servir le café, leur enjoignit-elle, et elle entra au salon avec ses élèves, dans une attitude pleine de dignité.

IV

A Madame Maurivet, surintendante de la Maison des Filles de la Légion d'honneur, Saint-Denis (Seine).

« MADAME,

« Vous désirez que je vous raconte ce qui se passe en Régine *intime*, vous voulez que je vous dise, à vous qui m'avez servi de mère pendant mes années de pensionnat, ce que je fais, ce que je pense, — surtout ce que je pense, — et me voilà très embarrassée. Je ne voudrais pour rien au monde vous déplaire, et cependant il m'en coûte beaucoup de vous obéir... Ce que vous demandez est si contraire à mes habitudes ! Me raconter ! mais c'est soulever les voiles qui dissimulent à tous les yeux mon *moi* intérieur, ce *moi* intime que je garde jalousement, tel un cénacle impénétrable, et que je dérobe à mes amies même les plus chères, ce *moi* secret que Dieu seul connaît et dont je parle à Dieu Seul !

« Nous transigerons si vous le voulez bien : je vous mettrai au courant de ma vie extérieure, des petits événements qui en coupent la monotonie, et vous lirez au travers des lignes.

« Votre grande expérience de la jeunesse vous servira mieux que maintes confidences. Vous en avez tant vu, tant manié, de ces cœurs de jeunes filles, de ces pauvres cœurs meurris, blessés aux ronces du *chemin secret* de la vie ! Combien parmi nous, nées dans un milieu prospère, ont vu tout à coup l'horizon de leur destinée s'assombrir alors que le radieux printemps de leurs jours leur avait fait espérer mieux de l'avenir ! Combien en avez-vous consolées, combien en avez-vous fortifiées, combien en avez-vous armées contre les épreuves de cette vallée de larmes !

« Elles le savent et vous bénissent du plus profond de leur être reconnaissant, celles qui, comme moi, ont dû à vos conseils, à la forte éducation que

vous leur avez donnée dans cette maison de Saint-Denis, à l'appui moral qu'elles ont trouvé en vous, de ne point succomber sous le faix de l'épreuve.

« Lorsque j'ai perdu mon père, et que je me suis trouvée brusquement du soir au lendemain, par suite des circonstances que vous connaissez, dans la nécessité de me faire une situation, que serais-je devenue si vous ne m'aviez ouvert les bras pour me recevoir et me permettre de crier ainsi ma détresse sur un cœur ami; mais vous m'avez secourue, vous m'avez appris à ne pas douter de moi-même, vous m'avez dit que nous portions en nous notre force et que je ne devais pas trop me plaindre de la destinée, puisque Dieu m'avait donné ce qui fait les grands caractères : l'intelligence et la volonté (vous me connaissez assez pour savoir que c'est sans nulle vanité mesquine que je vous rappelle ces choses), et de ce jour j'ai eu confiance en moi, j'ai *voulu* et j'ai compris que « partout où se trouve une volonté, il y a un chemin qui y conduit », ainsi que le dit le proverbe américain. Et c'est alors que sans m'arrêter aux difficultés de la route, je me suis mise courageusement au travail.

« Je n'avais jusqu'ici étudié que pour mon agrément personnel et suivant mes préférences intellectuelles, mais aidée de vos conseils, j'ai repris mes livres d'étude, j'ai recommencé mes classes et j'ai couquis mes diplômes, afin de me rendre indépendante, étant trop fière pour recourir aux membres de ma famille qui auraient pu me venir en aide, *surtout à qui vous savez...* mais glissons sur cette intime blessure dont je n'aime pas à soulever les voiles.

« Il me souvient de ces jours d'épreuve où vous me disiez : « Courage, mon enfant, ce n'est pas de gagner sa vie qui est dur, mais c'est d'être incapable de se suffire à soi-même, de n'avoir point en soi le moyen de se tirer d'affaire. Pensez à toutes ces femmes qui, bien moins douées que vous, sont dans une situation matérielle encore plus précaire. Songez à celles qui sont mères, et sans talent. Songez aux modernes Antigones, qui voudraient adoucir les derniers jours d'un vieillard aimé et ne peuvent rien pour son bien-être, songez à tous ces foyers dé-solés. »

« Je n'oublierai jamais ce jour où, brisée par la

douleur, le front incliné sous un long voile de crêpe, je suis venue à vous pour vous annoncer que ma pauvreté et ma solitude touchaient à leur fin, que j'étais recherchée en mariage par un ami de mon père, qui m'offrait avec ses cheveux blancs un hôtel à Paris, un château en province.

« Il me souvient de votre haut-le-corps, de votre sursaut de réprobation à l'annonce de cette nouvelle fort inattendue, je vous vois encore, toute frémisante, vous écrier d'une voix vibrante :

« Non, Régine, vous ne ferez pas cela ! Vous ne le ferez pas ! Vous valez mieux, croyez-moi ! Vous ! mariée à un sexagénaire pour échapper à la pauvreté ! Non ! non ! vous travaillerez, vous conquerez votre indépendance par votre énergie, mais vous ne *voudrez pas* ! Vous ne savez pas ce que c'est, mon enfant, que les lourds anneaux d'une chaîne qu'un attachement véritable n'a pas rivés. Gardez votre liberté, gardez vos rêves ; ne détruisez pas volontairement ce rayon divin de la merveilleuse espérance qui irradie les cœurs de vingt ans ; gardez l'espoir de jours meilleurs, gardez l'espoir du bonheur. Quand bien même il ne devrait jamais frapper à votre porte, c'est encore une joie que de l'attendre, de l'espérer *toujours* ! de grâce, ne le brisez pas ! n'immolez pas votre jeunesse, affrontez courageusement la pauvreté !... »

« Et je vous ai crue, et je vous ai écoutée, vous, Madame, que je vénère à l'égal de la mère que j'ai perdue, vous qui m'avez enfantée à la vie morale, et de ce jour, j'ai envisagé l'existence sous un autre aspect.

« Soyez bénie, car vous m'avez sauvée d'un mariage que dans un moment d'assoulement et de détresse matérielle, j'aurais peut-être accepté.

« Depuis lors, j'ai eu des heures bien sombres, des heures où ce rayon divin d'espérance dont vous m'aviez parlé ne luisait plus, mais du moins je ne l'ai pas chassé volontairement, je ne l'ai pas détruit de mes propres mains...

« Quelle sera ma vie ? Quelle sera ma destinée ? Que sera mon avenir ? Mystère ?...

« Moi, dont les débuts dans l'existence ont été si brillants, si radieux, moi qui ai été si adulée, si fêtée dans le monde, je ne suis plus aujourd'hui qu'une humble institutrice dont les jours s'écouleront sans

que personne l'ait remarquée, sans qu'un homme digne d'elle ait songé à lui demander de partager son foyer.

« L'étrange chose ! Quand j'étais la fille d'un colonel estimé et très en vue, l'on me trouvait difficile dans le choix d'un mari (je croyais alors avoir le droit de choisir, j'ignorais que j'étais sans dot), et aujourd'hui que rêves et ambitions doivent être bannis de mon cœur, je sens (et ce devrait être le contraire) que mes aspirations n'ont jamais été plus hautes. Orgueil insensé ou conscience de ma propre valeur ?... *Chi lo sa ?*

« Voyez-vous, Madame, il me semble que Régine simple institutrice, avec les connaissances qu'elle a acquises, est plus grande que Régine telle qu'elle était autrefois au temps de sa splendeur.

« J'ai appris à connaître la vie, et quand je vois les hommes de mon monde empressés autour de moi, simplement parce que l'on dit que j'ai un joli visage, alors que je sais parfaitement bien qu'ils ne me demanderont pas en mariage, tant en raison de ce que je n'ai rien en dot que parce que je travaille pour subvenir à mon entretien, il me vient un grand mépris, une sorte d'éccœurement pour le sexe masculin tout entier.

« J'ai tenu à vous dire ces choses parce qu'il m'a semblé que vous étiez un peu inquiète au sujet de mon cœur.

« La solitude morale ne me fait point peur : les âmes énergiques se suffisent à elles-mêmes. Ce qui m'effraierait bien davantage, ce serait d'être unie à un homme que je sentirais inférieur à mon rêve, à un homme en dessous de moi, pour tout dire, et qui ne me mériterait pas, moralement parlant. Ce jour-là, oui, je souffrirais atrocement, mais à quoi bon s'effrayer d'avance ? personne ne m'aimera, ou du moins personne ne m'épousera sans dot, donc pas à s'inquiéter de ce côté-là.

« Que m'importe après tout ! Par delà cette vie, la balance de la justice divine rétablira les comptes, et, si obscur, si humble qu'ait été le sillon de ma destinée, ce sera toujours un sillon utile dont Dieu connaîtra la secrète fécondité.

« Une existence est manifestée au monde par le rayon de génie qui l'a touchée, mais des multitudes d'êtres obscurs ont eu leurs heures de poème, de

roman et de drame ; ils ont eu leurs chutes et leurs victoires ; dans l'ignorance des hommes, les anges les ont enregistrées...

« Ayons-en la certitude, toute destinée humaine a son cortège de noblesses et de douleurs, et nous saurons trouver en elle un enseignement plus haut que la fiction créée par les poètes. »

« Voilà ce qu'a dit une femme au style viril, une géniale « authoress » au nom bien connu dans le monde des lettres, et dont le père a jadis présidé aux destinées du char de l'Éta ; avec elle, j'ai confiance dans la répartition équitable des biens célestes.

« Mais ce sujet m'entraînerait trop loin et j'en reviens à voire sollicitu le pour moi, je me vois (apr's l'obtention des indispensables diplômes) entrant dans ce te pi ce de Saint-Denis, votre domicile privé, où vous avez relevé tant de courages défaillants, et je vous entends encore me dire :

« Eh bien ! R'gine, à quelle catégorie d'enseignement comptez-vous vous livrer ? — Je n'ai pas de préférence. — Mais enfin, quel genre d'élèves aimeriez-vous ? — Tous les genres, pourvu que je trouve un poste loin, bien loin de France ! — Quoi ! vous voulez vous expatrier ! — Assurément, je veux bien mendier puisque j'y suis forcée, mais pas au seuil des demeures qui m'ont accueillie et fêtée jadis. »

« Et je vois encore le regard triste que vous avez levé sur moi : « Pauvre petite, m'avez-vous dit, combien n'aurez-vous pas à souffrir avec cette âme haute et fière, tant que vous ne l'aurez pas ouatée d'un peu d'indifférence ! Mettez-vous au-dessus des circonstances extérieures, ne leur permettez jamais d'envahir le domicile privé de votre être moral, dominez-les par votre énergie. »

« C'est peu de temps après cet entretien que vous m'apportiez triomphalement la lettre que vous veniez de recevoir de Mme de Fleurimont, qui vous demandait une de vos filles de la Légion d'honneur pour faire l'éducation de ses enfants.

« Et je suis venue à Athènes, et le temps m'apporte un peu chaque jour de son baume habituel de calme et de résignation. Les tempêtes de jadis n'ont plus cours dans ma vie présente.

« J'ai trouvé un intérieur hospitalier sous ce ciel de la Grèce qui m'avait tentée. J'ai rencontré des

enfants faciles et attachants, ma tâche est aussi douce que peut l'être semblable besogne. Les angles de la situation sont adoucis par l'attitude parfaite et pleine de correction de ceux chez qui je me trouve...

« On me laisse libre de l'emploi de mon temps en dehors des heures de classe; j'en dispose à mon gré; je vais au salon quand cela me plaît, je m'enferme dans mes appartements quand je ne veux voir personne, je n'ai aucune obligation mondaine. Jusqu'ici, grâce à Dieu, le supplice de rencontrer quelqu'un qui m'a connue jadis dans une situation prospère m'a été épargné... »

« Dans quelques jours, hélas ! il me faudra assister à une réunion dont je me serais bien passée. Mme de Fleurimont donne une petite sauterie en l'honneur de son frère — auprès d'elle depuis quelques jours — et elle veut absolument que j'y paraisse (je soupçonne d'ailleurs M. Saint-Vérand de n'être point étranger à ce désir, le pauvre garçon a fait cela dans les meilleures intentions du monde assurément, il ne peut pas se figurer qu'une femme de mon âge n'aime pas la danse.) Il ne sait pas qu'une jeune fille que l'épreuve a touchée de son aile brutale n'a plus de jeunesse, sans quoi il n'eût pas cherché à me faire sortir de ma retraite, mais comment le saurait-il ? Il n'a probablement jamais souffert, et d'un autre côté, bien qu'il m'ait fait l'honneur de causer assez fréquemment avec moi, je ne suppose pas qu'il ait rien pu deviner de mon état d'âme... (Bon ! voilà qu'on frappe, je ne vais pas pouvoir achever ma volumineuse missive...). »

— Puis-je entrer, mademoiselle ? disait une jeune voix à la porte de la chambre de Mlle Bayle.

— Certainement, ma petite Simone. Que désirez-vous ?

— Je viens, de la part de maman, vous demander si vous pourriez descendre au salon.

— Savez-vous ce que l'on me veut ?

— Je crois que c'est pour accompagner un morceau de chant que l'oncle Jacques a demandé à Mlle Mitta.

— Je descends, dit l'institutrice, tout en rangeant aussitôt dans un tiroir de sa table à écrire la lettre commencée, pendant qu'un pli amer se creuse à la

commissure de ses lèvres, et sans se faire attendre, elle suit la fillette.

— Nous vous dérangeons, mademoiselle, dit aimablement la jeune femme à la gouvernante de ses enfants en la voyant entrer quelques secondes plus tard, mais mon frère a parlé à Mlle Zaphiros d'un air d'*Hérodiade* qu'elle voudrait bien connaître, et comme aucun de nous n'est capable d'exécuter l'accompagnement un peu compliqué de ce morceau, j'ai pensé vous prier de nous rendre ce service.

— Et vous avez très bien fait, madame, répondit l'institutrice avec une grâce et un naturel parfaits, tout en se dirigeant vers le piano.

Le jeune avocat l'y suivit. Elle le regarda un peu étonnée :

— C'est donc vous, monsieur, qui allez chanter ? lui dit-elle.

— Mais oui, mademoiselle, est-ce que cela vous contrarie, par hasard ?

— Je suis simplement surprise, répliqua la jeune fille avec un sourire, étudiant ainsi la réponse ; Simone m'avait dit qu'on me réclamait pour accompagner Mlle Zaphiros.

— Et elle ne s'est point trompée, car nous espérons bien avoir le plaisir de l'entendre. Seulement ici les choses se passent comme chez les professeurs qui exhibent leurs élèves les jours de matinée. L'audition marche par gradation de talents, ce sont les moins forts qui passent les premiers.

— Oh ! protesta la jeune Grecque, si vous dites encore un mot, je ne chante plus !

— Dans ce cas, je deviens muet comme la plus muette des carpes ; et s'adressant à l'accompagnatrice : merci, mademoiselle, de votre obligeance, dit Jacques, mais je n'ai plus besoin de vos services, ils me sont devenus inutiles.

— Comment ! s'exclama la bouillante Mitta. Qu'est-ce que ce caprice de jolie femme ?

— Pardon, mademoiselle, mais le caprice de jolie femme, c'est vous qui le faites.

— Allons donc !

— Mais oui, après m'avoir demandé de chanter, si j'ai bien compris, voilà que vous m'interdisez de dire un seul mot. Je n'ai donc plus qu'à me taire et à me rasseoir sans avoir émis le moindre son.

On rit.

— Pas de bavardage inutile, reprit Mlle Zaphiros avec une légère impatience, commencez sans plus nous faire attendre.

— Vos désirs sont des ordres, répliqua Saint-Vérand en s'inclinant, et quelques secondes plus tard, la voix de baryton du jeune homme, une voix d'une chaleur et d'une harmonie pénétrantes, monta dans le silence de la pièce :

Vision fugitive et toujours poursuivie,
C'est toi qui prends toute ma vie !

Régine avait maintes fois accompagné ce morceau, qui était l'un des succès de M. de Fleurimont, aussi en savait-elle la musique par cœur, ce qui lui permit de jouir davantage du chanteur.

Bientôt, prise tout entière par ces accents passionnés, elle se laissa emporter en plein monde irréel, au pays du rêve, et mit toute son ame dans son accompagnement. Son jeu se fit tour à tour adorably berceur, ou impérieusement passionné, si bien que lorsqu'elle eut plaqué les derniers accords, elle demeura immobile, fermant les yeux pour mieux savourer l'écho des paroles du poète que son cœur murmurerait tout bas ; aussi tressaillit-elle quand la voix du jeune homme vint la tirer de sa rêverie en lui disant d'un accent sincère :

— Oh ! mademoiselle, laissez-moi vous remercier. Vous êtes une accompagnatrice de premier ordre, vous m'avez fait comprendre, comme je ne les avais encore jamais compris, ces vers et cette musique ardente que j'ai pourtant chantés tant de fois.

Un peu confuse, elle balbutia quelques mots et se leva pour regagner sa place :

— Ne vous en allez pas, lui dit Jacques, c'est maintenant le tour de Mlle Zaphiros, et elle va avoir besoin de vous.

— Non ! répliqua la jeune Grecque avec un certain dépit. Je ne chanterai pas apr's vous, ma voix y perdrat trop. Inutile d'insister, poursuivit-elle, voyant qu'on faisait des gestes de protestation, j'ai dit et je ne reviendrai pas sur ma décision !

Et son ton était si impérieux et si sec, que personne n'insista pour l'entendre, ce qui la vexa peut-être beaucoup.

Sa présence étant devenue inutile. Mlle Bayle se

leva sans plus tarder, ferma le piano et demanda la permission de se retirer.

Quelques instants plus tard, assise à sa table de travail afin d'achever sa lettre commencée, la jeune fille se surprit à fredonner les paroles qu'elle venait d'accompagner :

Je souffrais, j'étais seul et mon cœur s'est calmé
En écoutant sa voix mélodieuse et tendre.

Et longtemps elle demeura rêveuse sans achever sa confidentielle missive.

V

— Eh bien ! comment la trouves-tu ? demandait ce même soir Mme de Fleurimont à son frère, après le départ de la jeune Grecque, alors que tous les deux venaient de l'accompagner jusqu'au portail d'entrée.

— Qui ? Mlle Zaphiros ou Mlle Bayle ? questionna Jacques d'un ton distrait.

— Mlle Zaphiros, cela va sans dire, car, pour ce que tu veux faire de l'institutrice des enfants, il importe peu qu'elle te plaise ou non, répliqua sèchement la jeune femme.

— Mais je ne compte rien faire de l'autre non plus, que je sache ! repartit un peu vivement le jeune homme.

— Parlons sérieusement. Tiens, allons nous asseoir là-bas sous le grand palmier, nous serons plus à l'aise pour causer.

— Si tu veux...

Et le frère et la sœur s'engagèrent dans une allée transversale qui aboutissait à l'arbre en question, sous lequel étaient disposés des sièges de jardin légers et coquets.

Quelques secondes plus tard ils étaient confortablement assis.

— Reprenons la conversation à son point de départ, poursuivit la jeune femme. Je te demandais donc comment tu trouvais Mlle Zaphiros, car enfin je ne suppose pas que tu aies l'intention de demeurer

célibataire toute ta vie, et à vingt-huit ans il est grand temps de songer au mariage.

— Je ne dis pas le contraire, mais entre ne pas se marier du tout et épouser Mlle Zaphiros, il y a place, il me semble, pour un autre choix.

— Assurément, mais cette jeune fille me paraît devoir te convenir admirablement.

— Tu trouves ? La singulière idée ! S'allier à une étrangère ! Une femme grecque et schismatique par-dessus le marché... Je voudrais bien savoir ce que notre chère mère en penserait.

— D'abord Mitta n'est pas schismatique, elle est tout ce qu'il y a de plus catholique, et si c'est la question de nationalité qui te trouble, je te ferai remarquer que la Grèce occupe un si petit espace sur la carte de l'univers, que selon toute probabilité la France n'aura jamais de grands démêlés avec elle.

— Si les Hellènes t'entendaient...

— Mais ils ne sont pas là. D'ailleurs leur esprit de conquête est bien tombé, les fiers Athéniens de jadis sont morts, crois-moi. Et à côté de ce tout petit revers, — si c'en est un d'avoir une patrie différente, — considère un peu les avantages qui résulteraient pour toi d'une union avec cette jeune fille ; d'abord les Zaphiros sont fort bien comme naissance, ils appartiennent à la vieille aristocratie du pays. Et grâce à leur grosse fortune ils ont conservé tout le prestige de leur caste, car tu n'as pas l'air de te douter que cette petite Mitta, que tu dédaignes, aura bel et bien huit cent mille francs comptant le jour de son contrat.

— En ce cas elle ferait bien de porter sur le front un écriteau mentionnant sa « valeur pécuniaire », cela le ferait peut-être paraître plus vaste, et il ne pourrait qu'y gagner.

— Es-tu assez ridicule, avec tes plaisanteries saugrenues ! protesta la jeune femme vexée, et elle ajouta : La vérité est que je ne connais pas beaucoup d'héritières de « ce poids » — cela dit sans t'offenser — qui consentiraient à mettre leur main dans la tienne.

— Trop flatté de penser que j'ai pu plaire à une femme d'aussi grande valeur *vénale*, repartit ironiquement le jeune homme.

— Et il ne faut pas laisser passer l'occasion quand elle se présente, c'est une visiteuse volage...

— Et chauve, interrompit Jacques, c'est pour cela qu'on nous apprend qu'il faut la saisir aux cheveux !...

— Décidément, il n'y a pas moyen de causer sérieusement avec toi ! s'impatienta la jeune femme. Je te disais donc que les dots de ce calibre sont rares !...

— Et qui te dit que je les cherche ?

— Ne fais pas le détaché. L'argent a bien son prix, quoi que vous en disiez, romanesques jeunes gens à marier. On ne les cherche jamais, les héritières, c'est convenu, mais on est enchanté de les trouver.

— Tu vois bien que non !

— L'avenir me répondra.

— Cela dépendra de la nature de la dot qu'on m'offrira...

— Explique-toi !

— Je veux dire que lorsque la femme est laide et qu'elle ne vous est point sympathique, si gros que soit son sac d'écus, il me semblera toujours insuffisant. Huit cent mille francs dans le cas qui nous occupe, cela me paraît peu. Si c'est pour me vendre, il me faut la « forte somme ».

— Permet-moi de te dire que tu es vraiment bien sévère pour Mitta, beaucoup d'hommes la trouvent charmante et seraient très heureux de l'épouser.

— Eh bien ! qu'ils se présentent ! Je ne la leur disputerai pas !

— Tu es vraiment absurde ; voyons, que lui reproches-tu ?

— Oh ! une infinité de choses !...

— Qui ne tiennent pas debout, je le parierais.

— Aux yeux de certaines gens, peut-être, mais qui pour moi sont parfaitement en équilibre.

— Alors énumère tes griefs...

— D'abord elle est petite de taille.

— Ah ! tu préfères un mat de cocagne dans le genre de Mlle Bayle, par exemple.

— Si tu le veux bien, nous laisserons Mlle Bayle de côté. Elle n'est pas en cause ainsi que tu me l'as fait observer tout à l'heure.

— Continue ! reprit la jeune femme, vexée.

— Donc ton amie n'est pas grande, de plus elle est massive, toute en largeur. Avant dix ans elle ressemblera à un véritable baril ambulant.

— Je t'accorde qu'elle est un peu forte, mais au

sujet de l'embonpoint, impossible de rien pronostiquer, l'on a de ces surprises... affirma Mme de Fleurimont.

— Le présent me suffit... au delà. Que veux-tu ! j'adore la sveltesse chez la femme. Il faut que celle-ci soit frêle, aérienne, ailée en quelque sorte.

— Le type cher aux poètes ! s'écria Suzanne moqueuse.

— Pourquoi pas ?

— Un de ces êtres pâlots qui ont besoin d'huile de foie de morue...

— Es-tu assez réaliste ! protesta Jacques, ne me parle pas, je t'en prie, d'huile de foie de morue, mais de teint diaphane, de blancheur liliale. Je suis très romantique sans en avoir l'air.

— Et plus pratique encore peut-être...

— Les deux sont conciliables.

— Rarement.

— Passons ; continue l'énumération de ce que tu reproches à cette pauvre Mitta.

— Eh bien ! elle a la bouche trop grande, le rire trop éclatant, le regard pas assez voilé, les gestes trop impétueux, la tenue trop cavalière, une conversation trop libre...

— Continue. Tu vas bien !

— Oh ! je pourrais le faire encore longtemps sur ce ton.

— Tiens, tu es ridicule, je te dispense du reste. Après les défauts tu reconnaîtras les qualités, j'espère.

— Si elles existent, assurément...

— Tu es vraiment d'un généreux !... Nieras-tu enfin qu'elle soit intelligente ?

— Oh ! non ! Je trouve même qu'elle l'est trop !...

— Comment trop ! se récria la jeune femme agacée.

— Oui, il ne me déplairait pas de me sentir très supérieur à ma femme.

— En voilà une idée...

— C'est comme cela !

— Eh bien ! j'admets le fait. Mais sans te flatter, il me semble pouvoir t'affirmer que tu n'as rien à craindre en ce sens, car il faudrait qu'une femme fût supérieurement intelligente pour l'être plus que toi...

— Grand merci ! répondit Jacques en s'inclinant

avec un rire franc, tu me prends par mon faible...

— Oui, mais je sais ce que je dis. A la vérité, Mitta, tout en étant fort au-dessus de la moyenne, n'a cependant rien de transcendant. C'est un oiseau de paradis gazouilleur et charmant, mais pas un oiseau de haut vol, donc ton objection tombe d'elle-même.

— Je le regrette pour ta favorite, on ne plane jamais assez.

— Tu as réponse à tout. Par exemple, Mitta aime l'étude et tu m'as répété maintes fois que tu ne craignais pas les femmes instruites; que c'était pour notre sexe la seule façon d'échapper à la frivolité.

— Je ne dis pas le contraire.

— Eh bien ! Mlle Zaphiros a fait des études très complètes. En outre elle chante, peint, joue passablement du piano et parle couramment cinq langues.

— Il y en a quatre de trop. Surtout pour une femme qui a toujours assez de la sienne !

— Je voudrais bien savoir, si Mitta ne s'exprimait qu'en grec moderne, en quel idiome vous converseriez.

— Nous ne parlerions pas, voilà tout ! Et comme je n'ai pas l'intention d'aller habiter, comme toi, tour à tour les cinq parties du monde, pourvu que ma femme me dise en bon français : « Je t'aime », cela me suffira.

— Penses-tu qu'elle serait moins sincère si elle savait te le déclarer en plusieurs langues ?

— Tiens, cessons ce bavardage inutile, et puisque tu veux connaître le fond de ma pensée, je te dirai que le don que je prise le plus chez la femme en ma qualité d'homme, par conséquent d'égoïste, c'est la bonté.

— Où veux-tu en venir ?

— A te dire que j'ai des doutes sur le cœur de cette jeune fille, et que je ne la crois pas réellement bonne au vrai sens du mot.

— Oh ! là, je t'arrête net ! Tu ne peux te figurer combien elle est gentille et affectueuse avec moi.

— Ce n'est pas un indice. Je me base sur certains incidents...

— Quels incidents ?

— Permets-moi de les taire.

— Alors il valait mieux ne rien insinuer du tout en ce cas. Crois-moi, tu la calomnies affreusement. Elle est excellente envers ceux qu'elle aime et dé-

vouée... Figure-toi que son chien Pira a eu une fluxion de poitrine et qu'elle l'a installé dans sa chambre afin de pouvoir le soigner nuit et jour.

— Ça, c'est un bon point à son actif, je ne dis pas le contraire.

— Tu vois bien ; d'ailleurs tu connais le proverbe : « Qui aime les bêtes aime les gens. »

— Ne me parle pas des proverbes, il y en a pour toutes les occasions et l'un détruit l'autre : « Plus fait douceur que violence, » auquel on oppose : « La force prime le droit, » etc... Je pourrais t'en citer comme cela jusqu'à demain.

— Et tu m'ennuierais beaucoup, je t'en dispense. Laisse là tes adages, vrais ou faux, et dis-moi tout simplement sur quoi tu te bases, quand tu prétends que Mlle n'a pas de cœur.

— Pas de cœur !... est un bien gros mot, mais enfin je ne crois pas que Mlle Zaphiros soit douée de cette exquise et délicate sensibilité qui est l'un des apanages les plus charmants de la femme.

— Encore une fois, explique-toi.

— Eh bien ! il y a des choses qui n'ont l'air de rien et qui cependant vous ouvrent tout de suite des horizons sur le caractère d'une personne. Ainsi j'ai observé l'attitude de ton amie envers Mlle Bayle...

— Bon ! voilà Mlle Bayle qui revient sur le tapis, nous avions déclaré que nous ne nous occuperions pas d'elle !

— Tout à l'heure, c'est possible, mais dans le cas actuel elle est indispensable à mes assertions.

— Et qu'as-tu remarqué ?

— Que Mlle Zaphiros traitait avec hauteur et dédain la pauvre Française, ce qui ne devrait pas se produire entre jeunes filles du même monde en somme.

— Permets ; l'une est une riche héritière qui occupe dans la société d'Athènes un rang des plus élevés, l'autre une humble institutrice.

— Raison de plus pour que la première, que le destin a favorisée, se montre aimable envers la seconde, afin de lui faire oublier l'injustice du sort.

— Tu as de ces théories...

— Que beaucoup de gens partagent, fort heureusement...

— Je n'ai rien remarqué de ce que tu dis là, à l'égard de Mlle Régine.

— Moi, au contraire, je l'ai constaté dès le premier jour.

— Tu as de bien bons yeux.

— Pas mauvais effectivement, quand il s'agit de plonger dans la conscience d'autrui : remarque ces jeunes filles ensemble, tu me diras ce que tu penses de leur attitude réciproque.

— Cela vient peut-être de Mlle Bayle, qui a tant de raideur dans la tenue ?

— De réserve, veux-tu dire ?

— Comme tu prends sa défense ! remarqua ironiquement la jeune femme.

— Les avocats sont les défenseurs naturels des opprimés.

— Et des coupables aussi parfois ; mais passons, j'admetts que Mitta ne fait pas d'avances à l'institutrice des enfants, mais reconnaît que celle-ci est très hautaine de son côté. Elles ne veulent s'abaisser ni l'une ni l'autre, voilà ce qu'il faut dire.

— Il y a peut-être un autre sentiment inavoué de la part de ton amie, ajouta Jacques.

— Lequel ?

— Celui d'une jalousie mal définie, mais réelle tout de même.

— Eh bien ! si tu te figures que Mitta, qui a tout à fait conscience de sa situation mondaine, est jalouse d'une humble gouvernante, tu te trompes ! C'est que tu la connais bien peu !

— Quand je te disais qu'elle se juge très supérieure, socialement parlant ! Mais crois-moi, si l'héritière s'estime au-dessus de la pauvre fille salariée, la femme, elle, ne se rend pas moins compte de son infériorité physique.

— Allons donc !

— Je sais ce que je dis et je n'explique pas autrement la sorte d'hostilité sourde que je lui ai vue déployer envers l'institutrice de tes enfants dans diverses circonstances.

— Précise tes allégations.

— Soit ! le soir même de mon arrivée, ton amie a eu un mot méchant en m'entendant remercier Mlle Bayle du service qu'elle m'avait rendu en m'indiquant le bureau du télégraphe. Elle s'est informée, d'un ton ironique, si la jeune Française s'était proposée pour me servir de cicerone. Et tiens, sans remonter si loin, crois-tu que Mlle Zaphiros ait

refusé de chanter parce qu'elle supposait sa voix moins cultivée que la mienne ? Je n'ai pas la fatuité de le croire et je reste persuadé que c'est tout simplement parce qu'elle a été vexée des félicitations — oh ! très sincères, il est vrai — que je venais d'adresser à mon accompagnatrice. J'ai bien vu qu'elle en était tout à fait dépitée.

— Mais en quoi cela pouvait-il la froisser, puisque Mlle Régine et elle n'étaient point en compétition ?

— Comme tu connais peu la nature humaine, ma naïve Suzanne ! Ne sais-tu donc pas que toute louange qui s'adresse à autrui chatouille désagréablement l'épiderme de notre vanité ?

— Je veux croire que tu calomnies l'humanité en général et cette pauvre Mitta en particulier, repartit la jeune femme.

— Je ne demande pas mieux que d'en avoir le démenti. Après tout, elle a 800,000 francs de dot, ton amie, cela vaut la peine de la regarder de plus près. Ne disais-tu pas un jour, sœur Eustache, qu'elle avait des yeux superbes et des dents éclatantes ? avec cela, une femme ne peut pas être laide.

— Ah ! voilà que tu deviens plus raisonnable ! s'exclama Mme de Fleurimont avec un rire joyeux.

— C'est que je suis un très gentil petit frère qui tient à faire plaisir à sa sœur.

— J'en accepte l'augure !

Et, se levant, ils regagnèrent le logis en riant tous les deux.

— Qu'a donc ma Suzette chérie, elle est toute songeuse ce soir, disait le secrétaire d'ambassade à sa jeune femme, à un moment où ils étaient seuls.

— Un gros souci, répondit celle-ci en poussant un soupir sonore.

— La dernière robe commandée est manquée ? ou bien elle ne vous sied pas ? plaisanta le mari.

— Finissez, Paul ; vous savez bien que votre Suzanne est trop sérieuse pour se désoler de pareilles vétilles.

— De quoi s'agit-il alors ? Les enfants seraient-ils malades ? M'aimeriez-vous moins ?

— Pouvez-vous me poser semblables questions ? Si les enfants étaient malades, je me tordrais les mains de désespoir, et quant à la seconde partie de votre phrase, eh bien...

— Eh bien ?...

— Eh bien, si je ne *l'aimais* plus, mon cher mari, c'est que je serais morte, envolée vers une région où les sentiments se transforment et s'émoussent...

— Es-tu gentille ! Et M. de Fleurimont, attirant à lui sa jeune femme, lui donna un long baiser, et il ajouta après un silence : Tout cela ne me dit pas quel est ce gros souci. Viens me le confier, là, sur le canapé.

Suzanne obéit en accourant auprès de son mari, mais demeura muette.

— Tu ne dis rien ? commence, je t'écoute.

— Eh bien !... je suis très ennuyée de Jacques.

— Comment, tu as assez de la présence de ton frère ?

— Pouvez-vous dire cela, même en plaisantant, Paul ! Il va sans dire qu'il ne s'agit pas de sa présence, mais...

— De sa conduite, alors ?

— Pas davantage !

— Je ne comprends plus...

— Voilà ! je serais très désireuse de lui voir épouser Mitja.

— Et cela ne *mord* pas ?

— Pas trop...

— Comment avez-vous entamé les négociations ?

— Je lui ai dit qu'elle avait huit cent mille francs de dot.

— Ah ! vous avez débuté par là. Vous êtes pratique ! remarqua en souriant M. de Fleurimont.

— Mais il me semble que c'est un argument assez sérieux en matière matrimoniale !

— Décisif même, pourriez-vous dire... dans la majorité des cas : il y a cependant des exceptions, puisque votre frère...

— Oh ! il n'a pas dit absolument non, mais je prévois un gros obstacle qui se mettra en travers de la réalisation de nos projets.

— Et vous lappelez ?...

— Mlle Bayle...

— Mais vous perdez l'esprit, ma pauvre Suzette ! Où avez-vous été pécher pareille crainte ! Votre frère et cette jeune fille n'échangent pas trois mots par vingt-quatre heures.

— C'est possible, mais Jacques la voit, l'admiré, et cela suffit.

— Vous ne pouvez cependant pas envoyer cette malheureuse prendre ses repas à l'office, ni l'obliger à se défigurer, cela n'avancerait d'ailleurs à rien. Ce qui doit arriver arrive. Je crois fermement à la destinée, moi, et je suis aussi fataliste qu'un Oriental.

— Si vous n'avez que cela à m'apprendre pour me rassurer!...

— Détrompez-vous, j'ai un argument probant.

— Lequel?

— Elle est pauvre, cette jolie fille.

— Et vous en déduisez?

— Que votre frère, qui est un garçon très moderne, partant très pratique, n'épousera pas une personne sans le sou.

— Je l'espère bien!

— Cela se faisait encore de mon temps, il n'y a pas bien longtemps — dix ans seulement — s'il vous en souvient bien, Suzette aimée; remarqua sur un ton affectueux, mais avec une légère raillerie, M. de Fleurimont en prenant la main de sa femme et y déposant un tendre baiser.

La jeune femme rougit :

— Je sais bien que ma dot n'était pas très considérable, mais enfin je n'étais pas institutrice...

— Heureusement pour vous! Mais ne parlons plus de cela, chérie : ce n'était que pour te taquiner; tu sais bien qu'à mes yeux tu seras toujours la plus riche, la plus charmante, la mieux dorée.

— Comme tu es bon!...

— C'est la qualité naturelle aux gens heureux qui n'ont rien à envier; mais pas d'attendrissements, c'est très vieux jeu. Vous me disiez donc, Suzanne, que vous redoutiez Mlle Bayle.

— Oui...

— Je crois que vous avez tort. Elle a énormément de dignité et une très grande noblesse d'âme, cette jeune fille.

— Précisément. Et Jacques m'a l'air de s'en être beaucoup trop aperçu.

— Que vous a-t-il donc dit d'elle?

— Oh! pas grand'chose, mais chaque fois que je lui parle de Mitta, il compare.

— Ah! A-t-il... c'est un indice, cela. Vous n'avez pas au moins commis l'imprudence de le lui faire remarquer?

— N... non. Je ne pense pas, du moins.

— Prenez garde; en ces matières, le silence est absolument de rigueur; le plus petit déplacement d'air, le moindre souffle active la flamme naissante.

— Oh! je serai très prudente, je ne lui dirai rien.

— Et bien vous ferez!

— Mais si je parlais à Mlle Bayle ?...

— Vous divaguez !

— Non pas.

— Et, grand Dieu ! que lui direz-vous, à cette infortunée ?

— Qu'il ne faut pas que mon frère l'aime...

— Vous êtes exquise. Voilà une pauvre fille qui a autant — et même beaucoup plus qu'une autre — droit à l'amour d'un brave garçon, et simplement parce qu'elle n'a aucune fortune, on lui ordonnera d'immoler son cœur !

« Savez-vous que vous autres femmes que la destinée a gâtées, vous êtes plus féroces que les anthropophages de la Nouvelle-Zélande !...

— Oh ! pas tout à fait...

— Si bien... parce que vous êtes aimées, riches, adulées, vous vous moquez bien que les autres souffrent injustement et soient privées de tous les biens qui vous ont été dévolus !

— Comme vous dites cela d'un ton sévère, Paul !

— C'est que je ne peux pas sentir l'égoïsme dans le bonheur !

— Je suis égoïste ?...

— Tout à fait en ce moment; comparez la part que Dieu vous a faite...

— Je... je ne dis pas...

— Eh bien ! Mlle Bayle a autant que vous le droit d'être choisie pour elle-même, ma chérie, cela soit dit sans vous offenser !

— Assurément !...

— Et quand votre frère s'éprendrait de cette jeune fille qui a toutes les qualités propres à assurer le bonheur du foyer, qui est intelligente, sérieuse, instruite, remarquablement bien physiquement, d'une excellente famille — je le sais de source sûre — et qu'il veuille l'épouser, je ne considérerais point la chose comme une de ces catastrophes qui font répandre des flots de papier timbré dans les familles.

— Mais vous n'y pensez pas. Comment vivraient-ils ! Mon frère est *comme sa sœur*, sans fortune, ne venez-vous pas de me le rappeler ?

— Ne réussit-il pas déjà très bien au barreau...

— Oui, certainement...

— Eh bien ! il travaillera encore davantage, et stimulé par l'amour d'une telle femme, il arrivera à se faire un nom; d'ailleurs Mlle Bayle ne sera pas exigeante sous le rapport du luxe, et il est probable qu'ayant connu la pauvreté et l'isolement, elle se montrera pleine de gratitude envers le mari qui l'aura tirée d'une situation précaire.

— Mon Dieu, à vous entendre, on dirait que ce mariage est déjà fait.

— Rassurez-vous, Suzette, *il ne se fera pas*.

— Alors pourquoi m'avoir dit toutes ces choses ?

— Pour vous faire envisager la question sous ses formes multiples, mais ma conviction intime est que vous n'avez rien à craindre à ce sujet.

« Retenez bien ceci : votre frère est un très gentil garçon, sérieux à ses heures, travailleur, mais pas assez énergique, pas assez généreux, pas assez chevaleresque, en un mot, pour passer sur un préjugé et épouser — parce qu'elle le mérite — une pauvre fille qui n'a pour dot que sa valeur personnelle. Entre une institutrice et une héritière, pas d'hésitation : c'est l'héritière qui l'emportera dans le cas de Jacques !

— Dieu vous entende, mon ami !

— Et m'écoute mieux que machère Suzette, qui, si j'en juge d'après ce qu'elle vient de me dire, m'a laissé prêcher en pure perte, en plein désert.

VI

La chaleur était particulièrement torride cette après-midi-là, et après le déjeuner, chacun des membres de la famille Fleurimont s'était paresseusement installé à son gré sur l'un des nombreux divans ou fauteuils de l'*hypogée*, cette pièce en sous-sol particulière aux habitations d'Athènes, et dans laquelle on jouit d'une température beaucoup moins élevée, c'est-à-dire à peu près supportable.

Tous avaient pris des poses alanguies et ne demandaient

daient qu'à rester ainsi le plus longtemps possible, dans un *far niente* complet.

C'est à peine si les nombreux journaux, les intéressantes revues arrivés de France le matin même éveillaient la curiosité.

En revanche, les cigarettes succédaient aux cigarettes, emplissant l'atmosphère d'une buée bleue et d'un enivrant parfum d'Orient.

Mme de Fleurimont elle-même ne dédaignait pas ce passe-temps (qui d'ailleurs va s'acclimatant de plus en plus parmi le sexe joli dans nos contrées occidentales), et l'on ne s'arrêtait de tirer des bouffées que pour savourer soit une boisson glacée, soit une de ces minuscules tasses de café turc si gentiment présentées sur un pied d'argent niellé en forme de coquetier.

Cependant, vers les trois heures, la jeune femme demanda à son frère :

— Que comptes-tu faire aujourd'hui ?

— Je ne sais trop... rester où je suis.

— Pendant une heure encore, je ne dis pas, mais après tu feras bien d'aller prendre l'air.

— Il est joli, l'air : c'est une insolation que tu veux dire.

— Qu'est donc devenue ta belle endurance du premier jour. Tu ne trouvais pas alors le soleil ardent.

— Que veux-tu ! l'on change d'opinion et l'on se blase ; d'ailleurs je m'étais tellement préparé par la pensée à suffoquer dès mon arrivée, que la température m'avait paru très supportable.

— Et à présent ?

— J'avoue que je ne pense plus de même. Il se produit un fait singulier dans vos pays, c'est qu'au lieu de s'habituer à la chaleur, elle vous accable tous les jours davantage. Au débarqué, on la supporte mieux.

— Et cela t'étonne ?

— Un peu.

— Tu n'en comprends pas la raison ?

— J'avoue que je cherche.

— Et tu n'as pas trouvé tout seul qu'en arrivant d'un climat tempéré, alors qu'on n'est pas déjà anémisé par une succession de journées étouffantes, la force de résistance est plus considérable ?

— J'y suis ! C'est cela ! Au lieu de s'acclimater l'on perd un peu plus de ses forces chaque jour ;

c'est l'histoire du cheval de ce paysan avare que l'on avait fait jeûner autre mesure afin de voir s'il pourrait se passer de nourriture. Au neuvième jour de diète, le pauvre animal avait péri d'inanition, au grand désespoir de son propriétaire, qui s'écria : « Quel dommage qu'il soit mort ! il commençait à s'habituer à vivre sans manger. »

— Exactement, mais tout cela ne m'apprend pas quels sont tes projets de sortie ; je voudrais cependant bien être fixée afin de prendre de mon côté mes dispositions pour mon après-midi.

— Eh bien ! je pense aller chez les Zaphiros ; Mlle Mitta m'a promis de me donner aujourd'hui une leçon de grec moderne.

M. et Mme de Fleurimont échangèrent à la dérobée un regard d'intelligence.

— Ah ! tu feras bien, dit la jeune femme.

— Progressez-vous sérieusement ? demanda le secrétaire d'ambassade.

— Hum !... Je n'ai que des dispositions très ordinaires.

— Et le professeur ?

— Oh ! le professeur est excellent, mais je vous avoue que souvent, après quelques minutes de travail, nous faisons l'école buissonnière.

— Vous pourriez la faire en grec, remarqua le diplomate.

— Jacques n'aime que le français, repartit la jeune femme avec une pointe de malice.

— Tu n'as pas de commission pour Mlle Mitta ? demanda Saint-Vérand, qui désirait glisser sur la réflexion de sa sœur.

— Non !... Au fait, demande-lui si la toilette qu'elle s'est commandée pour venir chez moi est réussie, car il ne faut pas oublier que c'est dans deux jours que je reçois.

— Ah ! c'est vrai, cette fameuse soirée, dit le jeune avocat... As-tu fini par décider Mlle Bayle à y assister ?

— Oui, mais cela n'a pas été sans peine.

— Voilà ce que je ne comprends pas. Elle devrait être enchantée d'avoir une occasion de se distraire et de remporter des succès, cette jeune beauté.

— Si elle était frivole ou coquette, remarqua le maître de céans, mais dans sa situation présente — si différente de celle d'autrefois — je comprends fort bien que la pauvre fille ne tienne pas à se

montrer dans un rôle inférieur à celui qu'elle était habituée à occuper. Vous n'auriez pas dû insister, Suzanne.

— C'est Jacques qui m'a engagée à le faire...

— Je pensais que cela lui serait agréable, repartit aussitôt ce dernier, afin de se justifier.

— Je ne doute pas de vos excellentes intentions, mon ami, mais Mlle Bayle a-t-elle seulement une toilette *ad hoc*, le savez-vous, Suzette ?

— Je l'ai adroitement questionnée, me promettant, au cas d'une réponse négative, de lui en faire offrir une par les enfants, mais elle m'a répondu qu'elle avait tout ce qu'il lui fallait, et cela sur un ton... fort poli, il est vrai, mais qui m'a néanmoins donné à entendre qu'il était inutile d'insister.

— Ah !...

— Oui ; je la crois très orgueilleuse, poursuivit la jeune femme.

— Mettons : d'une fierté très digne, déclara aussitôt son frère et, se levant, il ajouta : Décidément je crois que l'on a aussi chaud dans l'inaction, par conséquent je vais faire un brin de toilette, après quoi je prendrai le chemin des Zaphiros. Ne t'inquiète donc pas de moi, Suzanne, va de ton côté, je saurai bien me distraire tout seul.

— Tout seul est joli ! railla M. de Fleurimont. Si la charmante Mitta vous entendait !...

— Vous ne le lui répéterez pas, n'est-ce pas ? implora Jacques d'une façon comique, et sur ce je me sauve.

— Adieu !

— Adieu !

Quatre heures venaient de sonner, comme le jeune avocat parisien franchissait le seuil de la demeure de sa sœur pour se rendre à la somptueuse habitation de M. Zaphiros.

La chaleur n'était point encore tombée, et l'incomparable et éblouissant ciel de la Grèce mettait partout une note de gaieté et de joie.

Le soleil resplendissait sur ces palais de marbre qui s'étalaient, à droite et à gauche, le long des aristocratiques boulevards de création récente, mettant des étincelles sur la dorure des portails et un ruissellement de joyaux sur la mosaïque polychrome qui ornait ces palais féériques légèrement teintés de rose, de jaune et de bleu.

Bientôt Saint-Vérand arriva devant un portail ouvert, vraie merveille de ferronnerie, qui donnait accès dans un parc somptueux.

Il s'engagea dans une allée recouverte d'un sable fin et doré, allée ombreuse qui serpentait le long d'une pelouse verte (à force d'arrosage), émaillée de massifs aux fleurs recherchées, et ombragée par des arbres superbes aux essences les plus rares.

Au fond apparaissait une villa moderne, de style imprécis, légèrement hétéroclite, qui rappelait à la fois l'art italien, oriental et arabe. Il y avait de tout cela en un mélange plus ou moins esthétique où la note dominante était la richesse d'ornementation extérieure, ce qui est la caractéristique de l'architecture actuelle d'Athènes.

Un perron à double rampe, en marbre du Pentélique, conduisait dans une sorte d'atrium orné de colonnettes de marbre sculpté et sur lequel ouvraient toutes les pièces de réception.

La façade, d'un rose effacé, supportait une frise de mosaïque reproduisant une scène antique où l'or dominait, mettant un véritable ruissellement.

Jacques entra, se fit annoncer, et quelques secondes plus tard on l'introduisait dans un salon spacieux où les persiennes closes et les stores baissés ne laissaient filtrer qu'une lumière discrète, pendant qu'un ventilateur entretenait une fraîcheur si exquise que l'on se serait cru bien loin de ce ciel embrasé de l'Attique.

Il fallut quelques instants au visiteur pour se reconnaître dans cette obscurité et le domestique lui ayant dit : « Je vais prévenir mademoiselle, » Saint-Vérand en profita pour passer l'inspection des merveilles d'art qui l'entouraient. Il alla des vitrines à l'ameublement, les premières recélaient les pièces les plus curieuses et les plus disparates, chefs-d'œuvre en tous genres collectionnés au cours de nombreuses randonnées cosmopolites des maîtres de céans, tandis que le mobilier du plus pur Louis XVI évoquait le goût et l'habileté de main, le savoir-faire de nos artistes de jadis.

Et le regard extasié, le jeune homme ne s'aperçoit pas qu'on le fait longtemps attendre, il éprouve une vraie jouissance d'art à admirer toutes les belles choses qui l'entourent, une sorte de bien-être moral.

L'âme, songe-t-il, doit se dilater en une telle atmosphère. Elle doit plus facilement concevoir le beau et le bien. Vraiment il serait un heureux mortel, celui qui deviendrait l'époux de Mitta.

Et insensiblement Jacques se surprit à rêver, se demandant si la satisfaction de vivre au sein de toutes ces richesses ne compenserait pas largement le sacrifice qu'on ferait en épousant une femme qu'on n'aimait pas, quand le bruissement d'un jupon de soie se cadençant avec le bruit d'un pas léger vint le tirer de ses réflexions en lui révélant l'approche de l'heureuse propriétaire de tant-de merveilles.

— Comme c'est aimable à vous, lui dit bientôt Mlle Zaphiros, qui entrat superbement parée d'une vaporeuse robe de mousseline blanche sur transparent de couleur, d'affronter ainsi la chaleur pour venir jusqu'à nous.

— Le but m'était trop agréable pour que je me sois arrêté aux obstacles, répondit Jacques d'un ton très naturel, sans idée de flatterie.

Et la jeune fille, habituée aux compliments, crut en voir un à son adresse; aussi répliqua-t-elle avec une certaine coquetterie, ne pensant pas un mot de ce qu'elle allait dire :

— D'autres trouveraient peut-être, en la circons-tance, que la peine passe le plaisir...

— Moi, je pense juste le contraire, car vous ne doutez pas du très grand agrément que je trouve à étudier votre belle langue grecque.

— Ah ! vous pensiez à votre *leçon* ? répliqua la jeune Hellène avec un rire sonore, mais qui sonna faux. Et moi qui avais cru naïvement que vous n'étiez venu que pour le seul plaisir de me voi- ! Voyez les erreurs que l'on peut commettre lorsque l'on est habitué à d'incessantes adulations; nous autres héritières, nous nous attribuons infailliblement, par habitude, des hommages qui ne s'adres-sent point à nous !

Le Parisien, assez confus de sa maladresse, tâcha d'y remédier et répliqua très galamment cette fois :

— Vous ne vous étiez point trompée, mademoi-selle, j'avais cru devoir déguiser ma pensée, mais vous savez fort bien que l'étude du grec, de

Ce langage aux douceurs souveraines,
Le plus beau qui soit né sur les lèvres humaines,

ne me plait tant que parce que c'est vous qui me l'enseignez.

— Oh ! ne vous excusez pas, répliqua la jeune fille en riant de façon à laisser voir ses jolies dents, et surtout ne vous mettez pas ainsi en frais d'érudition, vous perdriez votre temps et vos peines. Le premier mouvement est sinon le bon, du moins toujours le plus naturel, vous devez dire cela en France aussi, n'est-ce pas ? Et tenez, puisque nous sommes de vieux amis à présent, je profite de la circonstance pour vous déclarer que j'aime beaucoup votre attitude vis-à-vis de moi.

Saint-Vérand la regarda aussi surpris qu'embarassé :

— Expliquez-vous, mademoiselle, je vous en prie, je ne sais pas à quelle attitude vous faites allusion, mais croyez que mon intention n'a jamais été d'en prendre une spéciale.

— C'est précisément ce qui m'a plu en vous.

— Au risque de passer à vos yeux pour un esprit des plus bornés, je suis forcé d'avouer que vous parlez en ce moment un langage qui m'est tout à fait inintelligible.

— Avez-vous la compréhension difficile ! Je vous croyais doué de plus de pénétration ! Nous allons donc mettre les points sur les i puisque vous y tenez. A n'en pas douter, vous savez certainement que je suis très cotée sur le marché matrimonial ?

Jacques fit un mouvement, il était stupéfait de ce qu'il entendait, et intérieurement il songeait : « Elle en a, de l'aplomb ! »

Mais comme il ne répondait pas, la jeune fille répéta sa question :

— Vous le saviez, n'est-ce pas ?

Et il allait s'écrier : « Ma sœur a pris la peine de m'en informer, mais pour ce que cela me fait ! » Fort heureusement, il retint à temps ses réflexions intempestives et répondit laconiquement :

— Oui, mademoiselle.

— Eh bien ! vous m'avez traitée absolument comme une personne sans importance.

— Aurais-je manqué d'égards ?...

— Nullement ; je veux dire que vous n'avez pas plus cherché à me plaire qu'à la première venue.

— Oh !... déclara-t-il dubitativement.

— C'est la vérité. Vous ne vous occupez pas

davantage de la riche Mlle Zaphiros que de l'humble Mlle Bayle. Non, je me trompe, j'ai mal choisi mon exemple, car vous êtes très empressé auprès de l'institutrice.

— Le suis-je ? Je ne m'en doutais pas ; en tout cas, je me garderai bien de protester, car j'estime qu'une femme, quelle que soit sa situation sociale, par l'unique raison qu'elle est femme, a droit à tous nos égards.

— Bravo ! monsieur le chevalier des temps antiques.

— Vous oubliez, mademoiselle, que la politesse française est proverbiale.

— C'est très beau en théorie, le don quichottisme, mais croyez-vous que la pratique en soit très courante ?

— Peu m'importe ce que font les autres !

— Et vous avez raison. Et c'est précisément parce que j'ai cru d'couvrir ce coin de votre nature que je vous ai casé en bon rang dans mes tablettes secrètes, où chaque homme que je remarque a son dossier.

— Aussi flatté qu'heureux, mademoiselle, repartit Jacques en s'inclinant avec un sourire.

— Oh ! il n'y a pas de quoi.

— Permettez-moi de protester vigoureusement.

— Voyez-vous, nous autres héritières, nous nous tenons perpétuellement sur la défensive, ayant toujours un microscope en mains, afin de mieux scruter les sentiments d'autrui.

— Faut-il que vous ayez mauvaise opinion de l'humanité ! reprocha Saint-Vérand avec ironie.

— Assez médiocre, effectivement. L'expérience rend sceptique. Comment expliquez-vous, sans le vertige de l'or, qu'un homme ait généralement le « coup de foudre » en me voyant ?...

— Ne parlez pas, dit-elle en imposant silence à son interlocuteur qui cherchait une phrase de protestation, je sais ce que vous pourriez me dire.

— Vous, au contraire, vous n'avez eu ni éblouissement ni vertige, vous m'avez traitée comme une mortelle ordinaire, aussi en ai-je eu de suite très bonne opinion de vous, cela m'a donné à entendre que vous n'étiez point un coureur de dot et que vous cherchez avant tout à aimer celle à laquelle vous offrirez votre nom.

— Merci, oh ! merci, mademoiselle, répondit cha-

heureusement le Parisien, de m'avoir fait l'honneur de croire que j'avais l'âme assez haute pour que, lorsque le moment prévu par la destinée sera venu pour moi de faire choix d'une femme, ces affreuses et très vulgaires questions matérielles n'auraient à mes yeux qu'une importance des plus secondaires.

— Ici, je n'oserais pas me prononcer en faveur de l'affirmative, remarqua Mlle Zaphiros, avec un ton de doute. Voyez-vous, la magie de l'or, de ce « vil métal », jette de la poudre aux yeux à tous et aveugle jusqu'aux meilleurs.

— Mais, mademoiselle, vous allez me mettre hors de moi, me froisser tout à fait, si vous me tenez un pareil langage. Nous ne sommes plus en Grèce, plus à Athènes, plus sous ce ciel qui a donné le jour aux Sept Sages, plus au pays de Solon qui avait défendu de doter les jeunes filles, « afin que leurs vertus et leurs charmes puissent compter pour quelque chose dans la recherche que les hommes en feraient », mais en plein royaume du mercantilisme, chez quelque roi de l'or ou du pétrole, chez un vulaire « brasseur d'affaires » parti de bas étage, en Amérique enfin !

— Si vous voulez... condescendit la jeune héritière. Et elles ont assez de succès sur le marché matrimonial français, ces richissimes Américaines, pour que je ne dédaigne pas la comparaison... Mais puisque ce genre de conversation vous déplaît, passons à un autre. Parlons de Paris, de ce merveilleux Paris qui fait rêver les habitants — surtout les habitantes — des deux hémisphères. Figurez-vous que je ne le connais pas !

— Ce n'est pas possible !

— Et c'est vrai cependant ! Dans les premières années de son mariage, mon père a énormément voyagé ; il a visité à peu près toute l'Europe en compagnie de maman, mais à la mort de celle-ci, « l'auteur de mes jours » s'est confiné à Athènes, se sentant las et blasé de la vie nomade. Il n'a plus voulu depuis entendre parler de déplacement. Cependant, je viens de le décider à me faire faire, avant mon mariage, un « tour », comme disent les Anglais, ce qui signifie un voyage au long cours.

— Vous allez vous marier ?

— Un jour ou l'autre certainement, si ce n'est pas

avec un Français, ce sera avec un autre, je n'ai que l'embarras du choix.

— Alors, tâchez, mademoiselle, d'avoir la main heureuse.

— Mais c'est afin de mieux choisir en pleine connaissance de cause que je me sers d'une loupe. D'ailleurs j'ai foi en mon étoile, dit résolument la jeune fille. Et elle poursuivit : Pourquoi serais-je malheureuse ? Je ne demanderai à mon mari que de me laisser très libre, très indépendante. Si mes goûts ne sont pas les siens, il n'aura qu'à aller à gauche, pendant que je passerai à droite.

— C'est là tout votre idéal de bonheur ? questionna Saint-Vérand légèrement ahuri par tout ce qu'il entendait et assez peiné d'entendre une jeune fille s'exprimer ainsi.

— Oui, vous voyez qu'il est facile à atteindre. Il ne demande pas des facultés transcendantes de la part d'un mari, et je serai très heureuse dans ce genre d'existence, car l'argent facilite tant de choses, il arrondit les angles dans bien des cas, grâce à lui rien d'impossible, même le bonheur.

En entendant sa compagne parler avec cette désinvolture du lien sacré du mariage ; des avantages que procure la fortune ; de la compréhension peu élevée qu'elle avait du bonheur, Jacques sentit soudainement un malaise indéfinissable. Une sorte de hauï-le-cœur, de sursaut de réprobation, s'empara de lui et il éprouva un intense besoin de fuir, de fuir ce luxe qui l'entourait ; de fuir cette sirène dorée dont il craignait la fascination, de fuir Athènes, la Grèce tout entière, de fuir vers un lieu ignoré, mais de fuir. Il ressentait cette sorte d'angoisse préventive, cet instinct merveilleux que Dieu a donné à la bête pour l'avertir d'un danger prochain et qui, chez l'homme, se nomme pressentiment.

Il se leva brusquement. D'ailleurs il y avait long-temps qu'il était là et, tout en conversant, l'on avait absorbé de nombreuses boissons glacées et les heures s'étaient écoulées.

— Déjà ! dit la jeune fille en le voyant se lever, comme vous êtes pressé de rentrer, il est encore de bonne heure.

— J'ai des lettres à écrire en vue du départ du courrier, répondit l'avocat, faisant un mensonge, car son courrier, il n'y avait pas songé la minute

d'avant et c'était simplement un faux-fuyant qu'il prenait.

— Alors je ne vous retiens plus, mais comme il me semble que votre leçon de grec a été très écourtée aujourd'hui, je vous en donnerai une supplémentaire, si vous voulez bien, remarqua Mlle Zaphiroù.

— C'est trop aimable à vous, répondit Jacques en s'inclinant, je ne m'étais pas aperçu que nous l'avions laissée de côté, ce qui vous prouve qu'elle n'avait, en somme, qu'une place très secondaire, cette leçon, dans le plaisir que j'avais à venir chez vous. Une autre fois, mademoiselle, vous me croirez sur parole.

La jeune fille eut un sourire dubitatif et, sans répondre, elle tendit la main au Parisien. Celui-ci la prit, la porta à ses lèvres, ainsi que le veut la mode actuelle renouvelée des usages de nos aristocratiques aieux, salua et sortit.

VII

Lorsque, quelques secondes plus tard, Jacques Saint-Vérand se retrouva sur le perron, le soleil là-bas à l'horizon allait se coucher dans la mer, encore un dernier rayon, un dernier baiser à l'onde et il aurait disparu, laissant après lui un rideau embrasé d'une transparence lumineuse reproduisant les tons les plus variés, tableau magique qui change et se transforme d'instant en instant avec une splendeur de coloris que la palette du peintre ne saurait pas plus reproduire que la plume de l'écrivain décrire. Il faut avoir vu ces tons violacés et roses des montagnes, cette translucidité de l'air propre à l'Attique, pour savoir la magie de ce spectacle grandiose, insoupçonné en France, qui s'appelle : un coucher de soleil en Grèce.

Le Parisien demeura en contemplation, comme en extase. Toutes ces manifestations du beau dans la nature ou dans l'art le grisaien. Qu'il ferait bon vivre toujours en ce pays au sein de toutes ces splendeurs !

Combien le ciel de France, le ciel de Paris surtout, si avare d'azur, lui semblerait terne, après celui d'Athènes ! Combien le petit appartement parisien, qu'il partageait avec sa m're, dans la tranquille et provinciale cité Vaneau, lui paraîtrait sombre, dénué de confortable !...

Mais, au fait, pourquoi y rentrer ? Un avenir brillant l'attendait peut-être ici, s'il voulait s'en donner la peine...

Oui, mais ce serait vendre son cœur, car décidément cette jeune héritière, qui calculait sa valeur intrinsèque d'après sa dot, lui plaisait de moins en moins. Avec quelle désinvolture elle avait parlé de son futur mari, de son prosaïque idéal de bonheur !

Non ! ce n'est point ainsi qu'il se représentait celle à qui il demanderait de partager sa vie, d'être la compagne fidèle de ses jours d'épreuves ainsi que de ses jours de joie. Mitta ne pouvait en aucune façon personnifier son idéal, cet idéal que chacun de nous porte en soi à l'état latent.

Au fait, en avait-il un bien précis ? Au physique, non ! Brune ou blonde, peu importait, pourvu qu'elle fût jolie et qu'elle lui plût. Cependant il aimerait qu'elle fût grande et mince, comme Mlle Bayle, quoi qu'en dise sa sœur.

Et au moral ? Eh bien ! il aimait à se représenter celle qu'il épouserait plus tard sous les traits d'une jeune fille intelligente, sérieuse, presque grave, avec un je ne sais quoi de mélancolique dans la physionomie, de profond dans le regard, cette fenêtre de l'âme, en somme une personne dans le genre de Mlle Bayle, qui décidément réalisait tout à fait son type.

Il la voulait énergique et douce, ennemie des sports et de la dissipation, adorant son intérieur à l'égal d'une matrone romaine, susceptible cependant de briller et de flatter son amour-propre d'homme lorsqu'il lui plairait de la conduire dans le monde.

Et c'est en faisant ces réflexions qu'il atteignit le logis des Fleurimont.

Sans s'attarder au rez-de-chaussée, Jacques gagna directement sa chambre. Il avait hate de se remémorer dans la solitude les incidents de cette journée et de réfléchir en toute liberté d'esprit à la chance qui lui était offerte de faire un mariage riche et de devenir, au moyen de ce puissant levier qu'est la

fortune, un homme influent; et Dieu sait que l'ambition était son défaut dominant, encore insoupçonné peut-être, mais qui n'attendait qu'une occasion pour se manifester.

Mais voilà que son attention fut bientôt attirée par un bruit inusité: des cris et des éclats de voix arrivaient du premier étage. Saint-Vérand s'arrêta, inquiet, au milieu de l'escalier, et prêta l'oreille; mais bientôt il s'exclama avec un rire bruyant :

« C'est tout simplement maître Robert qui est en révolte contre l'autorité de l'institutrice, » et il continua son ascension, tranquillement. Il lui fallait passer devant la salle d'étude pour regagner ses appartements privés, et à mesure qu'il se rapprochait, le tapage augmentait. La tentation lui vint de s'arrêter et d'écouter le débat en catimini.

— Vous ne sortirez pas d'ici, Robert, avant d'avoir fait des excuses à votre bonne. Ainsi, vous voilà bien prévenu, disait d'un ton ferme la voix de la gouvernante au petit garçon.

— Je ne demanderai pas pardon, c'est elle qui a tort; si je lui ai craché à la figure, c'est parce qu'elle ne voulait pas m'obéir! répondit l'enfant au travers de ses sanglots.

— Elle n'avait pas à obéir à un petit garçon de votre âge.

— Si, si, ça ne fait rien qu'elle soit grande puisqu'elle est pauvre et que je suis riche; les pauvres doivent faire ce que les riches veulent, puisqu'on les paie.

— Vous croyez cela?

— C'est elle qui me l'a appris, un jour que vous m'aviez mis en pénitence. Elle m'a dit que vous n'aviez pas plus qu'elle le droit de me punir puisque vous étiez pauvre; que je pouvais désobéir si je voulais, et que, quand même vous aviez l'air bien fier, vous n'étiez pas plus qu'une bonne puisq...

Jacques Saint-Vérand ne laissa pas achever le jeune écolier révolté, et d'un bond fit irruption dans la salle d'étude, où sa présence inopinée apporta soudainement le silence.

Le malheureux Bob fut glacé d'effroi, Mlle Bayle devint très pale et la bonne d'enfant cramoisie.

— Demandez pardon à genoux à mademoiselle, ordonna aussitôt le jeune homme d'une voix brève, en saisissant son neveu par le collet; demandez par-

don tout de suite, sans quoi vous verrez ce qui se passera (la bonne s'était prudemment esquivée, trop heureuse qu'on ne lui demandat pas aussi des comptes à elle).

Sans se le faire répéter, le petit Bob vint s'effondrer aux genoux de la jeune institutrice, et s'écria, répandant un torrent de pleurs :

— Je ne... vou-lais... pas... vous fâcher, c'est Lina qui... est une méchante... et qui me l'a dit... j'ai seulement répété. Je vous... aime bien, moi, mademoiselle.

Assez émue, Régine releva l'enfant, dont la contrition était sincère et pleine de ferme propos sans doute.

— Vous voyez à quoi l'on s'expose en n'obéissant pas de suite. Vous m'avez fait de la peine, vous avez vous-même beaucoup de chagrin et votre oncle, qui vous croyait un petit garçon très sage, est désolé d'avoir été détrôné par ce qu'il a entendu. Vous allez à présent... — et la jeune fille chercha des yeux la bonne indigène afin de lui faire faire des excuses, ne conservant aucun ressentiment contre la pauvre fille sans éducation, quand elle s'aperçut que celle-ci n'était plus là : — Vous allez à présent, reprit-elle, rejoindre votre sœur au jardin et tâcher d'être sage si vous voulez que j'oublie.

L'enfant, sans en entendre davantage, fila d'un seul trait.

Demeurés seuls, Jacques et l'institutrice gardèrent d'abord le silence :

— Merci, monsieur, dit simplement la jeune fille à son défenseur, d'un ton empreint d'une gratitude si vraie que Saint-Vérand se trouva mieux payé que par un long discours.

— Est-ce que cet enfant est souvent ainsi ? questionna-t-il.

— Oh ! très rarement ; le cher petit a plutôt le caractère facile, mais cette étrangère ne sait pas le prendre et l'exaspère parfois.

— J'en parlerai à ma sœur ; il ne faut pas que cette fille reste davantage ici.

— Oh ! pourquoi, monsieur ? Les enfants sont souvent très capricieux, peu malléables, et ce n'est pas une raison parce que Lina a des démêlés avec Bob, pour la renvoyer et lui faire perdre une excellente place.

Jacques la regarda.

« Aussi bonne que belle, » allait-il dire, quand un involontaire respect cloua sur ses lèvres le banal compliment prêt à en tomber.

— Quoi, c'est vous, mademoiselle, déclara-t-il d'un accent très doux, en infléchissant sa voix malgré lui, c'est vous qui prenez la défense d'une personne qui vous a insultée ?

Elle le regarda, et, très calme, répondit :

— Ce que cette fille a dit de moi, d'autres le pensent. Et, d'ailleurs, ne sommes-nous pas, elle et moi, également salariées, également chargées du même enfant ?

— Mais, mademoiselle, vos fonctions sont absolument différentes : à vous incombe la tache élevée de former ce petit cœur, cette intelligence naissante, tandis que le rôle de bonne d'enfant consiste, à l'égard de Robert, à lui laver la figure et à lui racommoder ses chaussettes.

La jeune institutrice rit de ce rire légèrement voilé qui lui était habituel :

— Faites donc saisir la nuance, dit-elle, à une nature fruste comme celle de Lina ?

— C'est justement parce que cela est impossible qu'il est préférable de renvoyer cette femme. Avec son esprit borné, elle pourrait fausser l'intelligence de mes neveux.

— Croyez-vous qu'une autre, mieux douée sous le rapport intellectuel, aurait une façon différente de juger nos situations respectives ?

— A n'en pas douter !

— Eh bien, moi, je n'en suis pas sûre du tout.

— Vous avez tort.

— Pourquoi voulez-vous demander au peuple d'établir une distinction à son désavantage, alors que ceux qui font partie de ce qu'on est convenu d'appeler les « classes dirigeantes » pensent et jugent comme lui ?

— Vous calomniez la société !

— Du tout, je parle d'après l'expérience acquise. Il n'y a qu'à en prendre son parti une fois pour toutes et l'on n'en souffre plus ; voilà tout !

Saint-Vérand la regarda. Elle était très maîtresse d'elle-même, indifférente en apparence, mais un pli amer s'était creusé au coin de sa bouche et démentait ses paroles. Il lui dit :

— Vous êtes très énergique, mademoiselle.

— Mon Dieu, monsieur, je tâche de réagir contre les événements; je m'efforce de planer au-dessus d'eux : *sursum corda*, dit-elle très simplement, avec un sourire triste, sans la moindre emphase.

— Oui, *sursum corda*; c'est encore la meilleure manière d'échapper aux petitesses de la vie, aux froissements multiples de la destinée, mais vous devez avoir des moments très durs ?

— Point... c'est-à-dire... si, quelquefois... mais après une grande tempête, quand bien même l'ouragan a tout dévasté, tout brisé, tout détruit sur son passage, l'on goûte au sein d'un calme approximatif une sorte de détente, d'apaisement, qui a bien son charme. Tout est relatif, en ce monde.

— C'est vrai.

— Et il arrive, une heure dans le malheur où, à force d'avoir souffert, la sensibilité s'émousse et où l'on ne sent plus son mal.

— Vous avez donc beaucoup souffert ? demanda-t-il apitoyé, avec un intérêt sincère.

— Pas assez...

— Comment, pas assez ! s'exclama Jacques absolument dérouté et surpris.

— Oui, puisque j'ai survécu à mes blessures. La souffrance la meilleure, c'est celle qui vous tue.

— C'est du moins la plus radicale.

— Et la moins barbare de toutes. La couronne d'épines qu'il faut voir s'enfoncer un peu plus chaque jour, le lourd fardeau de misères qu'il faut traîner après soi tout le long du chemin de la vie, voilà l'indécible supplice ; aussi les Orientaux ont-ils coutume de dire : « Qu'Allah nous préserve des maux que nous pouvons porter, » estimant que le coup qui nous terrasse et nous brise est mille fois préférable à celui qui ne fait que nous estropier.

— Peut-être avez-vous raison...

— A n'en pas douter. Et c'est même ce qui fait notre force lorsque nous nous trouvons face à face avec la douleur pour la première fois, car nous sommes si persuadés qu'elle nous tuera que nous ne luttons pas avec elle. Ce n'est que plus tard que nous apprenons que nous pouvons vivre tout en ayant une plaie inguérissable, et c'est alors que commence la grande épreuve de l'immolation de soi-même.

— Que voilà de graves pensées !...

— Qui étonnent et détonnent, n'est-ce pas, chez une femme de mon âge ? mais l'école de l'adversité marque ceux qu'elle élève de stigmates profonds et ineffaçables.

— Temporaires, voulez-vous dire, interrompit Saint-Vérand, avec un accent de conviction profonde. Aucune tempête n'est éternelle, plus l'ouragan a été fort, moins il dure. Voyez ce qui se passe, après l'un de ces orages dont vous parlez : alors que la nature en pleurs semblait ne plus devoir sourire, un rayon de soleil soudainement apparaît, et l'on voit les fleurs jonchées à terre se redresser sous la chaude caresse du soleil, déployer leurs pétales et s'épanouir encore. Un nouveau printemps s'est levé, la nature en fête ne se souvient plus de l'hiver, dit-il avec animation.

— Oui, répondit la jeune institutrice d'une voix aux inflexions graves. Ce que vous dites peut être vrai pour certaines plantes vivaces simplement penchées vers le sol, mais celles, plus délicates, que l'ouragan a tordues et foulées au pied, déracinées et mutilées, ne se relèveront plus ; d'ailleurs, ajouta-t-elle, une flamme dans le regard, pourquoi nous plaindrions-nous de souffrir ? La souffrance est une sublime éducatrice. « Celui qui n'a pas souffert, que sait-il ? »

— Si vous vous maintenez à de telles hauteurs, je dois vous avouer, mademoiselle, qu'il me sera impossible de vous suivre, remarqua Jacques d'un ton bon enfant.

— Mais c'est justement parce que je me sens les ailes fort lourdes, incapables d'une rapide ascension vers des sommets élevés, que je tache de me résigner à mon infortune, dit Régine en souriant, car je n'oublie pas qu' « il n'est donné qu'aux natures d'élite de s'améliorer par la prospérité, et les ames que le bonheur constant n'endurcit pas ou du moins n'engourdit pas, sont rares et marquées entre toutes », a dit une femme célèbre, et alors, comme je suppose que ma nature est d'espèce commune, je ne veux pas qu'elle soit tentée au-dessus de ses forces !

Absolument émerveillé par un genre de conversation si différent de celui qu'il était habitué à avoir avec une jeune et jolie jeune fille, l'avocat, si loquace

d'habitude, ne trouvait rien à répondre. En revanche, il songeait beaucoup et se demandait lequel de ces deux sentiments devait dominer en lui : l'admiration ou la pitié.

Elle poursuivit :

— A quoi bon récriminer ? Nous apportons en naissant un dossier secret, livre mystérieux, sur lequel la Providence a écrit en caractères indéchiffrables tout ce qui doit nous arriver au cours de la vie, c'est la destinée. Il faut croire que nous portons en nous une force de résistance proportionnelle aux épreuves qui nous attendent, car à moi qui devais beaucoup souffrir, elle a donné l'énergie pour lutter !

— Mais vous ne serez pas toujours éprouvée, mademoiselle. Le livre de votre destin vous réserve sans doute bien des chapitres encore à déchiffrer. Qui sait, vous touchez peut-être à la page du bonheur !

— Le bonheur ! reprit Régine, comme en un rêve extatique. Le bonheur ! Je sais qu'il luit parfois sur certaines existences dont le flambeau n'avait, au début, donné qu'une lumière vacillante, mais tenez, c'est encore une de mes convictions intimes, un secret pressentiment, une sorte de prescience, je suis persuadée que je ne le connaîtrai jamais.

— Vous avez tort de douter de l'avenir. Plus que d'autres vous pouvez et vous devez être heureuse, s'il est une justice en ce monde ou en l'autre, répondit Jacques avec une chaleur qu'il ne chercha point à maîtriser.

— Avez-vous jamais connu quelqu'un d'heureux ou de malheureux uniquement parce qu'il le méritait ? remarqua Régine ironiquement, avec une légère amertume.

— Il est bien certain que nous sommes souvent déroutés par ce que nous voyons. Celui qui, par son mérite, devrait être favorisé du destin, est parfois en proie à l'adversité, alors que le contraire se produit, et que tout réussit au malhonnête homme au faite des grandeurs.

— Vous voyez bien... mais il me semble que nous causons depuis très longtemps ; il est temps que j'aille voir ce que font mes élèves et que je sache si Bob a toujours le cœur aussi gros !...

Et, prenant ainsi congé de son interlocuteur, qui

eut bien voulu prolonger encore la conversation, l'institutrice se dirigea vers l'escalier pendant que Jacques regagnait sa chambre, l'esprit assailli par les plus confuses pensées.

En une seule après-midi, il lui avait été donné d'avoir un double tête-à-tête avec deux jeunes filles également intelligentes, mais combien diversement !

Mitta Zaphiros, c'était la joie de vivre ; Mlle Bayle, la résignation faite femme.

Laquelle des deux lui plaisait davantage, de celle qui lui avait déclaré : « Je ne demanderai à mon mari que de me laisser très libre, très indépendante, » et de l'autre qui lui avait dit : « Le bonheur, je ne le connaîtrai sans doute jamais, mais qu'importe ? Il n'est donné qu'aux natures d'élite de s'améliorer dans la prospérité, alors, je ne me plains pas de souffrir ! »

Combien la seconde était au-dessus de la première ! Oui, Mlle Bayle avait dit vrai ; la douleur est bienfaisante, elle ennoblit l'âme, tandis que la prospérité la dessèche.

Habituée à voir tout le monde se plier à ses fantaisies et à ses caprices, l'héritière n'avait point pris la peine de perfectionner son être pensant, tandis que l'institutrice, courbée sous le joug du devoir obscur et ingrat, avait senti la nécessité d'échapper à la servitude matérielle par une envolée de tout son être moral vers des régions supérieures, et son âme s'était agrandie, comme dilatée dans le genre de vie que le destin lui avait assigné.

N'est-ce pas ce grand penseur que fut saint Augustin qui a dit : « Notre âme prend le pli de nos actions ? » Alors, laquelle des deux méritait le plus d'être proposée à l'admiration des hommes ; laquelle des deux avait le plus de droit au bonheur ?

L'hésitation n'était pas possible, et Saint-Vérand savait bien laquelle des deux sa conscience préférerait ; mais en songeant à la situation pécuniaire et sociale de la jeune institutrice, il soupira :

« Pourquoi était-elle sans dot et *lui* dénué de fortune ? Pourquoi ?... Mitta n'avait-elle point dit : L'argent facilite tant de choses ! » Et, songeur, il murmura avec amertume : « Oui, hélas ! il facilite beaucoup de choses, ce vil métal, même le bonheur ! »

VIII

Elle avait enfin sonné, l'heure de cette fameuse sauterie tant désirée par la richissime Athénienne.

Pendant qu'au dehors « la pale Phébé » des poètes resplendissait, baignant de sa lueur argentée les allées et les massifs du parc, les salons, prêts à recevoir les invités de M. et Mme de Fleurimont, étincelaient sous la clarté des lustres.

Il faisait une de ces incomparables nuits d'Orient, lumineuses et sereines, une de ces nuits où la beauté du spectacle s'empare de l'homme et le laisse rêveur, en lui mettant dans l'âme le désir de devenir meilleur, tant il sent son néant en face de la splendeur de l'œuvre de Dieu.

Depuis quelques minutes déjà, les maîtres de maison étaient sous les armes, attendant leurs invités, peu nombreux d'ailleurs, car, en cette saison, la ville était déserte, et la haute société, le « first rate, » comme l'on dit à Londres, ne se composait plus que des membres des différentes légations et de deux ou trois familles retenues par le voisinage du Phalère, — l'antique port du Phalère devenu une plage à la mode, — en tout trente-cinq personnes.

Mais voici Mitta Zaphiros, suivie de son père. La jeune fille porte une vaporeuse toilette de mousseline de soie blanche, entièrement plissée soleil, incrustée de fine guipure.

— Tout à fait réussie, votre robe, remarque Mme de Fleurimont.

— Vous trouvez ? j'en suis bien aise, reprend la jeune Grecque triomphante ; papa prétendait qu'elle me grossissait...

— Et il n'avait pas tort, papa, pensa Jacques, qui, s'étant avancé pour saluer les arrivants, avait entendu le propos...

— ...Aussi, ai-je été sur le point de ne pas la mettre.

— C'eût été vraiment dommage, car elle vous sied à ravir. Vous êtes délicieuse. Cette guirlande de houx naturel avec ses baies rouges autour du décolletage est une vraie trouvaille.

— A la portée de Jenny l'ouvrière par son prix

de revient, repartit Mlle Zaphiros ; ma femme de chambre n'a eu qu'à descendre au jardin pour me la cueillir. J'ai voulu me parer aussi simplement que possible, afin de faire oublier à M. Saint-Vérand que je possède des bijoux superbes (que m'envieraient bien des jeunes femmes), puisqu'il n'aime que la simplicité.

— Simplicité de grand luxe, remarqua le secrétaire d'ambassade en riant.

— Du tout ; vous vous trompez, mon cher beau-frère ; en fait d'étoffes somptueuses, je préfère la sainte mousseline de nos aïeules, repartit Jacques.

— Alors, déclarez-vous satisfait, remarqua la coquette avec un accent de triomphe, car je porte une toilette entièrement en mousseline...

Mais d'autres invités arrivaient et se précipitaient vers la jeune héritière. Saint-Vérand fut ainsi dispensé de répondre et de continuer la conversation sur un ton aussi frivole. Il passa à un autre point du salon.

Son regard, depuis quelques secondes, cherchait à découvrir la jeune institutrice ; bientôt il l'aperçut à l'entrée du fumoir, transmettant un ordre à un domestique.

Elle portait une toilette très simple de foulard gris argent sur lequel étaient disposés irrégulièrement de gros pois blancs. Une ceinture de velours noir à longs pans tombant jusqu'à terre en était tout l'ornement. Le corsage, légèrement ouvert en carré, dégageait simplement le cou et la nuque, autour desquels un collier de vraies perles fines projetait son éclat laiteux et voilé.

Mlle Bayle ne pouvait avoir une mise plus simple, et cependant Jacques se demandait quelle toilette eût pu la mieux parer, tant celle qu'elle portait lui seyait. Et, instinctivement, il compara les deux jeunes filles, Mitta et Régine. Et ce ne fut pas l'héritière qui sortit victorieuse de la comparaison.

Pensant avec raison que la pauvre gouvernante devait plus que jamais sentir sa misère et son isolement dans cette atmosphère de fête qui ne pouvait que lui rappeler des souvenirs pénibles, le jeune homme se disposait à aller la rejoindre afin de lui adresser quelques mots (et déjà l'institutrice l'avait vu s'avancer vers elle), quand Mlle Zaphiros se présenta inopinément :

— Eh bien ! dit-elle à Jacques, c'est ainsi que vous tenez vos promesses ?

— Quelles promesses, mademoiselle ?

— N'aviez-vous pas retenu toutes mes valses ? Savez-vous que ce manque de mémoire ne me flatte guère ?

— Pardonnez-moi, mademoiselle, mais ne m'aviez-vous pas déclaré que la place serait très disputée ?

— Certainement, seulement ce n'est point une raison pour capituler aussi lachement avant la bataille, afin d'être plus libre de diriger ailleurs ses batteries, répondit Mitta.

Et, d'un mouvement de tête altier et dédaigneux à la fois, la jeune fille désigna Mlle Bayle qui, bien que témoin de tout ce petit manège, était cependant trop loin des deux interlocuteurs pour saisir le sens des paroles qu'ils échangeaient à mi-voix.

— Eh bien ! mademoiselle, permettez-moi de vous dire que vous avez fait un jugement téméraire ; je n'allais point demander une danse à la personne que vous désignez, mais simplement lui faire l'au-mône de quelques secondes de conversation, la pauvre fille doit se trouver si isolée.

— Pas tant que cela, allez ! Elle a beau n'être qu'une institutrice, elle sera quand même entourée...

— Et ce n'est que justice, rétorqua Jacques, avec une vivacité dont il ne fut pas maître.

— ...Mais épousée, c'est une autre affaire, poursuivit la Grecque, avec une ironie mordante.

— Décidément, mademoiselle, vous avez bien mauvaise opinion de l'homme, repartit l'avocat, d'un ton aper.

— Je l'estime à sa valeur. Sans chercher un exemple bien loin : vous l'admirer, cette jolie brune, l'épouseriez-vous ? questionna perfidement Mitta, en montrant en un rire contraint ses dents pointues, tel un bouledogue prêt à mordre.

— Comme je ne me suis point posé la question à moi-même, vous me dispenserez d'y répondre, répliqua très froidement Jacques, et il songea :

« Et dire que ma sœur la croit bonne, cette jeune fille ; mais c'est une vraie petite vipère. »

Mlle Zaphiros se rendit aussitôt compte qu'elle avait atteint un résultat diamétralement opposé à celui quelle désirait, et elle ajouta avec un rire forcé :

— Regardez là-bas, et vous n'aurez plus de scrupules.

pules à me demander cette première valse; ils sont au moins trois qui briguent la faveur d'une danse auprès de la belle Française.

Saint-Vérand regarda dans la direction qu'on lui indiquait. Effectivement, la jeune institutrice était très entourée. Elle souriait de son sourire légèrement grave et refusait de danser, alléguant quelque occupation en manière d'excuses; ce que voyant, sans attendre le résultat de l'insistance des danseurs, l'avocat offrit son bras à la riche héritière et, quelques secondes plus tard, il tournoyait avec elle autour du salon.

— Bostonnons, je vous en prie, dit Mitta; apprenez-moi le vrai boston américain que tout le monde danse à Paris.

Et Saint-Vérand, tout heureux d'être ainsi dispensé d'une conversation qui lui aurait fort déplu dans le moment, se mit consciencieusement en devoir d'apprendre à sa compagne à décomposer les divers pas. La jeune fille n'avait pas encore saisi le mouvement que déjà les derniers accords de la valse étaient plaqués au piano.

Sans prononcer une parole, sans adresser à son élève l'inévitable et banal compliment sur ses dispositions « étonnantes »; sans lui proposer de faire un petit tour jusqu'au buffet, ainsi que cela se pratique généralement, le professeur improvisé se hâta de profiter de la présence de sa sœur qui venait de les aborder, un sourire de jubilation sur la lèvre, pour s'esquiver.

Il avait hâte de demeurer quelques secondes en tête à tête avec ses pensées, car un événement imprévu, qui demandait de la réflexion, lui avait été annoncé par une lettre reçue de France le matin même. Toute l'orientation de sa vie dépendrait de la réponse qu'il ferait. Il fallait donc y réfléchir sérieusement.

Justement, l'on commençait un quadrille; il était par conséquent quitte envers Mitta. Personne ne s'apercevrait de son absence; c'était le moment de se glisser dans le jardin et de jouir de la solitude « du calme d'une belle nuit, célébré par toute la musique du silence ».

Et, sans plus tarder, il gagna une allée déserte.

Il tressaillit, quelqu'un avait eu la même pensée que lui... quelqu'un était venu se réfugier dans cette

exquise retraite, car le sable fin craquait sous un pas léger derrière un massif. Finie, sa solitude ! Et il pestait déjà contre l'importun qui avait eu l'audace de le précéder, quand il reconnut Mlle Bayle.

Sa physionomie se rassérénâ aussitôt, et c'est avec un sourire aimable qu'il dit :

— Vous êtes comme moi, mademoiselle ; vous fuyez le bruit et l'éclat des lustres pour venir chercher le calme et la clarté céleste dans ces allées de parc.

— Je pensais, en effet, jouir un peu de cette incomparable nuit d'Orient, je me promettais de bons instants de rêverie, mais vous me voyez très déçue...

— Comment cela ?

— J'espérais être seule ! déclara la jeune fille sur un ton de lamentation comique.

— Et je vous dérange ? reprit Jacques sur le même ton. Qu'à cela ne tienne ! Je vous cède la place et je rentre au salon... à regret.

Elle le regarda légèrement surprise :

— Oui, poursuivit-il, ce serait délicieux, cette promenade à vos côtés par cette radieuse nuit. D'ailleurs, il faut que je vous parle, je veux votre avis dans une circonstance importante.

« Il est des heures dans la vie d'un homme où l'on éprouve le besoin de prendre le conseil d'une femme éclairée, sérieuse et intelligente. J'en suis là. J'ai reçu aujourd'hui même une communication qui me rend perplexe, aussi ai-je besoin que quelqu'un me montre la voie à suivre, et je ne sais pourquoi, mademoiselle, je me figure que je ne pourrai mieux m'adresser qu'en me confiant en vous.

Un peu émue, la jeune fille, sans prononcer une parole, leva vers Jacques un regard interrogateur.

— Oui, continua-t-il, mais ce serait trop long à vous expliquer ici ; tenez, lisez ceci, dit-il, en lui tendant une lettre qu'il sortit de son portefeuille. Je rentre au salon, puisque vous me chassez, ajouta-t-il avec un sourire, en regardant la jeune institutrice absolument interdite, et quand vous aurez pris connaissance de ce qu'il contient, vous me direz votre avis.

D'un geste machinal, sans se donner le temps de la réflexion, Régine accepta la lettre et demeura où elle se trouvait, sans faire un mouvement, tandis que le jeune homme regagnait le perron de la villa.

La main de la pauvre institutrice tremblait bien fort; il lui semblait qu'elle venait de commettre une mauvaise action.

Que pouvait contenir cette mystérieuse épître? Pourquoi le frère de Mme de Fleurimont s'était-il adressé à elle plutôt qu'à sa sœur? Sans doute quelque proposition de mariage...

Et, à cette pensée, Régine sentit son cœur s'arrêter subitement dans sa poitrine, tandis que ses tempes se mirent à battre violemment. Un frisson la prit:

— Décidément, se dit-elle, la nuit n'est pas aussi douce que je le supposais. J'ai froid dans cette robe légère, je ferai bien de rentrer. D'ailleurs, la lune, malgré sa clarté, n'est point assez lumineuse pour me permettre de prendre connaissance, à la lueur de ses rayons, de la lettre qui m'a été remise, et il faut que je la rende au plus tôt.

Quelques minutes plus tard, Mlle Bayle avait regagné sa chambre, pressé à la hâte le commutateur électrique qui devait lui donner de la lumière, tourné la clé dans la serrure et étalé devant elle le pli singulier qui attirait si vivement sa curiosité.

Elle eut comme un allégement en reconnaissant une large et vigoureuse écriture masculine, autant du moins qu'il était permis de le présumer, puisque le graphisme ne révèle pas le sexe, mais seulement les tendances, les qualités et les défauts de l'auteur de l'autographe.

A mesure que la jeune fille avançait dans sa lecture, son visage s'éclairait, ses yeux brillaient d'une énergie virile, et bientôt elle s'écria:

« Certes oui, il faut qu'il accepte! L'hésitation n'est pas possible. Nous sommes à une heure où nul n'a plus le droit de se soustraire à la lutte. Le moment est trop grave, la cause trop grande, pour se dérober! Le mal crie trop fort pour que le bien se taise et se cache! Il n'a que trop tardé à faire entendre sa voix! Eh bien, il est temps qu'il reprenne sa place en notre pays. Oui, oui, il faut que M. Saint-Vérand accepte. Qu'importent les déboires, il y a de glorieuses défaites, et avant tout, il faut lutter, la France a besoin du dévouement, de l'énergie des fils de ceux qui jadis la conduisirent à la victoire! »

Et pour mieux se pénétrer du contenu, Régine relut à mi-voix les lignes suivantes:

« De***, le

« Monsieur,

« Rien ne sert de courir, il faut partir à point », dit le fabuliste ; c'est pourquoi, bien avant que s'ouvre l'arène électorale, nous venons vous demander s'il vous agréerait de vous présenter aux prochaines élections législatives, comme député de la circonscription de X...

« Nous ne vous cachons pas que la lutte sera vive, plusieurs candidats se trouveront en présence, depuis le champion du drapeau fleurdelisé jusqu'à celui de la loque rouge de la Révolution.

« Une place est à prendre entre ces opinions extrêmes, et les honnêtes gens de notre région, dont je me fais ici le porte-voix, ont pensé à vous offrir leurs suffrages, bien persuadés que leur cause ne pourrait être mieux comprise et mieux défendue que par vous qui avez des intérêts identiques aux nôtres, puisque vous êtes vous-même propriétaire sur notre sol champenois.

« Je n'ai point à vous dire de quelle estime est entouré votre nom, un nom qui se trouve mêlé à nos luttes de partis depuis plus d'un siècle. Vos ancêtres vous ont tracé la voie, et si je ne craignais d'offenser votre grande modestie, j'ajouterais, Monsieur, que votre valeur personnelle, la popularité que vous vous êtes acquise, suffiraient amplement à justifier notre choix.

« N'allez pas nous répondre par un refus brutal. Vos chances de succès sont très grandes, vous représentez le parti de l'ordre et, quoi qu'en disent les esprits pessimistes, ceux qui désespèrent de l'avenir de la France, ce parti-là sera toujours le plus fort chez nous ; de plus, vous serez soutenu par deux grands journaux (sur trois) de la région, et vous savez quelle influence a la presse en ces matières.

« Nous nous proposons, Monsieur, une délégation des électeurs influents de notre arrondissement et votre serviteur, d'aller solliciter en personne notre requête, mais ayant appris que vous voyagiez actuellement à l'étranger, nous avons dû nous résigner à vous transmettre par écrit ce que nous attendons de votre dévouement à la chose publique.

« Nous nous plaisons à espérer que vous vous rendrez à nos sollicitations, et que nous aurons bien-

tôt l'avantage de pouvoir vous exposer nos plans de campagne.

« Veuillez agréer, en attendant, Monsieur, les sentiments très empressés de

« Paul RENAUD,

« Conseiller général,

« Président de l'Union agricole du centre champenois. »

« Certes, il faut qu'il accepte ! Il n'y a pas à hésiter ! s'exclama de nouveau la jeune fille. Je sais bien que se placer sur la sellette électorale, c'est se clouer soi-même au pilori, mais qu'importe ! Le devoir avant tout, et nul homme n'a le droit de se soustraire à une obligation de ce genre, quand on lui fait l'honneur de lui dire que les suffrages des honnêtes gens se porteront sur son nom, que le parti de l'ordre sera représenté par sa candidature...

« Comme M. Saint-Vérand doit être fier du choix qu'on a fait de sa personne ! Et dire que je lui avais fait l'injure de le croire simplement un élégant jeune homme quelconque, occupé seulement de banalités à la mode, mais indifférent aux grandes questions sociales qui font vibrer les natures supérieures !

« Je me figurais, je ne sais trop pourquoi, que ce Parisien à la tenue si soignée ne pensait qu'à jouir des avantages de la vie, à faire un riche mariage qui lui aplanirait les difficultés.

« Je me le représentais sans personnalité aucune. Un charmant garçon, assurément, bien élevé (il serait très mal à moi de penser autrement, après toutes les marques de politesse qu'il m'a données), mais sans un caractère précis, nettement tranché, s'imposant à l'attention du public; en un mot, je le jugeais une nature un peu veule comme il y en a tant aujourd'hui. C'est si rare de rencontrer un caractère vraiment viril, ou simplement ce qu'on appelle un caractère !

« Eh bien, pour qu'il ait été désigné au choix des électeurs, il faut qu'on lui ait reconnu les qualités que je lui refusais et qui sont si précieuses chez l'homme...

« Puisqu'il me demande mon avis, je n'hésiterai pas à lui dire :

« Vous devez accepter, malgré les obstacles à prévoir; un échec importe peu. Le devoir est de se jeter courageusement dans l'arène. Le geste en

« sera toujours beau en lui-même... quel qu'en soit le résultat. »

« Mais pourquoi s'est-il adressé à moi de préférence à une autre ? N'avait-il pas sa sœur... voire même Mlle Zaphiros, à qui il aurait pu demander conseil, s'il lui faut absolument l'avis d'une femme ?... »

Et, sans se l'avouer, la jeune institutrice était intérieurement flattée d'avoir été choisie.

Elle mit la lettre dans sa poche, éteignit l'électricité et redescendit au salon.

Saint-Vérand se tenait debout contre le chambranle d'une porte et jetait un regard distrait sur les couples qui tourbillonnaient. Dès qu'il aperçut celle qui entraît, il alla à elle :

— Comme vous êtes restée longtemps sans revenir, mademoiselle, lui dit-il aimablement, je commençais à craindre que vous ne reviendriez pas avant le cotillon !

— Mais, monsieur, répondit Régine, j'y ai cependant mis toute la diligence possible. J'ai renoncé aussitôt à ma promenade au clair de lune, je n'ai pris que le temps de remonter dans ma chambre et de lire le pli en question, après quoi je suis redescendue bien vite au salon, et me voici...

— C'est qu'alors les instants passés à vous attendre paraissent bien longs, repartit galamment le jeune homme avec un sourire, et il ajouta : Comme il nous serait difficile de causer ici, voulez-vous me permettre de vous offrir mon bras ? Où pourrions-nous aller ?

— Dans la véranda, peut-être...

— Parfaitement, nous y serons à merveille.

Quelques instants plus tard, Saint-Vérand avait fait asseoir sa compagne et se tenait debout près d'elle.

— Eh bien ? questionna-t-il.

— Eh bien, répondit la jeune fille avec un accent de conviction ardente, j'estime que vous n'avez pas le droit de vous dérober à l'honneur qu'on vous fait.

— C'est votre avis ?... Alors il sera aussi le mien, déclara le futur homme politique d'un ton sérieux. Et il poursuivit : Vous avez dû être pas mal étonnées en apprenant de quoi il s'agissait ; pas plus que moi, je vous l'affirme, car jusqu'ici je n'ai pris qu'une part fort restreinte aux luttes politiques de la région qui a vu se succéder des générations ininterrompues de Saint-Vérand.

« Lorsque, pendant les vacances judiciaires, je vais à la campagne me reposer dans notre vieille demeure patrimoniale des fatigues du barreau, je cause par délasement avec les paysans, j'écoute leurs doléances, nous parlons ensemble du mal social et des remèdes à y apporter.

« En ma qualité de propriétaire terrien, je suis membre d'un comice agricole. J'ai eu deux ou trois fois l'occasion de présider un banquet et de porter, en cette circonstance, un toast plus ou moins ronflant.

« C'est sans doute comme cela que je me serai fait connaître, peut-être aussi en donnant, en ma qualité d'avocat, quelques consultations gratuites à l'ombre de nos vieux platanes, à l'instar du roi saint Louis qui rendait la justice sous un chêne à Vincennes. Je ne vois pas d'autre cause à la popularité en question et que j'ignorais totalement.

« A vous parler très franchement, je suis très flatté de l'offre qui m'est faite, et je serais incontestablement tenté de l'accepter si...

— Si ? questionna vivement Régine, relevant la tête.

— Si la médaille, en dépit du côté brillant de la face, n'avait pas un aussi sombre revers.

— Vous redoutez la lutte et ses aléas, et surtout peut-être le torrent d'injures qu'il faudra laisser s'écouler durant toute la période électorale ?

— Cela oui, mais encore autre chose...

— Quoi donc ?

— Oubliez-vous les frais énormes qu'occasionne une candidature politique ?

— C'est vrai, mais avec les émoluments attribués à nos députés, vous comblerez vite les pertes...

— Si je triomphe... mais si j'échoue...

— Plaie d'argent n'est pas mortelle.

— Assurément, mais elle laisse des cicatrices douloureuses. Et quand, comme moi, l'on n'a qu'un tout petit avoir, n'est-ce point de la folie d'en sacrifier une partie à un véritable jeu de hasard ?

— Qui ne risque rien n'a rien ; et, d'ailleurs, ne serez-vous pas soutenu par le parti qui vous présentera ?

— Ceci, je l'espère bien, par exemple ; mais, néanmoins, il me faudra faire une large brèche à mon maigre patrimoine.

— Risquez toujours, et, dans le cas où vous

échoueriez comme député, il n'en sera pas moins vrai que vous vous serez fait connaître comme orateur.

— Et à quoi cela me m'nera-t-il ?

— A vous attirer des clients, monsieur l'avocat !

— Vous croyez ?

— J'en suis persuadée. L'inconnu d'hier, après avoir nettement exposé sa profession de foi, trouvera sur sa route des amis qu'il ne soupçonnait pas. Tous ceux qui partagent ses convictions iront à lui la main tendue, et lorsqu'ils auront un procès, ils choisiront pour les défendre celui qui pense comme eux. La pire des choses, pour un homme, c'est de laisser faire le silence autour de son nom.

— Peut-être avez-vous raison; donc, en principe, je suis décidé à accepter, mais il faut, au préalable, que j'en cause avec mon beau-frère et ma sœur, et aussi que je sache ce qu'en pense ma mère. Va-t-elle être affolée, la pauvre femme !

— M. et Mme de Fleurimont ne sont pas au courant de l'événement ?

— Comment le seraient-ils, puisque je ne connais que depuis ce matin l'honneur auquel on veut me convier.

— Et c'est à moi que vous en avez parlé d'abord ?

— Oui, à vous.

— Pourquoi cette flatteuse préférence ? questionna la jeune institutrice, avec l'instinctive coquetterie féminine.

— Parce que depuis la conversation de l'autre jour — à la suite des écarts de langage de maître Bob — j'ai appris à vous connaître, mademoiselle. Certains traits révèlent une âme !...

— Je sais à quelle femme je m'adresse; à quelle rectitude de jugement, à quel esprit éclairé, à quel cœur, à quelle intelligence je fais appel...

— Vous vous moquez, monsieur !...

— Du tout, mademoiselle, je suis tout ce qu'il y a de plus sincère en parlant ainsi. Les femmes qui vous ressemblent sont assez rares pour qu'on ne passe pas près d'elles sans les remarquer, sans désirer leur appui et leur conseil, quand on a l'espoir de mériter, un jour, leur amitié.

Le jeune homme avait parlé avec une chaleur progressive, et, voyant que sa compagne gardait le silence, il poursuivit :

— Vous serez mon Égérie, dans le sens le plus élevé du mot, dites, le voulez-vous ? Et il ajouta, voyant que Mlle Bayle se taisait toujours : Je suis encore un Numa bien novice en politique, mais, guidé par vous, je suis sûr de ne point m'égarer.

— Une bien pauvre Égérie, repartit Régine avec un mélancolique sourire. Et, jugeant que leur aparté avait assez duré, elle se leva pour rentrer au salon. Une Égérie bien inexpérimentée, toutefois très flattée de ce que vous ayez songé à faire appel à ses faibles lumières ; mais, au fait, nous n'avons point encore parlé de vos principes politiques. Dans quel camp combattrez-vous ?

— Dans le bon, naturellement ; c'est vous dire que je serai franchement nationaliste. Et offrant son bras à la jeune fille, il ajouta : Au-dessus des préférences personnelles, des nuances d'opinion, au-dessus des mesquines luttes et rivalités de partis, il y a la France, et c'est à elle, avant tout, qu'il faut songer.

IX

La petite soirée fut pleine d'entrain et elle se prolongea jusqu'à deux heures du matin.

Le cotillon, conduit par le frère de la maîtresse de céans et Mlle Zaphiros, comprenait, à défaut de nombreux couples, des accessoires d'un goût charmant. Il fut très rondement mené, et quand la farandole, après avoir parcouru les divers salons, déboucha sur la terrasse, on trouva celle-ci transformée en une salle de festin ; de petites tables, toutes servies, et éclairées par les rayons lunaires, auxquels s'ajoutaient une infinité de lanternes vénitiennes dont les cordons lumineux se balançait au-dessus des têtes, attendaient le bon plaisir des invités qu'elles conviaient à souper en plein air.

Aussi chacun, en se retirant, chantait-il sur un ton des plus laudatifs les qualités de maîtres de maison accomplis du jeune couple qui les avait reçus avec une grâce exquise.

— Quelles gens aimables que ces Fleurimont ! disait M. Zaphiros à sa fille, en regagnant par cette

nuit idéale son domicile en automobile découverte.

— Oui, ils reçoivent d'une façon charmante, répondit évasivement Mitta, qui paraissait lasse et peu disposée à causer.

— Vous vous êtes très bien tirés de votre cotillon, poursuivit le Grec.

— Vous est de trop, là seconde personne du singulier suffit, car pour le concours que m'a apporté mon partenaire, vous pouvez fort bien dire : *Tu t'es très bien tirée du cotillon*, repartit aigrement la jeune fille.

— Comment, M. de Saint-Vérand ne t'a pas secondée ?

— Oui... et non; sa pensée était ailleurs et à toute minute il fallait le rappeler à l'ordre.

— Ah!... Il était distrait ?

— Passablement.

— La cause en est peut-être à Mlle Bayle, la bien nommée. N'est-ce pas elle qui lui tendait les accessoires ?

— Convenez que ce serait d'un absurde... si c'était vrai.

— Non point ! Elle est remarquablement bien, cette jeune institutrice, la nature lui a tout donné : beauté, intelligence, distinction.

— Vous trouvez ? remarqua ironiquement Mitta.

— Et d'autres avec moi, je te prie de le croire. Aussi me vient-il quelquefois la pensée que si je songeais jamais à remplacer ta mère, ce serait sur elle que...

— Cessez cette plaisanterie déplacée ! interrompit Mlle Zaphiros d'une voix dure et tranchante. Comment pouvez-vous plaisanter sur un pareil sujet ?

— La vérité se cache parfois sous le rire, répondit tranquillement l'Athénien d'un ton d'emphase.

— Eh bien ! sachez que si cela arrivait un jour, vous cesseriez à partir de ce moment-là d'avoir une fille. Je quitterais votre maison pour n'y plus rentrer !

— Tu es dure...

— Mais aussi a-t-on jamais entendu propos plus ridicules. Vous, avec votre situation, votre âge, parler d'épouser une vulgaire gouvernante d'enfants !

— Ne te courrouce pas davantage, car il est probable que si j'offrais mon nom, je serais repoussé...

— Cela n'est pas certain du tout, vous oubliez que vous avez une grosse fortune !

— Je n'oublie rien, mais je suis persuadé que cette jeune institutrice au maintien si digne a l'âme trop élevée pour s'arrêter à des considérations de ce genre : et qui sait, si elle ne rêve pas tout simplement d'un cœur et d'une chaumièrre, mais d'un cœur battant dans une jeune poitrine ?

— Qu'elle le prenne bien vite si elle le trouve ! ce n'est pas moi qui m'y opposerai !

— Il ne manquerait plus que cela !

— Tenez, reprit nerveusement l'héritière, ne recommencez pas à divaguer de cette façon, car cela me met hors de moi.

— Quelle animosité ! Tu la hais donc bien, cette pauvre fille ? Qu'a-t-elle donc pu te faire ?

— Je la hais, moi!!! Croyez que je ne lui fais pas l'honneur de m'occuper d'elle.

— Quelle mouche te pique, alors ? Je ne t'ai jamais vue aussi agressive que ce soir.

— Ne vous en prenez qu'à vous ! C'est le résultat de vos propos extravagants.

— Sais-tu que je vais finir par t'imposer silence, je ne te reconnaîs pas le droit de me parler ainsi !

— Il eût fallu commencer par les faire valoir, vos droits, vingt ans plus tôt, ce n'est pas à présent que vous me mettrez en lisière !

— Si tu t'imagines que c'est en te montrant aussi inconvenante avec moi que tu me décideras à renoncer au bonheur que je pourrais encore goûter en me remariant, tu te trompes !... déclara d'un ton péremptoire le père outragé.

L'enfant gâtée se mordit les lèvres, elle comprit le bien fondé de la réflexion paternelle, et, décidée à un mutisme complet, elle s'enfonça dans les coussins de la voiture, feignant de dormir.

Comme le véhicule s'arrêtait devant la somptueuse villa, M. Zaphiros dit à sa fille :

— A propos, nous devons aller demain visiter les ruines des théâtres antiques avec M. Saint-Vérand, je l'ai invité à déjeuner.

— Vous avez bien fait, répondit Mitta d'un ton presque aimable, et ils se séparèrent après avoir échangé des adieux assez froids.

• • •

Quelques jours avaient passé depuis les incidents qui précédent.

M. et Mme de Fleurimont, mis au courant des projets de candidature de leur beau-frère et frère, y avaient donné leur entière approbation, et il ne se passait pas de jour sans que l'on parlât de ce grand événement. Déjà, en riant, on n'appelait plus le jeune homme que *M. le Député*, titre qui ne semblait pas lui déplaire.

Depuis leur entretien au clair de lune suivi de leur tête-à-tête sous la véranda lors de la soirée dansante, Jacques et Mlle Bayle ne s'étaient plus retrouvés seuls ; néanmoins leur confiance, l'un dans l'autre, semblait avoir fait un grand pas.

L'avocat et l'institutrice ne se voyaient qu'aux heures des repas, n'échangeaient que des mots très rares, mais, par une sorte d'accord tacite, ils se comprenaient à merveille.

Un matin, l'on se trouvait à table quand arriva le courrier de France, un volumineux courrier où chacun trouva à satisfaire les besoins de son cœur, ou simplement ceux de son esprit avide de nouvelles.

Il faut avoir vécu à l'étranger, avoir senti ce qu'est l'exil loin de la patrie, pour bien comprendre ce mot : le courrier de France. Mais c'est un véritable événement, un événement qui vous met l'âme en joie en effaçant la distance, en rapprochant, pour quelques secondes, les êtres aimés qui sont condamnés à une cruelle séparation.

Chacun, sans plus se soucier de laisser refroidir dans son assiette le mets dont il venait de se servir, s'empressa de prendre connaissance des nouvelles qui lui étaient directement adressées, et l'on vit tour à tour les sourires, la tristesse ou l'étonnement se peindre sur toutes ces physionomies visiblement captivées.

Jacques Saint-Vérand avait déjà décacheté et parcouru une demi-douzaine d'épitres, quand il en ouvrit une septième.

A mesure qu'il avançait dans sa lecture, Mlle Bayle — qui n'avait reçu qu'une lettre et ne l'avait point ouverte, préférant la savourer dans la solitude de sa chambre — remarqua qu'un pli de contrariété se creusait sur le front du futur député.

A la fin, missives et journaux furent mis à l'écart et l'on commença à rattraper le temps perdu, et à faire manœuvrer les fourchettes, tout en se communiquant les nouvelles d'intérêt général.

— Tu me paraît préoccupé, dit à un moment donné la jeune femme à son frère. Tu as reçu un courrier volumineux et tu ne nous as rien narré de son contenu. Cette correspondance clandestine me donne des doutes, je suis tout à fait scandalisée, déclara-t-elle en riant.

— Et il n'y a pas de quoi, répondit Jacques d'assez mauvaise humeur; enfin, puisque tu veux le savoir, je te dirai qu'il m'arrive une contrariété.

— Une contrariété ! questionna vivement Mme de Fleurimont, pas un malheur, j'espère ! Maman serait-elle malade, par hasard ? Ta mine soucieuse m'inquiète.

— Non, rassure-toi, la chose m'est absolument personnelle. Figurez-vous que le fameux X..., soupçonné d'avoir empoisonné sa femme dans des circonstances mystérieuses et dont les journaux ont tant parlé ces derniers temps, vient d'être arrêté et il s'imagine de me choisir comme avocat !

— Eh bien ! s'exclamèrent à la fois le mari et la femme.

— Cela, mon cher, vous mettra en évidence ! poursuivit M. de Fleurimont, pendant que Suzanne ajoutait :

— Je ne vois rien là qui puisse t'être désagréable, au contraire.

— Permets-moi, ma chère sœur, d'être d'un tout autre avis et de regretter un choix qui va me priver beaucoup plus tôt que je ne le pensais de jouir de la charmante hospitalité que ton mari et toi m'offrez.

— Comment, tu vas être obligé de partir ? remarqua Mme de Fleurimont avec désappointement.

— Evidemment... et le plus vite possible. Tu conçois qu'une cause comme celle-là ne peut ni se refuser ni s'accepter *à priori*. Je veux en juger sur place et après informations. Si vraiment cet homme est coupable, sans circonstances atténuantes, du crime qu'on lui impute, il pourra demander à un autre le service de disputer sa tête aux juges.

— C'est cependant une occasion de gagner pas mal d'argent, sans parler de la notoriété que cela te procurera ! remarqua la pratique Suzanne.

— Voilà qui m'est égal, par exemple, si je plaide contre ma conscience ! Défendre un homme qui tue froidement celle qu'il avait juré de protéger et d'aimer toute la vie, cela jamais !

Et instinctivement le regard de Saint-Vérand était allé chercher une approbation sur le visage de l'institutrice.

Ayant obtenu ce qu'il souhaitait, l'avocat poursuivit :

— Il y a demain un départ du Pirée pour Marseille, n'est-ce pas ?

— Oui, mais vous nous quitteriez si vite que cela ? demanda M. de Fleurimont.

— Il le faut, et croyez que personne n'en est plus contrarié que moi...

— Et Mitta, qui voulait organiser une partie dans les environs, sera-t-elle assez déçue !... gémit la jeune femme, qui l'était également pour son propre compte, voyant dans le départ précipité de son frère un sérieux obstacle au projet matrimonial qu'elle caressait.

— Depuis le temps que je suis ici, elle aurait pu y songer plus tôt, répliqua froidement l'avocat. C'est toujours comme cela avec les femmes. Elles s'y prennent au dernier moment pour tout.

— Avoue que ce que tu dis là est peu aimable envers les deux représentantes du sexe faible qui t'entendent... reprocha Mme de Fleurimont.

— J'en conviens et je me rétracte au plus vite, quoique les personnes présentes soient, en principe, toujours exceptées, ainsi que le veut le code de la civilité. Tu disais donc qu'il y avait une excursion projetée ? demanda-t-il d'un ton aimable à sa sœur.

— Oui.

— Puisque mon temps est aussi limité, pourquoi ne dînerions-nous pas de très bonne heure ce soir, et n'irions-nous pas ensuite faire une promenade au clair de lune, sous ce ciel idéal ?

— Je ne demande pas mieux, mais où irons-nous ?

— Au sommet de l'Acropole, naturellement. La vue du Parthénon ne dédommage-t-elle pas de toutes les déconvenues ? Je veux que ma dernière visite soit pour ce sublime poème de pierre.

— *All right !* acquiesça la jeune femme ; donc, c'est entendu, nous dinons à cinq heures et demie, je fais atteler aussitôt sortis de table et nous partons !

Ce que Mme de Fleurimont ne dit point à son frère, c'était son idée de « derrière la tête », mais le déjeuner aussitôt achevé, la jolie Suzanne se précipita vers son petit bureau laqué et traça rapidement

sur une carte de vélin parfumée quelques lignes qu'elle fit porter sans délai à leur adresse.

Le résultat de cette correspondance fut qu'au moment où chacun arrivait au salon, quelques minutes avant l'heure du dîner avancé pour la circonstance, un domestique ouvrit la porte à deux battants et annonça solennellement :

« Monsieur et Mademoiselle Zaphiros. »

Jacques Saint-Vérand eut un imperceptible mouvement de contrariété :

« Ma sœur aurait bien pu se dispenser d'inviter l'héritière et son père, ils vont me gâter tout le plaisir de ma dernière soirée, » songea-t-il, mais il n'eut pas le loisir de donner cours à sa mauvaise humeur, car déjà la jeune Athénienne se précipitait vers lui et lui exprimait, sous un flot de paroles chaleureuses, le regret que la fâcheuse nouvelle de son prochain départ leur causait à son père et à elle.

La politesse la plus élémentaire obligeait l'homme du monde qu'il était à trouver un mot aimable, et ce fut avec la plus grande sincérité qu'il répondit que personne plus que lui ne déplorait le contretemps qui le forçait à s'éloigner, alors qu'il se trouvait si bien à Athènes.

La phrase ambiguë du jeune homme pouvait, à la rigueur, passer pour un compliment discret à l'adresse de son interlocutrice. L'on croit si facilement ce que l'on désire !

Le repas fut assez rapidement expédié, et il n'était pas sept heures que chacun se précipitait vers le vestiaire, ayant hâte d'aller jouir de l'un des plus poétiques spectacles qu'il soit possible de contempler : le clair de lune se jouant au travers de ces incomparables merveilles d'architecture qui ont nom : le Parthénon, le temple de la Victoire sans ailes, l'Erechteion et tant d'autres chefs-d'œuvre.

M. Zaphiros s'aperçut bientôt que la jeune institutrice demeurait à la même place, ne participant point à l'agitation générale.

— Mademoiselle, lui dit-il aimablement, vous allez vous faire attendre !

— Me faire attendre ! mais par qui donc, monsieur ? répondit gracieusement la jeune fille.

— Vous voyez bien que chacun se prépare en prenant un vêtement de sortie.

Régine eut un mélancolique sourire :

— Je garde la maison, déclara-t-elle.

— Comme la délicieuse Cendrillon des contes de fées, alors ? remarqua le Grec galamment et du ton le plus empressé : seulement la bonne marraine de la fiction est absente ; quant au Prince charmant...

— Il vogue au loin, repartit assez aigrement Mitta, ne laissant pas à son père le temps d'achever sa phrase.

Sans prendre garde à l'interruption, le richissime Hellène ajouta :

— Dans le cas où cette promenade au clair de lune vous tenterait, mademoiselle, je suis heureux de vous dire qu'il y a une place pour vous dans mon auto, si toutefois Mme de Fleurimont n'a pas d'autres projets sur vous, ajouta-t-il en se tournant vers la maîtresse de maison qui rentrait toute prête à sortir.

Avant que la jeune fille ait eut le temps de remercier ou de s'excuser, celle-ci déclara :

— Mais certainement non. J'étais tellement persuadée que vous deviez être des nôtres, mademoiselle Régine, que j'avais négligé de vous prier de nous accompagner, si toutefois cette sortie vous est agréable, dit-elle à la jeune gouvernante.

Mitta rageait ; elle aurait voulu, de dépit, mordre quelqu'un ou quelque chose, elle était positivement furibonde de l'intervention intempestive de son père.

L'institutrices s'inclina en signe d'assentiment, sans répondre un seul mot, et courut à sa chambre se munir d'un chapeau et d'un vêtement.

Deux secondes plus tard elle revenait, toute prête à partir.

Une première auto emporta Mme de Fleurimont, Mlle Zaphiros et Jacques. Dans la seconde prirent place Mlle Bayle, M. de Fleurimont et le père de Mitta.

Vraiment la soirée était exquise entre toutes, même sous ce ciel de la Grèce qui en compte tant de radieuses ; rien de lumineux, de doux, de parfumé, comme cette fin du jour ; c'était un véritable rêve d'enchantement que cette promenade nocturne.

Arrivés au bas de la colline que couronne la Citadelle, on mit pied à terre, et tout en longeant les florissantes bordures d'aloès qui croissent en ces régions avec un si grand luxe de végétation, on atteignit bientôt le sommet de l'Acropole.

La conversation était plutôt languissante, car à

l'exception de Mme de Fleurimont et de son amie, chacun éprouvait le désir d'évoquer pour soi, dans le recueillement de sa pensée, les scènes grandioses remémorées par ces ruines majestueuses, en proie à cette émotion étrange qui nous étreint, lorsque nous reconstituons le passé sur le théâtre même des événements. Et quels événements ! Ici tout parle à l'imagination : « Or, toutes ces ruines antiques sont les trophées du temps destructeur et ramènent malgré nous notre attention sur l'instabilité des choses humaines, » comme on l'a dit si justement.

Après tant de splendeur, le désastre ; après tant de mouvement et de vie, le silence.

Ce qui fut autrefois l'incomparable temple de Minerve, dans lequel on admirait la statue de la déesse, ouvrage de Phidias, le temple merveilleux où l'on gardait le trésor des Athéniens, n'est plus aujourd'hui qu'un géant mutilé, vaincu, mais si beau encore avec ses débris jonchant le sol !

Là-bas, le temple de la Victoire, ouvert à tous les vents, qui semble dire : Rien ne dure toujours.

Oui, tout passe, les êtres et les choses. Les œuvres de l'homme, qui durent un peu plus que lui, finissent toujours cependant par s'anéantir ; seules les grandes idées, les nobles actions, demeurent...

Un peu de l'âme de ces fiers Athéniens flotte encore en ces lieux dont le nom seul est grand.

Après avoir erré quelques instants parmi les ruines, le groupe vint s'asseoir sous le péristyle du Parthénon entre les colonnes demeurées debout. Et tout naturellement on évoqua le passé, les hommes faisant volontiers parade de leur érudition.

— Moi, déclara bientôt la jeune Athénienne, que toutes ces évocations historiques lassaient, je sais aussi ma petite page, concernant les célèbres ruines contre lesquelles nous nous abritons, je vous la conterai si vous voulez, mais je vous préviens qu'elle est très moderne et qu'elle ne rappelle en rien les temps fabuleux.

— Ce qui nous la rendra d'autant plus intéressante, constata en toute sincérité Mme de Fleurimont.

— Alors je commence : Il y avait une fois...

— Un roi et une reine, interrompit en chœur toute l'assemblée.

— Non... une jeune et sentimentale Allemande épouse d'un bel officier,

« Longtemps la pauvrette avait cru qu'on lui rendait tendresse pour tendresse (et elle ne se trompait pas tant que cela, par le fait, mais n'anticipons pas), lorsqu'un beau jour (non ! un affreux jour), elle soupçonna l'objet de sa flamme d'avoir donné son cœur ailleurs.

« Alors, folle de douleur, ne se sentant pas le courage de vivre après une aussi odieuse trahison, elle résolut de mettre une barrière entre elle et ses regrets, c'est-à-dire de mettre fin à ses jours.

« Comme, sans doute, elle aimait les décors grandioses et poétiques, elle choisit l'Acropole comme théâtre de son sinistre projet.

« J'avais oublié de vous apprendre que la pauvre délaissée se trouvait à Athènes depuis quelque temps et le bien-aimé aussi ; l'histoire ne dit pas par suite de quels événements (si elle le dit toutefois, je l'ignore) ; bref, par un merveilleux clair de lune, comme celui de ce soir, l'infortunée se rendit seule en ces lieux, escalada les murailles du Parthénon et... se laissa choir du haut en bas.

« Le lendemain, un groupe de touristes trouva son corps brisé, inerte, gisant dans cet angle que vous voyez là-bas...

— Elle est un peu lugubre ton histoire, et très connue, par-dessus le marché, remarqua M. Zaphiros.

Sans prendre garde à l'interruption de son père, la jeune Athénienne ajouta :

— Vous croyez peut-être que mon récit est achevé ? Il y a une suite.

— Alors, contez-nous vite la fin de l'histoire, nous mourons d'impatience, implora en riant M. de Fleurimont.

— C'est inutile, remarqua Saint-Vérand, je la devine : l'officier infidèle s'est hâté d'épouser l'autre, la nouvelle aimée, sans plus se soucier de sa victime.

— Nenni ! vous n'y êtes point et je ne vous fais pas compliment sur votre perspicacité. Il est vrai qu'on juge si souvent les autres d'après soi-même !

— Merci !

— Mais aussi pourquoi avez-vous des idées qui ne font pas honneur à votre sexe ?

— Tout cela ne nous apprend pas la suite de votre intéressant récit, ma chère amie, se hâta de réclamer Mme de Fleurimont, qui n'appréciait pas le tour

de la conversation entre son frère et Mlle Zaphiros.

— Eh bien ! en dépit des suppositions de M. Saint-Vérand, notre héros ne s'est pas marié, il ne s'est même point consolé. Heureusement qu'il y a encore quelques hommes de cœur qui savent se souvenir. Celui-ci adorait, dans le fond, la jeune Allemande, et quand il apprit qu'elle s'était tuée par désespoir d'amour, se croyant oubliée, il accourut au Parthénon, escalada la muraille comme avait fait la bien-aimée, et comme elle se jeta du haut en bas.

« Ainsi périrent dans la fleur de leur âge, à vingt-quatre heures d'intervalle, ces deux malheureuses victimes d'un injuste soupçon.

— Ce qui prouve une fois de plus, repartit M. Zaphiros, qu'il ne faut pas se fier aux apparences...

— Mais bien croire à la fatalité du destin, l'*ANANKÈ* des Grecs de jadis, déclara M. de Fleurimont.

— La Providence avait sans doute ses vues secrètes, conclut la jeune femme.

Seuls Mlle Bayle et Jacques Saint-Vérand ne firent aucune réflexion.

Bientôt le jeune avocat se leva et alla explorer les temples environnans ; il fut peu après imité par ses compagnons, qui se dispersèrent au gré de leur fantaisie.

X

Là-haut, dans le firmament, l'astre des nuits luit doucement, répandant sa sereine et harmonieuse clarté sur la terre, enveloppant ce petit coin de la Grèce de sa merveilleuse poésie, donnant leur véritable valeur aux formes architecturales des monuments encore debout.

Quel silence à l'entour de ces ruines ! Quel silence et quelle majesté !

« De pareilles heures apportent avec elles trop de poésie pour qu'on s'y puisse défendre contre les rêves infinis qui vous envahissent, » a dit quelqu'un. L'esprit semble converser avec des êtres invisibles, et chacun des visiteurs de l'Acropole, à cette heure tardive, en ressentait les effets étranges.

Jacques, désireux de se recueillir et de mieux goûter dans la solitude la splendeur de cette exquise soirée, s'en est allé dans la direction du temple de la Victoire, les autres se sont dirigés vers l'Erechthéion.

Mais voilà M. Zaphirós qui propose à l'institutrice de se rendre aux Propylées : il a, dit-il, des explications très intéressantes à lui donner sur place. Régine n'ose pas refuser et elle suit l'érudit Athénien qui s'est montré si plein d'attentions pour elle. Et bientôt celui-ci se lance dans des dissertations archéologiques fort intéressantes sans doute, mais légèrement inintelligibles pour la jeune fille, quand Mitta, qui a remarqué l'absence de son père et de Mlle Bayle, accourt à leur recherche, l'âme en courroux.

Elle crie, du plus loin qu'elle les aperçoit :

— Où allez-vous donc ainsi ? Nous avons besoin de vous, ici, papa, pour trancher une question historique.

— Je vous demande pardon, mademoiselle, de vous quitter de la sorte, mais je ne m'éloigne que quelques instants, et si vous n'avez pas peur dans cette solitude, si surtout mes explications ne vous semblent point trop arides, veuillez m'attendre et je reviendrai compléter sur place mon cours d'archéologie, dit le Grec à sa compagne avec déférence.

La jeune fille s'inclina en signe d'assentiment et vint s'asseoir sur un fût de colonne couché à terre.

Elle allait se perdre dans quelque réverie, quand elle aperçut une silhouette d'homme qui se mouvait entre les colonnes du temple de la Victoire.

La pensée d'avoir peur ne lui vint pas. Elle était très brave par nature, et promptement, d'ailleurs, elle reconnut celui qui, l'ayant vue, s'avancait vers elle :

— La belle nuit ! s'extasia bientôt avec un enthousiasme sincère Jacques Saint-Vérand, lorsqu'il fut assez près pour être entendu.

— On voudrait demeurer ici jusqu'au lever de l'aurore, répondit Régine sur le même ton.

— Surtout quand on sait — comme c'est mon cas — qu'on verra pour la dernière fois, en ces contrées, un tel spectacle.

— C'est vrai, vous allez rentrer en France, dit Régine.

— Oui...

Un silence.

— Que pensez-vous du récit que vient de nous faire Mlle Zaphiros ? questionne, quelques secondes plus tard, le jeune homme.

— Qu'il est des fatalités dont nous ne saurons le pourquoi que Là-Haut.

— C'est la seule conclusion que vous en tirez ?

— Dame !... Je ne vois pas bien quelle autre déduction...

— Vous ne voyez pas que, faute de s'être expliqués loyalement, deux cœurs créés l'un pour l'autre peuvent se frôler sans se deviner, se parler sans se comprendre ?...

Régine tressaillit légèrement.

— Il me semble, répondit-elle, que la confiance réciproque, absolue, devrait faire partie intégrante du sentiment que l'on s'est voué mutuellement.

— Assurément ; mais il est parfois de tels malentendus entre gens épris cependant ! L'un n'ose pas parler, l'autre a peur d'espérer, et c'est ainsi, parfois, que deux êtres qui auraient pu être divinement heureux ensemble passent près du bonheur sans savoir l'arrêter, le fixer, lorsqu'il frappe à la porte. Et vous n'ignorez pas que c'est là un voyageur aussi capricieux que volage, qui retourne rarement sur ses pas : « L'oiseau s'envole et ne revient plus, » dit la chanson russe.

— Oui, répondit Régine pensive, mais encore faut-il qu'on entende le bruissement de ses ailes quand il passe, sans cela, comment deviner sa présence ?...

— Laissons l'oiseau, ne parlons que du voyageur qui frappe discrètement à la porte ; pourquoi ne lui répond-on pas ?

— Sait-on ce qu'il demande quand il n'a point parlé ?

— Peut-être... répliqua Jacques avec chaleur.

— Mais encore faut-il qu'il fasse des signes, s'il est muet, répondit l'institutrice, qui ne songeait qu'à une application générale du sens de sa phrase ; sans cela, comment veut-il qu'on le comprenne ?

— L'autoriseriez-vous à vous faire entendre ce qu'il veut, ce qu'il désire, ce messager du bonheur, s'il passait devant votre demeure et s'arrêtait ?...

— Peut-être... répondit-elle légèrement troublée, d'un accent mélancolique.

— Et si je vous disais qu'il est là... tout prêt à frapper?...

Saint-Vérand avait parlé sous l'impression du moment, cédant à une poussée intérieure et irréfléchie, sans aucune prémeditation, laissant simplement tomber de ses lèvres le langage que son cœur lui avait dicté.

Et comme la jeune fille, interdite, se levait précipitamment, il lui prit la main et la serra fortement :

— Faut-il vous en dire davantage? N'avez-vous pas compris que je vous aime?

Régine, très troublée, essaya de dégager ses doigts que Saint-Vérand retenait prisonniers :

— Monsieur, dit-elle très digne, avez-vous mesuré la portée des paroles que vous venez de prononcer?

— Elles ne sont que l'expression fort aliaible d'un sentiment très sincère, croyez-le bien.

— Alors, vous savez à quoi l'on s'engage, quand on parle à une jeune fille, digne de tous les respects, du sentiment qu'elle vous a inspiré?

— Voulez-vous dire par là, mademoiselle, que lui exprimer l'adoration qu'on lui a vouée et la demander en mariage sont une seule et même chose?

— Parfaitement.

Jacques se trouvait ainsi emporté malgré lui vers sa destinée.

Dieu sait s'il se doutait un quart d'heure plus tôt, qu'il allait lier sa vie! Des causes, insignifiantes en apparence, ont souvent une portée dont notre avenir tout entier dépend.

Il est probable que sans l'intervention de M. Zaphiros, qui avait désiré que l'institutrice prit part à la promenade au clair de lune, l'avocat n'aurait jamais été amené à faire une déclaration à Régine.

— Croyez, mademoiselle, lui répondit-il sans hésitation, en galant homme qu'il était, que je serai aussi fier qu'heureux de vous avoir pour femme.

— Avez-vous bien réfléchi à ma situation? demanda Mlle Bayle.

— Je ne vois qu'une chose, c'est que je vous aime, que l'on me reconnaît quelque talent comme avocat, et que je travaillerai pour vous donner le bien-être que la destinée vous a refusé.

— Ne regretterez-vous jamais le choix que vous aurez fait?

— Jamais! répéta-t-il avec conviction. Quelle

femme mérite plus que vous d'être heureuse et quel homme pourrait regretter de vous avoir choisie...

— Prenez garde, reprit l'institutrice, ne promettez pas plus que vous ne pourrez tenir, car si c'est toujours une mauvaise action et une lacheté de délaisser la personne que l'on avait promis d'épouser, cette lacheté devient un crime quand la victime est une pauvre fille comme moi, qui n'a que son cœur à offrir.

— Ne craignez rien, je vous aime et je vous aimerai toujours... Vous êtes la réalisation complète de mon idéal, dit Jacques d'un ton de conviction profonde, avec un accent ému.

Régine leva alors son beau regard irradié d'une joie infinie vers les milliers d'étoiles qui éclairaient la terre de leur poétique lueur:

— Le ciel, enfin, a eu pitié de ma détresse, dit-elle, et je ne me plaindrai plus jamais des rigueurs du sort ni de la pauvreté, puisque c'est à ces circonstances que je dois de toucher au bonheur; à un bonheurabsolu, complet, comme ne le connaîtront jamais celles d'entre nous que la fortune a favorisées le bonheur d'être épousée uniquement pour soi, cette félicité que je rêvais sans oser l'espérer!

— Chère, chère Régine, comme je vous aime, murmura Jacques, et il allait mettre un baiser sur la petite main qu'il tenait enfermée dans les siennes, quand la jeune fille, s'écartant un peu, lui dit :

— Eloignez-vous, on vient.

Ses lèvres n'eurent pas le temps de se poser sur les doigts de l'aimée, mais une larme qui perlait le long des cils du jeune homme s'en vint rouler sur la main dégantée de l'institutrice. Un tel instant de pure et radieuse tendresse efface bien des années de douloreuse amertume au cœur des déshérités du bonheur! C'est la part de joie de chacun ici-bas!

— Pardon de vous avoir laissée si longtemps seule, mademoiselle, cria M. Zaphiros, qui revenait à pas précipités, suivi à peu de distance par le reste du groupe, mais M. Fleurimont et moi discutions sur un point d'architecture.

— Ah! M. Saint-Vérand était avec vous, tant mieux, l'attente a dû vous paraître moins longue, ajouta le Grec.

« Peut-être même très courte, songea Mitta avec dépit, et elle ajouta intérieurement : Décidément,

c'est ne pas avoir de chance! Je n'ai mis fin au tête-à-tête de papa avec cette institutrice de malheur que pour fournir à son encombrant personnage l'occasion d'un aparté (peut-être encore plus dangereux pour mon avenir) avec le beau Français. C'est ce qui s'appelle tomber de Charybde en Scylla. *

Jacques et Régine n'eurent plus, ce soir-là, l'occasion de s'entretenir des événements qui venaient de lier soudainement leurs deux destinées, et ils durent, comme s'il ne s'était rien passé d'important dans leur vie, se mêler à la conversation générale.

Fort heureusement pour eux, celle-ci était d'une banalité telle qu'ils eurent, tout en y prenant part, le loisir d'entendre chanter en leurs ames, sans que rien vint les en distraire, la douce chanson de leur bonheur naissant.

Rentrés dans leurs appartements respectifs, Mlle Bayle et Saint-Vérand se livrèrent aux pensées que l'on devine. Chacun reconstitua, dans le calme de son esprit, les événements de la soirée.

Pour la première fois de sa vie, Régine était heureuse, complètement heureuse.

Certes, elle avait antérieurement reçu d'autres déclarations, alors qu'elle allait dans le monde. On lui avait déjà murmuré de douces paroles, déjà déclaré qu'on l'aimerait toujours, mais jamais elle ne s'était sentie ni touchée, ni troublée, ni convaincue, tandis que cette fois-ci elle comprenait que le cas était bien différent. Son cœur avait répondu à l'appel d'un autre cœur. L'avenir ne lui faisait plus peur, sa destinée venait de se fixer.

Elle qui avait tant redouté les difficultés qui pourraient s'élèver entre elle et son bonheur (si ce bonheur venait jamais!), elle était sans appréhension maintenant, elle se sentait au cœur une absolue confiance. Que pourrait-il lui arriver, à présent qu'elle était aimée!...

Il l'aimait, elle l'aimait (car elle l'aimait sans s'en être encore doutée, bien avant qu'il lui eût avoué le sentiment qu'elle lui avait inspiré). Alors, quels obstacles seraient assez forts pour les séparer?

Douces chimères du cœur qui prouvent que, si désillusionné que l'on soit par les déceptions successives et multiples, il vient toujours une heure — précoce ou tardive — dans l'existence, où le cœur se leurre de bonheur et d'espoir, où le cœur sourit

et s'abandonne au sentiment pour lequel Dieu l'a créé, une heure où l'on vit dans le présent, oubliant les épreuves de demain, heure divine, et qui permet de vivre !

Régine savait qu'elle était pauvre, mais la Providence ne l'avait-elle point dotée d'autres richesses plus appréciables que les biens matériels ? Ne lui avait-elle pas donné ce que tout l'or du monde ne pourrait ni égaler, ni procurer ?

Et, pour la première fois de sa vie, la jeune fille était heureuse d'être belle, fière de sa naissance, orgueilleuse de la carrière de son père, flattée de la mémoire qu'il avait laissée, et cela uniquement parce qu'il lui semblait que ces avantages étaient autant de présents qu'elle pourrait offrir à celui qui l'avait choisie...

Accoudée à sa fenêtre, elle vivait son beau rêve, prolongeant sa rêverie.

Longtemps elle demeura ainsi, oubliant la fuite des heures, savourant le présent si doux, l'avenir si radieux.

Maintenant qu'il était seul et qu'il se remémorait de sang-froid les événements qui venaient de se produire, Jacques Saint-Vérand réfléchissait : « Ainsi sa vie était liée, son avenir fixé. Certes, il ne regrettait rien.

« Cette jeune fille était assez belle, assez charmante pour le dédommager par ses qualités personnelles du manque d'avantages matériels qu'il aurait pu trouver dans une autre union.

« Elle avait précisément toutes les qualités d'énergie, de décision, de persévérance, qui lui faisaient défaut à lui. Ils se compléteraient l'un par l'autre.

« Mais que dirait le monde de lui voir contracter une alliance aussi modeste ?

« Le monde ! Bah ! Il se moquait de ses jugements. Bien naïfs ou bien ignorants sont ceux qui se préoccupent de l'opinion du monde. Chacun ne sait-il pas que ce que le monde désapprouve ou critique tout d'abord est bientôt accepté par lui. Bien fous ceux qui renonceraient au bonheur dans la seule crainte de déplaire au monde, car le monde finit par oublier, par tout pardonner, et ceux qui ont passé outre à ses jugements jouissent en paix de leur félicité.

« Après tout, le blamerait-on tant que cela ? Ceux qui verraien Régine le comprendraient, l'approuveraient, l'envieraient peut-être...

« L'affection d'une telle femme, c'était une garantie pour la vie entière, un appui indéfectible, c'était la sécurité d'un avenir qui ne connaîttrait ni défiance, ni trahison, ni hypocrisie.

« Mais, en dehors du monde, il y avait sa famille à gagner à ses projets. D'abord sa mère, qui avait fait des rêves ambitieux, et qui serait inévitablement déçue en apprenant son choix; mais quand elle connaîtrait celle qu'il avait préférée à l'argent, elle le comprendrait... et donnerait son assentiment.

« Restait sa sœur. Celle-ci, par exemple, serait plus difficile à convaincre, d'autant qu'elle voulait lui faire épouser Mitta, la riche héritière. Ah! bien oui! Mitta, quand on connaissait Régipe!...

« Il est certain qu'il avait été entraîné, emporté malgré lui vers la destinée. Peut-être que, s'il avait réfléchi, il n'aurait pas brusqué ainsi le dénouement, il se serait rangé aux conseils de Pascal et, avant de parler, il aurait laissé passer quelques mois d'absence sur ce sentiment en germe, afin d'en éprouver la force: « La raison agit avec lenteur, mais le sentiment est toujours prêt à agir. »

« C'était le sentiment qui l'avait emporté et avait décidé de sa vie.

« A présent, il fallait songer à l'avenir; rien n'avait été dit entre eux à ce sujet dans leur court entretien, si inopinément interrompu.

« Dans tous les cas, le mariage ne pourrait avoir lieu qu'au printemps, après les élections législatives; d'ici là, il aurait le temps de préparer les siens tout doucement à ses projets matrimoniaux.

« S'il était élu député, alors toutes les difficultés matérielles se trouveraient aplanies, et, s'il ne l'était pas... Eh bien! il aurait, pour se consoler de son échec, l'affection d'une femme tendrement aimée.

« Auprès d'elle, il trouverait l'appui moral, le réconfort dont il aurait besoin, et bien vite il oublie-rait les déboires de la politique.

« Décidément, il était un heureux mortel. Tout lui avait réussi jusqu'ici. »

Et c'est dans les meilleures dispositions qu'il se mit au lit et s'endormit bientôt après.

Jacques et Régine n'avaient point été les seuls à méditer ce soir-là; quelqu'un aussi songeait dans la solitude de sa chambre, quelqu'un qui ne pouvait trouver le sommeil: c'était Mitta Zaphiros qui, se

remémorant les incidents de la soirée, se demandait avec inquiétude :

« Que pouvaient-ils donc bien se dire, les deux jeunes Français, quand nous sommes venus les rejoindre près du temple de la Victoire ? Ils paraissaient très émus tous les deux... se pourrait-il que... ?

« Non, c'est impossible ! Une vulgaire institutrice, il ne saurait en faire sa femme, et cependant je suis forcée de reconnaître, quand bien même je la hais, — car décidément je la hais d'instinct, — qu'elle ne permettrait pas qu'on lui fit la cour si l'on n'avait pas l'intention de l'épouser.

« Par exemple, si elle s'avisa de cela, la belle Française, elle verrait qu'il ne fait pas bon aller sur les brisées d'une fille de la Grèce.

« Aimerais-je mieux lui voir épouser mon père ?

« Ah ! mais non, rien que l'idée m'en est odieuse ; décidément, j'ai bien raison de la détester, cette gouvernante fatale, car elle trouble doublement mon repos. »

Et c'est dans ces pensées tumultueuses que s'endormit tardivement la richissime Athénienne, après avoir combiné maints plans d'attaque.

XI

L'heure du départ avait sonné ; dans quelques instants Jacques Saint-Vérand aurait quitté Athènes. Son beau-frère et sa sœur devaient l'accompagner jusqu'au Pirée : M. et Mlle Zaphiros étaient venus lui faire des adieux chaleureux, l'on s'était promis d'ailleurs de se retrouver, au printemps, à Paris.

Le jeune homme avait cherché en vain l'occasion de voir Régine seule et de causer avec elle du cher projet dont dépendrait tout leur avenir.

Il avait eu beau manœuvrer, essayer de diplomatie, toutes ses tentatives de tête-à-tête avaient échoué.

L'on eût dit vraiment que la fatalité s'en mêlait, sa sœur ne l'avait pas quitté d'un instant, le suivant partout durant cette dernière journée, comme



elle eût redouté quelque chose. Mlle Bayle, au contraire, lui était à peine apparue. A tel point que s'il n'eût été sûr de ce qu'elle pensait, il l'aurait accusée de s'être volontairement dérobée à un entretien des plus nécessaires cependant en la circonstance.

La revoir seule, à présent, pour lui dire une dernière fois que son cœur lui appartenait tout entier, qu'elle devait avoir confiance en l'avenir, que toujours celui qui lui avait avoué sa tendresse là-haut sur le rocher de l'Acropole, prenant à témoin les pures et radieuses étoiles, l'aimerait, il n'y fallait plus songer. Il n'avait plus comme ressource que de mettre au moment des adieux, dans son regard, ainsi que dans la pression de sa main, tout ce qu'il y avait en lui, pour elle, d'adoration respectueuse.

Ce serait comme un serment tacite, un engagement sacré qu'il prendrait vis-à-vis de Régine, une sorte de pacte qui aurait pour leurs deux coeurs plus de force que toutes les promesses verbales, voire même un écrit sanctionné par la loi.

La minute fatale était arrivée et, afin de cacher sa réelle et secrète émotion sous l'activité extérieure, Jacques allait, venait, s'agitait, bousculait ses malles, passant une inspection minutieuse des nombreux colis qui encombraient le vestibule.

Pendant ce temps l'institutrice, très maîtresse d'elle-même, causait tranquillement avec ses jeunes élèves, auxquels elle promettait maintes distractions afin de les consoler de l'absence momentanée de leurs parents qui, ainsi qu'on le sait, allaient accompagner le voyageur jusqu'au bateau.

Très ému, Jacques s'approcha :

— Mademoiselle, dit-il, faisant un effort violent pour que sa voix ne le trahit point devant son beau-frère et sa sœur, j'ai été très heureux de ces quelques semaines passées sous le même toit que vous ; croyez que le souvenir m'en sera sans cesse présent et que je n'aurai pas de plus grand désir que de revenir à Athènes. Ce ne sera pas avant le printemps toutefois, pas avant les élections qui vont forcément m'absorber durant quelques mois et m'empêcher de former d'autres projets jusque-là, puisque je me dévoue à la chose publique.

Ce discours, qui pouvait n'avoir en somme qu'une portée banale pour les auditeurs, avait en réalité un

sens des plus précis, intelligible seulement à l'esprit de la personne à qui il s'adressait.

Et ces mots à double sens qui tombaient des lèvres de Jacques furent admirablement compris par Régine et interprétés comme le désirait celui que la jeune institutrice nommait dans le secret de son cœur son fiancé.

Elle allait y répondre de façon semblable et préparait déjà une phrase ambiguë, quand Mme de Fleurimont intervint assez brutalement et remarqua d'un ton brusque :

— Ce n'est pas à Athènes que tu nous reverras au printemps, mais en France.

— En ce cas je vous dis au revoir à Paris, mademoiselle, reprit Jacques, en accentuant légèrement les mots, pendant que ses doigts pressaient — durant une seconde — à la briser, la petite main froide que la jeune fille lui avait laissé prendre.

— A Paris, au printemps, oui, monsieur, répondit Régine très simplement, mais d'un accent qui sous-entendait bien des choses, et c'est ainsi qu'ils se séparèrent.

Pendant que la voiture emportait les voyageurs vers la gare, Mlle Bayle, faisant un effort de volonté, afin de ne pas se laisser aller à l'indéfinissable angoisse qui venait de s'emparer d'elle, dit aux enfants prêts à pleurer, voyant qu'on les laissait à la maison :

— Venez, mes chers petits, venez vite dans ma chambre, je vous conterai les aventures merveilleuses du Petit Poucet, après que ses parents, bien pauvres, eurent essayé de le perdre dans la forêt.

Et pour la centième fois peut-être, refoulant les sanglots qui lui montaient à la gorge, l'énergique fille redit ce conte qui avait jadis charmé sa jeunesse et qui, aujourd'hui, faisait encore les délices des élèves placés sous sa direction.

Pour la centième fois, elle répondit aux naïves et innombrables questions de ses jeunes auditeurs, sans montrer la moindre impatience, ni le moindre ennui.

A la fin, les enfants, un peu las de leur tension d'esprit, et avec ce besoin de changement qui les caractérise, demandèrent s'ils ne pourraient pas aller jouer au jardin. Et sur le consentement qui leur fut aussitôt donné — et avec quel soulagement ! —

ils s'élancèrent au dehors, aussi joyeux de prendre leurs ébats qu'ils l'avaient été tout à l'heure d'écouter dans l'immobilité la merveilleuse histoire. Heureux âge, pour lequel changer d'occupation signifie jouir d'un plaisir nouveau !

Enfin, Régine était seule ! Enfin, elle allait pouvoir se ressaisir, ou plutôt donner à son pauvre cœur comprimé le loisir de se dilater à son aise sans témoin indiscret.

Certes, la séparation était une chose amère, mais quand elle est mitigée d'un indicible espoir de bonheur, on se sent la force de la supporter.

« Quelques mois loin l'un de l'autre seront bientôt passés, » songeait la vaillante fille, sa nature énergique reprenant le dessus, « et alors ce sera la réunion définitive, une réunion qui n'aura plus de fin. Quelle ivresse ! »

Pour celle qui avait souffert constamment depuis des années sans la plus petite lueur d'espérance, l'absence momentanée, lorsqu'elle était irradiée d'un tel rayon de tendresse et d'espoir, ne pouvait avoir rien de sombre, la joie se frayait partout un passage au milieu de l'épreuve temporaire.

C'était la première fois que Régine quittait un être cher, un être en qui l'on a mis tout son avenir, et elle ne savait pas encore — oh ! heureuse ignorance — que « le revoir » est toujours incertain et que s'il se produit, souvent, à vrai dire, les circonstances n'en sont plus les mêmes. L'on se rencontre à nouveau, mais l'on ne se retrouve plus ! Les tendresses d'autrefois se sont refroidies sous le double souffle glacial du temps et de la séparation, et il arrive que ce moment si désiré, si impatiemment attendu, *du revoir*, est presque toujours suivi d'une amère déception, d'une désillusion qui vous serre le cœur.

Elle ne savait pas que tout change, que tout se renouvelle, que rien ne demeure ici-bas, que tout meurt dans les cœurs comme dans les saisons. Elle ne le savait pas... Heureux ceux qui peuvent l'ignorer toujours !

Aussi son âme était paisible, son cœur était serin, aucune larme n'embuait sa paupière, aucune angoisse ne l'étreignait ; au contraire, tout son être vibrait en une extase heureuse, et un doux chant d'allégresse, fait de confiance et d'espérance, chantait en elle.

Il était parti, il est vrai, celui qu'elle aimait, mais il lui avait laissé son cœur et avait emporté le sien en échange. Jamais dépôt plus sacré n'avait été confié en des mains plus dignes. Comme ce serait bon, lorsqu'on se retrouverait au printemps, d'évoquer ensemble tout ce que l'on avait pensé et souffert loin l'un de l'autre !

Oh ! comme elle l'appelait de ses vœux ardents, cette heure infiniment douce, radieuse entre toutes, où la joie du retour effacerait les regrets de la séparation ! Pourquoi ne lui était-il pas possible d'avancer l'aiguille du temps et de háter ainsi le moment de leur réunion ; mais il n'y avait qu'à se résigner et à attendre...

..

Quelques jours plus tard, la jeune institutrice recevait une longue lettre de Jacques, dans laquelle il lui exprimait tout ce qu'il n'avait pas eu le loisir de lui dire avant leur séparation.

Il l'assurait à nouveau de la sincérité du sentiment qu'elle lui avait inspiré et enfin lui exposait les plans qu'il croyait devoir être adoptés en vue de leur avenir.

« Avant le printemps, disait-il, il n'entrevoit pas la possibilité d'avouer son cher secret à sa mère. A cette époque, si, comme il l'espérait, il était élu député, toutes les difficultés s'aplaniraient, l'odieuse question pécuniaire étant écartée ; mais il fallait se résigner à ce délai sous peine de tout compromettre.

« En attendant, il allait se plonger dans l'élaboration d'un plaidoyer retentissant en faveur du client pour lequel il avait quitté la Grèce (car, après réflexion, il avait accepté de défendre cet homme accusé d'avoir fait disparaître sa femme) ; qu'il fut coupable ou non, une semblable cause ne pouvait que mettre en relief le nom du défenseur... »

A cette nouvelle, Régine eut une impression désagréable. Celui qu'elle aimait avait dit qu'il se renseignerait avant d'accepter le service qu'on attendait de lui, ne voulant à aucun prix défendre un indigne, et voilà que, revenant sur sa parole, il semblait capituler par ambition, par amour de la célébrité...

Sans bien définir ce qui se passait en elle, la jeune fille ressentait comme une vague déception, une sorte de malaise moral.

Il lui semblait que son héros était de ce fait amoindri et elle en souffrait.

Cependant elle ne voulut pas céder à cette impression qui faisait injure à Jacques, et elle tacha de se persuader qu'après tout il avait raison, qu'un jeune avocat, encore ignoré du public, n'avait pas le droit de se soustraire à la renommée quand celle-ci lui faisait des avances, et son cœur, plaidant la cause de l'aimé, lui murmurait tout bas :

« Comment pourrais-tu le blamer d'avoir changé d'avis, d'être revenu sur sa décision première ? C'est pour toi qu'il a fait taire ses répugnances ; pour toi qu'il a accepté de défendre un criminel, et cela afin de devenir célèbre pour que tu sois fière de lui, pour que tu ressentes « cette fierté d'aimer nécessaire à l'amour » dont parle le poète... »

Cependant, l'allégement que la jeune fille ressentait, grâce aux suggestions de son cœur plaidant pour le cher absent, n'était que passager et superficiel, car l'idée que son héros pût défendre une cause injuste, et la gagner par son seul talent, révoltait sa droiture innée.

« Comment Jacques pourrait-il avec sincérité plaider la cause d'un misérable qui avait lâchement empoisonné la femme qu'il avait juré, devant Dieu et devant les hommes, d'aimer toute sa vie ?... »

« Comment pourrait-il trouver des paroles convaincantes, lui qui, quelques jours auparavant, avait nettement déclaré que si l'accusé était coupable, il ne le défendrait pas, parce qu'un criminel de cette sorte ne lui inspirait que du dégoût ?... »

« Serait-il versatile, celui qu'elle voulait meilleur que les autres, en raison du piédestal sur lequel elle l'avait placé ? »

« Versatile ?... dans certaines idées, dans certaines décisions peut-être... tous les hommes vraiment intelligents le sont plus ou moins. »

« Les événements de la vie nous amènent à modifier parfois nos opinions, et cela malgré nous. Rien n'étant fixe sur le globe terrestre, nous devons évoluer avec les circonstances. Il avait subi la loi commune, mais si Jacques était versatile à un certain point de vue, en amour, il ne le serait jamais, de cela elle en était sûre. Elle ne lui faisait pas l'injure de douter de sa parole. »

Les longs mois d'hiver et de séparation se passèrent sans amener le moindre incident dans l'existence de la jeune institutrice. Ses seules joies lui étaient apportées par le *courrier de France*.

Avec quel intérêt passionné elle suivait à présent dans les journaux les débats de l'affaire X., qui se déroulait aux assises.

Elle eût donné plusieurs années de sa vie pour aller entendre le défenseur — si cher — d'un misérable assassin.

Avec quelle émotion étrange et complexe elle apprit que le coupable, qui, en vertu de la peine du talion, méritait la mort — puisqu'il avait fini par avouer son crime — avait, grâce à l'éloquence de son avocat, obtenu le bénéfice des circonstances atténuantes et sauvé ainsi sa tête de l'échafaud. Elle était, à la fois, fière et humiliée de son héros.

Les journaux célébraient à l'envi le talent du jeune maître et une feuille parisienne très répandue s'exprimait ainsi :

« Vraiment, Dieu a mis dans la parole de l'homme une puissance aussi indéniable que dangereuse. Dans la cause qui vient de se juger, les faits étaient probants, ce mari avait tué sa femme, et cependant, en écoutant M^e Saint-Vérand nous faire le tableau de cet intérieur troublé, nous dépeindre les souffrances par lesquelles il faut qu'un cœur qui a aimé jadis ait passé pour en arriver à hâter — pis que cela, à assassiner — l'être adoré, les auditeurs n'avaient plus la notion exacte du bon droit, ils se demandaient où était le coupable et pour un peu auraient fait du meurtrier la victime véritable. »

« Cette impression a été partagée par le jury puisqu'il a cru devoir user de clémence. Ce qui prouve une fois de plus que « la langue de l'homme est ce qu'il y a en lui de pire et de meilleur ».

Devant cet éloge dubitatif, Régine était rêveuse. Cependant, dans le monde du Palais, l'on félicitait chaleureusement le jeune maître de la parole, lui prédisant un grand avenir.

Mais lui, quoique rayonnant intérieurement, avait le triomphe modeste, et répondait simplement que sa seule fierté consistait en une satisfaction tout

humanitaire et dénuée d'amour-propre : celle d'avoir sauvé la tête d'un homme.

Dès qu'il avait pu s'échapper, Jacques avait couru au télégraphe afin d'apprendre, le plus vite possible, la bonne nouvelle de son succès à sa sœur, ce qui sous-entendait à Régine, car il savait bien qu'on la lui communiquerait aussitôt, et il se plaisait à penser que la jeune fille éprouverait une fierté profitable à leur amour.

XII

Malgré un hiver rigoureux dont avait souffert la *Babylone* moderne, « le marronnier du 20 mars », cette année encore, soutenait sa réputation d'arbre précoce et étais aux regards des Parisiens, flâneurs et curieux, ses premières feuilles.

Qui donc se souvenait, parmi ceux qui le contemplaient, qu'à cette même date du 20 mars le prisonnier de l'île d'Elbe avait fait sa rentrée à Paris, il y avait de cela longtemps, longtemps, — un siècle environ, — après une marche triomphale à travers la France, où, suivant la pittoresque expression d'un écrivain, « l'aigle avait volé de clocher en clocher, jusqu'aux tours de Notre-Dame », ou mieux, jusqu'aux marches du trône ? Personne, assurément. Et il fallait bien que Jacques Saint-Vérand fût aux côtés d'une charmante et très érudite étrangère, pour entendre évoquer le souvenir de la légende napoléonienne.

L'étrangère, c'était Mitta Zaphiros, transplantée depuis huit jours à peine dans l'atmosphère de la capitale et déjà tout à fait « parisianisée » par de fréquentes séances chez les grands « faiseurs » de la rue de la Paix.

Il faut avouer qu'une toilette métamorphose une femme : le jeune avocat n'en revenait pas en contemplant la riche Athénienne vêtue d'un costume tailleur très simple, mais d'une coupe savante.

La silhouette un peu épaisse de la jeune fille semblait s'être affinée, et grâce à l'absence d'ornements

surchargés, Mitta paraissait plus distinguée, d'élégance plus sobre et de meilleur ton. L'on eût dit une autre femme, une vraie « Parisienne » en un mot, et chacun sait la magie d'un terme qui, tout bien considéré, ne signifie pas grand'chose, puisque la plupart du temps les femmes les « plus parisiennes » de Paris ne sont que des provinciales récemment transplantées ; mais n'importe, Mlle Zaphiros était irréprochable dans sa toilette de drap d'un gris très clair avec applications de satin blanc ; et son compagnon s'émerveillait de la transformation.

Il avait d'ailleurs un faible pour le gris, cette nuance d'une tonalité très douce, et trouvait qu'une femme, brune ou blonde, n'était jamais mieux parée qu'avec une robe grise ; il allait adresser un compliment discret à la jeune Grecque quand celle-ci poursuivit :

— Ainsi, vous ignoriez que le retour du grand Empereur ait coïncidé avec l'éclosion des feuilles de ce marronnier ?

— Totalement.

— Et il faut que ce soit une pauvre petite Hellène qui vienne vous l'apprendre ? .

— Vous le voyez !

— N'êtes-vous pas un peu honteux de votre ignorance ?

— Nullement.

— Eh bien, moi, je suis très fière d'être plus savante que vous.

— C'est tout naturel. Qui donc connaît l'histoire des grands hommes, si ce n'est une fille d'Athènes ?

— Ah ! encore cette plaisanterie surannée. Vous savez bien, cependant, que nul n'est prophète en son propre pays. Mais, de grâce, n'évoquons pas les mânes des ancêtres ; papa suffit à la besogne, moi je préfère — et de beaucoup — à nos vieilles ruines branlantes, vos monuments modernes. Quel est celui-ci que j'aperçois là-bas dans le fond et qui me paraît des plus majestueux ?

— C'est l'arc de triomphe de l'Étoile, qui rappelle le souvenir de la gigantesque épopee impériale dont nous nous entretenions à l'instant.

— Vous voyez bien que vous n'avez rien à nous envier ! Vos héros peuvent se mesurer avec les

nôtres, ils sont de même taille; seulement, chez nous le moule en est brisé, tandis que...

— Je ne vous permettrai pas d'achever. Hélas! les temps héroïques ne sont plus qu'un souvenir dans notre pauvre patrie, et la France actuelle est bien oublieuse de ceux qui l'ont faite grande.

— Croyez-vous?

— J'en suis sûr.

— Allons donc. Le sol de France fait encore germer les héros en même temps qu'il produit la fine fleur de toutes les élégances, de la civilisation la plus raffinée.

— Merci pour ma patrie...

— Je dis la vérité. Jadis Saturne dévorait ses enfants, mais en France ce sont les enfants qui dévoreraient leur mère s'ils le pouvaient. Il n'y a que vous autres Français pour médire de votre pays; allez donc à l'étranger et vous verrez si son antique prestige est détruit.

— Dois-je me facher, ou vous remercier?

— Ni l'un ni l'autre; je me suis contentée de vous exprimer ma pensée vraie.

— Vous aimez donc beaucoup la France?

— Je croyais simplement l'aimer avant de la connaître, mais depuis que je suis à Paris je l'adore.

— Quel enthousiasme!

— Très sincère, croyez-le bien. Paris, c'est la vie à outrance, l'existence débordante telle que je la comprends. Une série d'enchantements, l'éblouissement des yeux, le régal de l'esprit, « l'œil du monde », enfin, ainsi que l'a défini votre grand poète Hugo.

— Mais vous ne le connaissez pas encore!...

— Je le devine. Il réalise tous mes rêves, et je me demande comment je ferai pour le quitter.

— Il y a un moyen bien simple : c'est de vous y fixer pour toujours.

— Vous croyez que c'est facile; et les intérêts que papa a en Grèce?

— Il n'a pas besoin de vous pour y veiller.

— Vous êtes exquis, et qu'est-ce que je deviendrai, moi, loin de lui?

— La charmante femme d'un Français...

— L'idée a du bon, nous en recuserons... répondit la jeune fille avec un sourire railleur, mais, en attendant, mon cher père est bien long à revenir. Voilà un temps infini qu'il nous a quittés.

— C'est qu'il ne trouve peut-être pas le guide qu'il est remonté chercher.

— Alors, il sera d'une humeur massacrante, remarqua irrévérencieusement Mitta.

Ce dialogue s'échangeait dans la rue, entre les deux jeunes gens, pendant qu'ils attendaient M. Zaphiros retourné à l'hôtel et avec qui ils devaient se rendre au musée du Louvre.

— Les merveilles qu'il va contempler lui feront oublier sa déconvenue, répondit Jacques.

— Et moi, pendant ce temps-là, je périrai d'ennui.

— Voilà une remarque qui n'est guère flatteuse pour celui qui a réclamé l'honneur de vous accompagner.

— Vous savez bien que si je parle ainsi, c'est parce que je sais d'avance que mon père vous accapera, et qu'il nous faudra subir des discours sans fin sur l'archéologie ; et avouez que quitter les statues grecques d'Athènes, dont je suis saturée, pour retrouver leurs sœurs qui ont émigré, de chez nous, dans la salle des Antiques de votre musée national, ce n'est vraiment pas la peine ; je préférerais bien une visite à « l'Epatant » ou « aux Pieds Crottés », peu m'importe ! les tableaux ne comptent pas dans une exposition de peinture ; ce sont les gens qu'on y rencontre qui vous intéressent.

— Alors, rassurez-vous, le musée du Louvre est quelquefois très amusant à ce point de vue-là.

— Comment cela ?

— Ignorez-vous donc que c'est le terrain neutre sur lequel évoluent les champions du mariage ?

— Expliquez-vous...

— Je veux dire que quantité de présentations, d'entrevues matrimoniales si vous préférez, n'ont d'autres théâtres que nos salles du Louvre.

— Vrai ? Alors nous aurons peut-être la chance d'assister à quelques scènes comiques. Drôles de mœurs quand même pour le peuple le plus civilisé de la terre !

— N'est-ce pas ? Mais n'oubliez pas que l'exception confirme la règle, et soyez persuadée, mademoiselle, que pour dix Français qui se marient ainsi sur présentations, il y en a bien douze qui font autrement.

— A la bonne heure ! Mais comme je ne vais pas au Louvre, moi, pour y trouver un mari, je me demande à quoi je passerai mon temps.

— Ne vous désespérez pas d'avance : si vous vous y êtes ennuyée par trop, vous aurez toujours la ressource de demander une compensation à M. Zaphiros.

— Laquelle ?

— Celle de vous mener ce soir, soit au théâtre, soit souper dans un restaurant à la mode, voire même les deux.

— Et vous croyez que c'est très divertissant, ces distractions-là, prises en tête à tête avec papa ?

— Je ne dis pas, repartit le jeune homme en souriant, mais qui vous empêcherait d'inviter quelqu'un en tiers ?... moi, par exemple !

— L'idée est excellente, cependant nous vous avons déjà accaparé toute l'après-midi et...

— ... Accaparez toujours jusqu'à ce que je me plaigne...

— Ce serait d'un indiscret...

— Soyez très indiscrete en ce cas, mademoiselle, déclara Jacques Saint-Verand d'un ton qui ne laissait aucun doute sur le plaisir qu'il prendrait à passer la soirée avec la jeune étrangère.

— Oh ! mais vous êtes beaucoup plus aimable qu'à Athènes ! complimenta la jeune fille qui paraissait enchantée.

— Je vous fais les honneurs de mon pays.

— C'est cela sans doute ; car, sans reproche, sous le beau ciel de la Grèce, vous ne cherchiez guère à multiplier les occasions de rencontre... Il est vrai que le *home* de votre sœur avait un attrait si puissant...

— Vraiment ?... questionna Jacques avec une hypocrisie feinte, car il avait merveilleusement compris l'allusion.

— Je ne m'expliquerai pas davantage, et vous serez fort attrapé, car vous n'aurez pas le plaisir de m'entendre dire ce que vous savez très bien...

— Il se pourrait dans ce cas que vous vous *trompassiez* (voyez si je parle bien français ; c'est pour vous imiter, mademoiselle, vous, si forte en notre langue). Et le Parisien rit avec une légère contrainte.

— C'est cela, détournez la question afin d'éviter d'y répondre ; mais vous aurez beau faire l'étonné, vous n'arriverez pas à me convaincre. Je sais à quoi m'en tenir sur la *great attraction* qui vous retenait au logis...

- Je vous jure, mademoiselle, que...
- Ne jurez pas ; cela ne sert à rien. Prétendez-vous ignorer que votre sœur a confié l'éducation de ses enfants à une institutrice... *incomparable* ?
- Cela en aucune façon. Je le sais fort bien.
- Ah ! vous voyez ! déclara Mitta assez dépitée.
- Mais que fallait-il vous répondre ?
- Oh ! rien...
- Vous trouvez Mlle Bayle *incomparable*, puis-je dire le contraire ?
- On ne vous le demande pas, répliqua assez vivement la jeune Grecque, et il y eut un silence.
- Décidément je commence à être un peu inquiet de l'absence de M. Zaphiros, dit bientôt le Parisien pour sortir d'une situation embarrassante, et si vous le permettez, mademoiselle, je vais aller voir à l'hôtel ce qu'il fait...

— Comme vous voudrez, j'attends ici...

Et l'héritière, demeurée seule, songeait :

« Il n'y a pas à le nier, l'institutrice lui plaît plus encore que je ne le supposais. Avec quelle chaleur d'accent il m'a répondu. Son regard rayonnait en parlant d'elle.

« Lui est-il assez attaché pour songer à l'épouser ?... Non, sans doute, ces Français sont avant tout très pratiques et font passer leur intérêt avant la question du bonheur : n'ont-ils pas inventé le mariage par procuration, car je ne puis pas donner un autre nom à ces combinaisons matrimoniales où les deux intéressés n'ont aucune part personnelle, ne se connaissent pas, pour ainsi dire, jusqu'au jour où on les prie de vouloir bien s'épouser, toutes les convenances sociales étant garanties sur la foi des tiers.

« Donc il est à peu près certain qu'il ne l'époussera pas, mais s'prendra-t-il de moi ? Autre question. Jusqu'ici je ne lui ai plu que d'une façon tout à fait modérée. Après tout, s'il ne veut pas de la riche Mitta, il y perdra plus que la charmante dédaignée, car j'ai tout dire qu'ils sont légion, les Français qui se sentent d'énormes dispositions pour épouser une jeune étrangère cousue d'or, et des Français titrés encore, dont les ancêtres ont été aux Croisades. Il me sera donc bien facile de remplacer avantageusement un aussi obscur personnage, car si les Saint-Vérand sont de bonne naissance, ils ne

peuvent néanmoins revendiquer la moindre partie, leur nom n'est pas ronflant du tout. *Saint-Vérand* tout court, cela sonne mal, et si je devenais la femme de Jacques, je ne pourrais pas risquer la plus petite couronne sur mon trousseau, ni un blason sur ma voiture, ce serait d'un vexant... Il est vrai que *s'il* est nommé député...

« La députation, cela mène à tout en France, voire même à trôner à l'Elysée. Si jamais je devenais Mme la Présidente, voilà qui ferait palir de jalouse et de rage toutes mes amies, et il y aurait de quoi, car les reines et les impératrices me traiteraient d'égale à égale.

« Papa serait-il fier de son gendre ! Je crois même qu'à la rigueur il se contenterait de me voir tout simplement la femme d'un ministre.

« Vraiment, cela vaut la peine d'y réfléchir ; n'abandonnons pas si facilement le terrain, et quand je pense que cette petite institutrice pourrait...

« Non, c'est par trop absurde ! Ah ! les voilà qui reviennent... »

— Imaginez-vous, mademoiselle, que nous avons failli nous manquer ! expliqua Jacques.

— Comment cela ?

— C'est bien simple, répondit le Grec, notre futur grand homme était si distract qu'il passait à côté de moi, montant l'escalier sans me voir, pendant que je le descendais.

— Vous rêviez sans doute ? questionna ironiquement Mitta, en s'adressant au jeune homme.

— Probablement, mademoiselle, et comme je venais de vous quitter, j'étais bien excusable...

— Charmant ! Délicieux !...

— Enfin, nous voilà !

— Ce n'est pas trop tôt, je commençais à en avoir assez d'attendre ; il est vrai que pour le plaisir que je compte goûter au musée...

— Voyons, Mitta, tu n'es vraiment pas raisonnable ; j'ai consacré une semaine entière à te suivre de chez le couturier chez la modiste, d'un magasin dans un autre, ne peux-tu pas, en retour, me faire le sacrifice d'une après-midi ? déclara l'Athénien à sa fille...

— La corvée que vous m'imposez dépasse de beaucoup l'ennui que vous avez pu éprouver à me suivre, car, dans le fond, vous étiez ravi à la pensée

que j'aurais l'air d'une vraie Parisienne ! déclara l'enfant trop adulée, avec une mauvaise humeur qu'elle ne chercha point à déguiser.

— Hum !... murmura le père entre ses dents, j'en appelle à M. Saint-Vérand comme arbitre.

— Mon Dieu, monsieur, répondit le jeune homme ainsi interpellé dans un débat où il eût surtout désiré demeurer neutre, vous allez trouver un juge très partial, car j'estime que suivre Mlle Zaphiros partout où elle désire aller doit être un bonheur.

— Bravo ! s'écria Mitta triomphante, pendant que le Grec, avec un sourire, répondait :

— J'aurais dû me méfier : un jeune homme est toujours complice d'une jeune fille contre son *vieux* père, mais nous perdons un temps précieux en bavardage, nous ferions bien mieux de nous rendre au Louvre.

L'habituel : « on ferme ! on ferme ! » résonnait de salle en salle, et c'est à regret que le Grec enthousiasmé dut se résigner à quitter le Musée avec la résolution d'y revenir le plus souvent possible.

Il avait passé une après-midi délicieuse : non seulement son regard avait pu se repaître devant tant de chefs-d'œuvre, mais encore il avait trouvé en Jacques le plus attentif des auditeurs, chose assez rare lorsque l'on a affaire à un profane en matière d'art. Le jeune homme, dans sa complète incompétence, n'avait eu qu'à approuver tout ce que lui disait son érudit compagnon, et il s'était borné de temps à autre à émettre un avis général, afin de ne paraître point trop naïf ni trop nul. L'Athénien était positivement enchanté du jeune Français.

Quant à Mitta, elle s'étonnait d'avoir trouvé le temps si court ; il est vrai que le Parisien, tout en écoutant le père, s'était beaucoup occupé de la fille,

Lorsque l'on se retrouva dehors, Mlle Zaphiros déclara d'un ton enjoué :

— Avouez, papa, que j'ai été d'une sagesse et d'une docilité exemplaires, vous devriez bien me récompenser.

— Je ne demande pas mieux, mais de quelle façon ?

— En invitant M. Saint-Vérand à dîner, et en le priant de nous accompagner au théâtre ensuite.

— Ton idée est excellente, j'y souscris des deux mains, à la condition toutefois que ce plan agrée à notre convive malgré lui.

— *Pas du tout malgré lui*, protesta Jacques d'un ton très empressé, mais bien avec son plus entier acquiescement.

— Alors, si vous n'avez rien à faire ce soir...

— Rien, en tout cas, qui puisse m'être plus agréable, répondit le jeune avocat en s'inclinant avec un sourire aimable, je vous demanderai seulement la permission, monsieur, de vous quitter quelques instants pour envoyer une carte-télégramme, ou un message pneumatique à ma mère, afin de l'avertir que je ne rentrerai pas.

— C'est d'un bon fils ! remarqua le richissime Hellène, et Mitta ajouta *in petto* : « Les bons fils font les bons maris... »

Si le restaurant fut très facile à découvrir, le choix du spectacle, en revanche, se trouva beaucoup plus compliqué, une pièce honnête et intéressante à la fois, à laquelle on puisse conduire une jeune fille, étant à Paris une chose rarissime.

Cependant Saint-Vérand se rappela que l'on donnait une œuvre de Rostand, dans laquelle jouait Sarah Bernhardt ; aussi décidèrent-ils d'aller l'entendre.

Lorsque, quelques heures plus tard, le jeune avocat regagna à pied son paisible quartier, il se remémora l'emploi de son après-midi, et, comparant l'existence si frivole, si luxueuse, si facile de la jeune Grecque millionnaire à celle d'une autre jeune fille à laquelle il pensait, il ne put s'empêcher de songer avec amertume ;

« Combien la destinée est chose bizarre ! Pendant que cette heureuse mortelle qui se nomme Mitta Zaphiros ne songe qu'à s'amuser et à satisfaire tous ses caprices, Régine, ma pauvre Régine, passe monotone-ment son temps entre des enfants ennuyeux, s'adonnant tout entière à une tâche ardue et ingrate... Mais, patience, ma tendresse la dédommagera de tout ce qui lui a manqué jusqu'ici !... »

« Hélas ! ni mon affection ni mon dévouement ne pourront lui donner le luxe, ni la richesse !... »

Et il soupira : « Les riches sont bien heureux !... »

XIII

Pendant que le jeune avocat se livrait aux réflexions qui précédent, là-bas, sous le ciel d'Athènes, Régine souriait tout en relisant pour la dixième fois peut-être, une chère missive reçue le matin même et dans laquelle Jacques lui narrait l'arrivée des Zaphiros à Paris et l'accaparement qu'on avait fait de sa personne :

« Surtout que ma Régine aimée ne soit pas jalouse, écrivait-il. Il est vrai que Mitta a beaucoup gagné au contact des Françaises et qu'elle est devenue presque tout à fait Parisienne par sa toilette, son esprit (avec en plus une pointe d'exotisme qui a bien son charme), mais qu'est-ce que cela comparé à la beauté, à l'intelligence, à la distinction de celle qui a pris mon cœur et *le gardera pour toujours*, de Régine enfin !... »

Et la jeune fille murmurait avec une infinie tendresse, un sourire heureux sur la lèvre en réponse aux paroles de l'absent, comme s'il eût pu entendre son soliloque :

« Cher Jacques, vous n'aviez nul besoin de m'affirmer que j'aurais tort d'être jalouse, la pensée de porter envie à Mlle Zaphiros ne m'était pas venue. Je vous estime trop pour vous faire l'injure de douter de votre cœur, et si jamais vous m'y contraigniez, sachez que le sentiment que j'éprouve pour vous ne survivrait pas à l'effondrement moral de mon héros.

« Je souffrirais d'abord atrocement, mais je crois que je me consolerais vite, une fois que j'aurais découvert que vous n'éiez pas celui que j'avais cru ; oui, vous me deviendriez totalement étranger... un inconnu dont n'a entendu parler, mais qui vous est parfaitement indifférent. Le mépris tuerait mon bel attachement dans sa fleur.

« A quoi bon vous entretenir de ces vilaines choses qui ne sauraient arriver ?

« Vous ne m'auriez pas avoué votre tendresse, cher aimé — à moi qui ne vous la demandais pas — si vous vous étiez proposé de m'oublier un jour.

« Le ciel ne pourrait m'être inclément à ce point et m'infiger une nouvelle épreuve aussi imméritée. »

Et Régine eut un rire perlé :

« Suis-je folle ! Je lui parle comme s'il pouvait m'entendre ! La télépathie psychique ne va cependant pas jusque-là. Mais afin qu'il ne perde rien de mon petit discours, je le lui transcrirai mot à mot dans ma prochaine épître et il verra avec quelle confiance, quelle sécurité sait aimer sa « lointaine » fiancée ! »

Et la vaillante jeune fille disait vrai, car en apprenant le départ pour la France du riche Athénien et de sa fille, elle n'avait eu ni soupçon, ni inquiétude ; un peu d'envie seulement à la pensée que, plus heureux qu'elle, ils verraient Jacques, mais rien de plus.

Il faut avoir pratiqué certaines lâchetés pour les soupçonner chez autrui. Et l'âme, si haute, de Régine mesurait toujours les autres à son propre étage.

Aussi n'avait-elle manifesté aucun trouble lorsque Mme de Fleurimont lui avait appris assez brusquement — et avec des sous-entendus — le prochain voyage des Zaphiros.

Elle était même demeurée si calme, si parfaitement indifférente à la nouvelle de ce déplacement, que la jeune femme en avait eu l'âme en joie, une telle attitude dénotant de la part de « mademoiselle » une absence complète de sentiments tendres à l'égard de Jacques.

« Si sûre qu'elle soit du prestige de sa beauté, si mon frère lui plaisait, elle serait forcément inquiète d'apprendre qu'une rivale aussi dangereuse — par son argent — que Mitta va aller à Paris et rencontrer souvent Jacques. Elle est trop intelligente pour ne pas deviner que l'absence est le grand dissolvant des cœurs, et que son charme ne peut plus agir à distance, si toutefois il a agi.

« Décidément Paul avait raison, je m'étais inquiétée à tort, nous pourrons aller en France quand cela nous plaira, sans avoir rien à redouter de ce côté-là ! »

Et c'était précisément là, une grosse question qui avait failli amener un orage entre elle et son mari, un jour qu'elle lui avait demandé de retarder la date de son congé — toujours à cause de Mlle Bayle.

— Attendez jusqu'à la fin de juin, lui avait-elle dit. Si, à cette époque-là, Mitta n'a pas emporté la situation, c'est qu'elle ne l'enlèvera jamais.

— Avouez qu'il est fort ennuyeux, à cause de craintes chimériques, d'avoir à attendre pour nous rendre à Paris que tout le monde le quitte, avait répondu le secrétaire d'ambassade, absolument contrarié.

— Mon Dieu, mon ami, avait répliqué la jeune femme, de deux maux il faut toujours choisir le moindre. Si Jacques allait s'éprendre tout à fait de l'institutrice de vos enfants et manifester l'intention de l'épouser, cela ne vous flatterait guère, n'est-ce pas ?

— Je n'en sais rien ; elle est assez bien, ma foi, cette jeune fille, pour nous faire honneur partout.

— Vous voilà bien, vous autres hommes ! Dès qu'il s'agit d'une jolie femme, vous êtes d'une partialité absurde ! Vous ne réfléchissez pas que Jacques est sans fortune et qu'il a plutôt des goûts de luxe...

— C'est au contraire parce que j'y réfléchis que je suis persuadé que votre frère n'épousera pas Mlle Bayle.

— Mais, si elle allait s'éprendre de lui ?

— Ceci est plus grave, car il est bien inutile d'ajouter aux inconvénients de la situation de cette pauvre fille une déception de cœur.

— Que faire alors ? La laisser ici ?

— Vous n'y songez pas.

— Eh bien ?...

— Eh bien ! je ne prendrai mon congé que lorsque vous jugerez Jacques suffisamment « chaussé » par l'héritière.

A présent, il n'y avait plus à s'inquiéter : Jacques n'avait produit aucune impression sur Régine. Et d'ailleurs rien ne serait plus facile que de prévenir le danger, en mettant l'institutrice dans la confidence, c'est-à-dire en la prévenant adroïtement, sous le sceau du secret, « qu'il existait un projet de mariage entre la jeune Grecque et le Parisien, projet dont la réussite comblerait les vœux de leurs familles respectives et assurerait le plus brillant avenir à Jacques. De cette façon, Mlle Bayle ne conserverait plus aucun espoir et aiderait de tout son pouvoir à une combinaison qu'elle saurait

être avantageuse au jeune avocat. (Mme de Fleurimont connaissait bien celle à qui elle avait confié l'éducation de ses enfants... et rendait ainsi un hommage secret à l'élévation des sentiments de Régine.) Elle ne se doutait pas, l'égoïste jeune femme, que les plans les mieux combinés échouent contre la force de deux cœurs qui veulent se joindre et que l'amour est toujours le plus fort quand il est profond et sincère.

Pendant qu'elle se livrait à la sécurité la plus complète et qu'elle croyait avoir réussi à séparer Régine de Jacques, elle ne soupçonnait pas que son frère, n'entendant plus parler du voyage en France, avait écrit à celle qui se considérait comme sa fiancée : « Suzanne ne fixe plus de date pour son arrivée, elle ne dit pas quand vous viendrez, mais peu importe ! Les élections terminées, si vous n'êtes pas à Paris, ma chère Régine, c'est moi qui irai vous rejoindre par le premier bateau en partance et, après une traversée qui me paraîtra interminable, je vous arriverai bien vite !

Elle ne se doutait pas de la vérité, Mme de Fleurimont, sans quoi elle eût été moins rassurée !...

Qu'on le veuille ou non, le temps poursuit sa course et les longs mois de séparation touchaient à leur fin, car cette fois-ci, ce n'était plus M. Zaphiros et sa fille qui partaient pour la France, mais bien le ménage Fleurimont.

Chose étrange ! Régine qui avait supporté si vaillamment, grâce à sa nature énergique, le mal de l'absence, se sentait envahie, à mesure que le moment de retrouver Jacques approchait, par une angoisse indéfinissable.

Le bonheur lui faisait peur ; il l'avait tenue tellement à distance jusqu'ici, qu'il était pour elle un étranger. Ce n'était pas comme son opposé : le malheur elle le connaissait, celui-là ! Il l'avait visitée tant de fois en ces dernières années !...

Cependant les lettres de l'absent auraient dû la rassurer ; depuis que le jeune homme savait l'arrivée prochaine de l'aimée, ses missives étaient plus fréquentes, plus affectueuses, plus impatientes, on eût dit que la pensée de revoir celle qui avait reçu ses aveux mettait en lui un renouveau de tendresse :

« Ainsi, c'est bien vrai, écrivait-il, nous allons nous retrouver, après ces interminables mois d'ab-

sence, pour ne plus nous séparer. Je hâte de mes vœux cette heure à jamais bénie ! »

Régine, elle aussi, l'attendait avec une impatience fébrile, cette heure du retour qui devait lui ouvrir les portes du paradis. Et ce n'était pas sans une grande émotion qu'elle envisageait, également, la minute solennelle qui la mettrait en présence de la mère de celui qu'elle considérait comme son fiancé. De sa mère ! c'est-à-dire de la femme qui lui avait façonné le cœur, l'intelligence ; de la femme qui lui avait inoculé ce qu'il y avait en lui de bon ; de celle qui avait aimé cet élu de son cœur bien avant qu'e même l'aimât et dont la tendresse serait sans défection : de sa mère enfin.

Se plairaient-elles mutuellement ? surtout, la mère de Jacques ratifierait-elle le choix de son fils et trouverait-elle que l'apport moral de la fiancée compensait le manque de dot ?

Autant de questions redoutables qui tenaient la pauvre enfant éveillée la nuit et occupaient ses pensées durant le jour.

Enfin, l'on partit d'Athènes et, après une traversée des plus favorables, l'on débarqua à Marseille, juste à temps pour prendre le rapide de Paris.

A mesure que le monstre de fer brûlait l'espace, le cœur de Régine battait plus fort et ses pensées convergeaient toutes vers le même but.

C'était donc bien vrai : elle allait *le revoir !* Tout s'effaçait devant cette joie exquise.

Elle ne se rappelait plus qu'elle était venue autrefois — elle, la modeste institutrice d'aujourd'hui — avec son père, faire de fréquents séjours à Paris dans l'unique but de se distraire ou de se commander d'élégantes toilettes, qui excitaient la jalouse de toutes les femmes de la garnison ; elle ne se rappelait plus qu'elle n'était désormais qu'une pauvre fille sans fortune, sans prestige, elle ne se souvenait que d'une chose : qu'elle aimait et qu'elle était aimée. Et qu'après une longue absence, ils alleraient se retrouver, *lui* et *elle*, pour ne plus se quitter. Qu'était le reste à côté d'une telle félicité !

Déjà le train ralentissait sa marche, encore une seconde et l'on serait en gare.

Dans le wagon, c'est un véritable affolement, il s'agit de réunir les nombreux colis disséminés dans les filets.

Régine est calme en apparence, elle veille à tout, rassemble les valises et couvertures, donne un dernier coup d'œil à la toilette des enfants ; mais là, dans sa poitrine, son pauvre cœur bat à coups précipités.

La jeune femme est à la portière, elle s'écrie joyeusement :

— Les voilà ! J'aperçois maman et mon frère.

La seconde d'après, c'est un brouhaha des exclamations sans fin. Jacques embrasse sa sœur, serre la main avec effusion à son beau-frère qui ont sauté vivement sur le quai.

Régine est restée la dernière dans le compartiment. Elle n'est que la pauvre institutrice, elle doit aider à descendre les enfants, passer les colis, et c'est lorsqu'il n'y aura plus ni voyageurs ni paquets qu'elle pourra enfin aller à celui que son cœur appelait de tous ses vœux. Jusque-là il lui est interdit de faire un mouvement en avant, mais son regard l'a devancée et il a rencontré les yeux de Jacques. Tout un monde de pensées a été échangé entre eux dans l'espace d'une seconde, dans ce croisement de leurs prunelles ardentes.

Enfin, elle va pouvoir descendre ! Jacques s'est avancé et va lui dire un mot de bienvenue ; leurs mains se sont à peine étreintes que M. de Fleurimont, toujours « protocolaire », s'interpose en disant avec déférence à la jeune fille :

— Venez, mademoiselle, que je vous présente à ma belle-mère.

Quelle déception ! On leur a volé la première joie si douce du retour ! Fini, leur doux entretien, fini avant d'avoir commencé. Régine suit aussitôt le secrétaire d'ambassade et voit Mme Saint-Vérand qui lui tend gracieusement la main avec une phrase très aimable sur la façon dont elle s'occupe des enfants : « Les échos en sont arrivés jusqu'à moi et il suffit de vous voir pour être sûre que tout le bien qu'on m'a dit de vous est vrai, » exprime la vieille femme en serrant chaleureusement la main de l'institutrice.

La jeune fille balbutie un mot de remerciement, elle est fort troublée.

Jacques s'est tenu un peu à l'écart pour juger de l'impression produite sur sa mère par Régine. Et en entendant tomber des lèvres maternelles — peu

prodigues en général de compliments — les paroles de bienvenue qui lui sont adressées, il exulte intérieurement.

« Tout ira bien, songe-t-il, elle plait à maman ; d'ailleurs pourrait-il en être autrement, elle est si belle ! »

Et cependant une involontaire pensée lui vient.

« Régine n'est pas en beauté aujourd'hui, elle a les traits fatigués par les épreuves de la traversée ; de plus, la modeste petite robe grise — grise aussi celle-là ! — qu'elle porte est décidément par trop simple et mal coupée, cela ne l'avantage pas. ... »

Il n'avait pas remarqué ces légères imperfections de toilette à Athènes, mais ici, dans la ville de toutes les élégances, en quittant les boulevards, le contraste était légèrement choquant.

« Quand Régine serait aux côtés de la décidément très chic Mitta, la beauté de l'institutrice s'en trouverait forcément un peu effacée, faute d'un cadre digne d'elle, l'habit faisant, quoi qu'on en dise, le moine dans la plupart des cas.

« Quand elle sera ma femme, réfléchissait Saint-Vérand, je la ferai habiller par un grand couturier.

« Diable ! c'est que leurs façons sont hors de prix, à ces gens-là ! et ma bourse ne sera guère garnie, puisque Régine ne m'apportera point de dot. »

Et ce problème d'économie domestique l'absorba un moment !

— A quoi réfléchis-tu donc, Jacques ? demanda Mme Saint-Vérand à son fils, tu as l'air d'être à cent lieues d'ici.

— Pas tout à fait, j'étais beaucoup plus près, je vous assure, ma mère, je songeais que j'ai juste le temps de gagner la gare Saint-Lazare, si je veux attraper le train qui doit m'emmener dans un chef-lieu d'arrondissement où je donne ce soir une conférence à mes futurs électeurs.

— Quoi ! Tu ne dines pas avec nous, ce premier jour de l'arrivée de ta sœur et de son mari ?

— Impossible ! Je suis attendu. Je ne m'appartiens — et ne m'appartiendrai plus jusqu'aux élections. — La chose publique absorbera tous mes instants.

— Allez ! allez, monsieur le député, vous nous dédommagerez lorsqu'e vous siégez au Palais-Bourbon, déclara Paul de Fleurimont en riant.

— Les électeurs vous entendent, répondit le jeune avocat avec un sourire et, après avoir pris congé de sa femme et jeté un long regard à Régine, il héra un fiacre et s'absorba dans la recherche du programme politique qu'il voulait développer devant son auditoire rural.

XIV

La soirée ne se prolongea pas longtemps le jour de l'arrivée des voyageurs. On se sépara de très bonne heure.

Régine venait de coucher les enfants; elle avait hâte de reconquérir sa liberté et de se retrouver seule avec ses pensées afin de se remémorer les émotions du départ.

Hâte et peur à la fois, car, par une étrange impression qu'elle n'aurait su préciser, il lui semblait que quelque chose d'essentiel manquait à sa joie intime.

Quoi?... Elle n'aurait su le dire; mais elle l'avait tant attendue, tant espérée cette heure du revoir qu'il lui semblait que son bonheur présent était inférieur à celui qu'elle avait escompté.

« Aussi, pourquoi se forge-t-on de telles chimères, se disait l'énergique jeune fille, la vie ne donne jamais une félicité complète, absolue, telle que nous la rêvons dans notre folle imagination. Jacques est parti bien vite, mais il nous en a donné la raison. Il ne s'appartient plus; d'ailleurs, n'est-ce point moi qui l'ai encouragé à se lancer dans cette voie?»

« Son accueil a-t-il été moins tendre que je ne l'espérais?...»

« Non!... ses yeux m'ont dit qu'il m'aimait toujours autant...»

« Il ne m'a presque pas parlé, c'est vrai, mais qu'aurait-il pu me dire devant ces regards inquisiteurs, hostiles peut-être?... D'ailleurs, on ne lui a pas laissé le temps de me faire un long discours, et cependant, malgré moi, je me sens angoissée, j'ose à peine m'avouer que je préférerais ne pas l'avoir reçu!...»

« L'étrange chose que notre pauvre cœur! Hier,

je mourais d'impatience sur ce bateau qui m'amenaît vers lui; aujourd'hui, je voudrais avoir à attendre encore de longues heures ce revoi tant désiré. *Espérer* est une joie qui dépasse si souvent la réalité! »

Et c'est dans ces pensées assez complexes que la jeune institutrice s'endormit pour rêver — l'affreux cauchemar! — que Jacques ne l'aimait plus!!...

Quinze jours, il y avait quinze jours déjà que les voyageurs étaient arrivés.

Des amis des Saint-Vérand, qui habitaient la même maison qu'eux et qui se trouvaient en ce moment à Nice, avaient cédé leur appartement au ménage Fleurimont, la mère de la jeune femme étant trop étroitement logée pour pouvoir donner l'hospitalité à cinq personnes. On se trouvait donc sous le même toit, tout en étant chacun chez soi, ce qui était fort agréable.

Décidément, la campagne de Jacques devenait très absorbante, car le jeune homme ne faisait plus que de rares apparitions au logis. En revanche, Mlle Zaphiros multipliait ses visites à Mme de Fleurimont, et les deux amies sortaient ensemble une partie de la journée.

Le matin, c'était pour faire des emplettes et courir les magasins — ce passe-temps frivole, coûteux et indispensable à toute Parisienne digne de ce nom; — l'après-midi, l'on visitait les expositions, l'on se rendait aux endroits où il est *select* d'aller prendre le thé; le soir, il y avait les restaurants à la mode, le théâtre, les soupers; dans l'intervalle, mille autres occupations moindres, si bien que la jeune femme avait à peine le temps d'embrasser ses enfants. Mais ne fallait-il pas se dédommager des longs mois d'exil, de la privation forcée de Paris?... M. de Fleurimont allait de son côté et était non moins occupé que sa femme.

Régine, elle, vivait aussi retirée qu'à Athènes, passant toutes ses journées avec ses deux élèves, n'ayant pour distraction que l'écho des plaisirs pris par son entourage. Et elle savait cependant que si Jacques dinait rarement à la maison, il se retrouvait fréquemment avec sa sœur et les Zaphiros.

Mme Saint-Vérand, cela va sans dire, ne prenait qu'une part très restreinte à toutes les mondanités qui absorbaient sa fille, elle consacrait le

meilleur de son temps à ses petits-enfants qu'elle gâtait à loisir.

C'était une aimable femme, restée agréable à voir pour son âge : Elle avait dû être fort jolie et conservait encore un grand charme,

Son fils lui ressemblait physiquement, mais il y avait chez la mère plus de volonté et d'énergie et aussi plus de froideur apparente.

Cependant, elle se montrait particulièrement affable envers la jeune institutrice qui, d'ailleurs, cherchait toutes les occasions de lui plaire. Car, Régine se disait qu'elle lui donnerait un jour, à cette femme, le doux nom de mère ; ce doux nom que ses lèvres d'orpheline n'avaient plus prononcé depuis l'époque, heureuse et lointaine, de son enfance. Et déjà, la jeune fille se sentait fortement attirée vers celle qui avait donné la vie à Jacques, et elle voulait s'en faire aimer.

Un matin, elles se trouvèrent en tête à tête pour déjeuner.

Par extraordinaire, Mme de Fleurimont avait emmené les enfants. Il s'agissait d'aller visiter une exposition canine ; et, pensant que cela pouvait les intéresser, Mitta, à la grande joie de Simone et de Bob, les avait invités à déjeuner au restaurant afin d'aller ensuite passer l'inspection des différents spécimens de cet ami fidèle de l'homme, qu'est le chien ; bien entendu il n'avait pas été question de Mlle Bayle.

Comme le repas finissait, Mme Saint-Vérand dit gracieusement à la jeune institutrice, qui se trouvait ainsi libre de son temps :

— Vous voilà quelques heures de liberté devant vous, mademoiselle, la chose est si rare que vous devez avoir hâte d'en profiter pour sortir un peu, sans avoir l'ennui de la surveillance à exercer sur des enfants souvent fort indociles.

— Pas tant que cela, madame ; et la preuve, c'est que je compte garder le logis toute la journée...

« J'ai à écrire ; de plus, je désire me confectionner l'un de ces colifichets à la mode, dont ma bourse ne me permet pas l'achat, et qui doit contribuer à rendre présentable une robe passablement défraîchie.

— Vous menez une vie bien sérieuse pour votre âge.

— Pas plus monotone, je suppose, madame, que celle de mes pareilles.

— C'est possible, mais le malheur des autres n'atteint pas le nôtre. D'après ce que m'ont dit mes enfants, vous avez connu des jours prospères...

— Hélas !...

Et l' excellente femme, pensant que cette évocation du passé était sans doute pénible à la jeune institutrice, se hâta d'ajouter :

— Vous n'avez ni frère, ni sœur, ni aucun parent ?

— Vous m'erez permettrez, madame, de ne pas répondre, répliqua Régine dont la voix tremblait, les traits soudainement couverts d'une pâleur marbrée ; il est certains sujets qui me sont trop douloureux pour que j'en parle... C'est bien mal de ma part de vous dire cela à vous, madame, qui me traitez avec une bonté si parfaite, croyez que j'en suis cependant profondément reconnaissante et que si je me tais, c'est que...

Mais elle ne put achever, un sanglot s'échappa de sa gorge contractée.

— C'est au contraire moi, repartit aussitôt son interlocutrice avec bonté, qui devrais m'excuser d'avoir ravivé en vous des souvenirs pénibles par mes questions indiscrettes.

— Indiscrettes ! oh ! certes non, madame, protesta vivement la jeune fille. Dans ma situation, l'on trouve trop rarement des personnes qui s'intéressent à vous pour croire mal intentionnées celles qui veulent bien vous montrer un peu d'intérêt...

— Pauvre enfant, déclara Mme Saint-Vérand émue à son tour, vous êtes dans une phase d'épreuves, mais à votre âge — surtout quand on est aussi bien de toutes façons que vous l'êtes — on peut toujours espérer sortir d'un moment à l'autre par un mariage avantageux d'une situation précaire.

Régine tressaillit, l'occasion s'offrait à elle de sonder le terrain et de supputer les chances qu'elle avait de voir le choix de Jacques approuvé par le cœur maternel.

— Quand on est pauvre, repartit-elle, les occasions de bonheur sont rares...

— Ce qui les rend encore plus précieuses quand elles se présentent, conclut la mère de celui qu'elle aimait.

« Aurait-elle deviné le secret de son fils ? » se de-

manda l'institutrice angoissée. Et elle répliqua nerveusement :

— Certainement, madame, mais le manque d'argent entrave tant de choses...

— Croyez-vous ?

— Je le constate journellement.

— En tout cas, il n'est pas un obstacle au bonheur et j'en suis la preuve. Dans ma jeunesse, nous avions une très belle aisance, grâce à la situation de mon père, mais ma dot était des plus minimes, ce qui ne m'a pas empêchée d'être choisie par un homme que n'importe quelle héritière eût été fière d'épouser, expliqua la vieille femme avec un orgueil attendri, pendant que son regard rayonnait encore de bonheur et de fierté et qu'une larme embuait sa paupière au souvenir du sentiment qu'elle avait jadis inspiré.

Elle poursuivit :

— Monsieur Saint-Vérand avait l'intelligence, la distinction, un physique des plus séduisants, une belle carrière, mais il était sans fortune également, ce qui ne nous a pas empêchés d'être profondément heureux.

« Voyez, ma fille Suzanne, elle a eu la même chance que sa mère, M. de Fleurimont lui a tout apporté, à elle qui n'avait presque rien : grosse fortune, situation très recherchée, et enfin la particule qui n'est jamais à dédaigner...

« Quant à mon fils... (le cœur de Régine à ce mot cessa de battre) eh bien ! j'espère qu'il sera, lui aussi, la conquête d'une charmante héritière — bien qu'à vrai dire je ne la cherche pas pour lui. Doué comme il l'est d'un véritable talent oratoire, il se tirera toujours d'affaire et peu importe, en somme, que sa femme soit riche ou pauvre, pourvu qu'elle ait toutes les qualités qui rendent un mari heureux.

Régine sentit un flot de joie l'envahir, et son cœur se remit à battre régulièrement :

Ainsi la mère de Jacques ne s'opposerait pas à leur union ; aucun obstacle ne les séparerait, donc ils pourraient être heureux sans contrister personne et jouir d'un bonheur sans mélange.

— Mon fils, poursuivit Mme Saint-Vérand, est un excellent garçon, très bon, très facile à vivre, mais d'un caractère un peu indécis malgré les apparences du contraire.

» Je lui ai vu abandonner, tout à coup, les projets les mieux arrêtés et n'en plus vouloir — et cela — je vous le dis tout bas — la plupart du temps par versatilité de caractère ou par ambition pure.

« Surtout par ambition ; dès qu'il pense qu'une chose pourra lui servir, le mettre en vue, il s'y adonne tout entier avec une ardeur qui ferait croire à de l'énergie de sa part, alors qu'en réalité il n'en est rien.

« C'est de la fougue, une force factice, bientôt épuisée, qui dure d'autant moins qu'elle s'est plus dépensée au début.

» Ainsi, actuellement, sa candidature l'absorbe totalement, il ne songe plus à rien autre, délaisse le palais et je vous avoue que je suis navrée de le voir s'orienter vers la politique.

— Mais, madame, répondit vivement Régine qui prit aussitôt avec ardeur la défense de l'absent, on ne peut que louer M. Saint-Vérand de descendre courageusement dans l'arène, alors qu'il y a plus de coups à recevoir que de lauriers à cueillir !

La vieille femme regarda attentivement sa jeune interlocutrice :

— Seriez-vous d'un caractère combatif par hasard ? demanda-t-elle.

— A l'excès, madame. Je crois que lorsqu'on sent sa force on éprouve le besoin de l'exercer ! J'aurais dû être un homme. Et elle ajouta avec ardeur : Combien de fois ai-je gémi de mon inaction morale forcée. Les femmes ne peuvent rien par elles-mêmes, elles doivent évoluer (sans avoir jamais l'espoir d'en sortir par leur initiative) dans la sphère, si étroite soit-elle, où la destinée les a placées. Que ne suis-je un homme et je n'en aurais pas été réduite à apprendre à lire à deux enfants au foyer d'autrui !...

Sans bien se rendre compte de l'impression qui se dégageait pour elle du discours de la jeune fille, Mme Saint-Vérand se sentit l'esprit plus à l'aise. La chaleur d'accent qu'avait mise l'institutrice à défendre Jacques et dans lequel la mère avait cru, au début, discerner un intérêt personnel pour son fils, se trouvait justifiée d'elle-même par l'exposé des idées que venait d'émettre Mlle Bayle.

Ce n'était pas Jacques, mais les projets de celui-ci, évidemment, qu'avait défendus cette jeune fille d'une intelligence positivement virile.

« Aussi Mme Saint-Vérand demanda-t-elle tranquillement à Régine :

— Alors vous approuvez mon fils ?

— Certainement ; si tous les honnêtes gens se retirent de la lutte, par qui donc les amis de l'ordre seront-ils représentés ?...

— Vous avez raison ; mais, avouez que si la période électorale devait durer toujours, la vie serait un enfer pour les candidats à la députation.

« Je ne vois plus Jacques (Régine non plus ne le voyait pas, et elle en gémissait secrètement) ; à peine, s'il prend le temps de manger et de dormir.

« Quel que soit le résultat final, j'ai hâte que la date fatidique soit passée (la jeune fille, elle aussi, en avait hâte), pour diverses raisons :

« La première, c'est que je soupçonne fort mon fils de dépenser des sommes énormes en vue d'un succès des plus aléatoires ; je suis persuadée qu'il fait en ce moment une large brèche au mince patrimoine paternel.

« Il est vrai que s'il réussit, cela compensera les pertes, et lui ouvrira la porte d'un beau mariage, mais en attendant, ne me parlez pas des ambitieux, ils vont passer leur intérêt avant tout le reste, et cela parfois au détriment de leur cœur.

Et sur cette conclusion, Mme de Saint-Vérand se leva de table et gagna sa chambre.

Quelques secondes plus tard, Régine en faisait autant, l'esprit légèrement angoissé, sa joie de tout à l'heure était tombée.

Ce ne serait pas la mère de Jacques qui s'opposerait au bonheur de la jeune fille sans dot, mais, si c'était Jacques lui-même ?... songeait-elle, anxieuse, malgré elle. Certains mots jetés au hasard de la conversation peuvent faire atrocement souffrir. Il était ambitieux et les ambitieux font passer leur intérêt avant tout le reste... avait dit Mme Saint-Vérand, même au détriment de leur cœur !...

Mais, elle eut honte de cette vilaine pensée qui amoindrissait le caractère de son héros et elle s'empressa de la chasser par les réflexions suivantes :

« Quel droit ai-je de le juger ainsi ! Il m'a, il est vrai, un peu délaissée tous ces temps derniers, mais chaque fois que nous nous sommes trouvés ensemble, il s'est montré aussi empressé que je pouvais le souhaiter.

« A la vérité, *il* ne m'a rien dit concernant nos chers projets secrets, mais comment aurait-*il* pu le faire, nous ne nous sommes jamais trouvés seuls... »

Cependant Régine avait beau vouloir se rassurer, se persuader que Jacques l'aimait toujours, une inquiétude grandissait en elle, et elle entendait une voix plus forte que sa volonté qui lui criait dans le secret de son cœur :

Crois-tu que, *s'il* le voulait, *il* ne trouverait pas quelques instants à te consacrer ? Crois-tu que, *s'il* en avait le désir, *il* ne ferait pas naltre l'occasion d'un tête-à-tête ?

Un homme vraiment épris trouve *toujours*, quand il le veut, du temps à consacrer à celle qu'il aime. Il prend, *s'il* le faut, sur son sommeil, sur ses repas, mais *il trouve toujours*, sois-en sûre, — il le crée au besoin — le moyen d'aller où son cœur l'appelle !

Et la pauvre Régine courbait la tête, l'âme torturée par ces pensées lancinantes.

Elle eût souhaité faire taire la voix impérieuse qui lui démontrait ce qu'elle n'eût jamais voulu entendre, mais, elle n'en avait plus la force, sentant bien que, peut-être, cette voix néfaste disait vrai en clamant avec acharnement en son for intérieur : L'amour véritable connaît-il des obstacles ? Assurément non, il a des ailes. Il vole, il plane, tout lui est possible.

Et la pauvre fille, livrée à ces tristes méditations, ne se sentait plus à présent le goût de travailler à des embellissements de toilette. L'idée seule lui en était odieuse et la faisait souffrir.

A quoi bon se faire belle, si elle n'était plus aimée ?... songeait-elle douloureusement.

Décidément, elle ne s'occuperait pas de sa parure, elle allait écrire *cette lettre* qu'elle remettait, de jour en jour, depuis son arrivée en France et dont l'élaboration lui coûtait atrocement.

Cette lettre à *une personne* qu'elle ne nommait jamais et à laquelle elle ne pensait qu'avec un serrement de cœur ; cette lettre à *quelqu'un* qu'elle maudissait et dont l'existence était pour elle une amertume renouvelée.

Autant la faire aujourd'hui qu'un autre jour, et puisque son cœur saignait déjà de l'horrible plaie du doute, c'était l'occasion de le broyer tout à fait, deux douleurs étant à peine plus lourdes à supporter qu'une seule !

Et, courageusement, elle s'assit à la table de travail des enfants, prit son buvard et l'ouvrit.

Longtemps la jeune fille réfléchit, la tête dans ses mains, méditant ce qu'elle allait dire ; puis elle pressa ses tempes douloureuses de ses doigts glacés, et, soudain, traça nerveusement sur une enveloppe l'adresse suivante :

« Comte de Beausembant, capitaine au 50^e chasseurs à cheval. Compiègne. Oise. » et quand ce fut fait, sans relever la tête, le regard sombre, un pli amer sur la lèvre, elle prit une feuille de papier et commença à écrire, s'arrêtant toutes les deux secondes, ne trouvant pas ses mots...

Elle avait à peine tracé quatre lignes que la femme de chambre se présenta annonçant que M. Zaphiros était au salon qui demandait à voir « Mademoiselle » pour une communication urgente.

La jeune fille se leva aussitôt :

« Que peut-il me vouloir, songea-t-elle, pourvu qu'il ne soit rien arrivé de fâcheux à Mme de Fleurimont ou aux enfants. Qui sait si Jacques n'aurait pas reçu quelque mauvais coup dans l'une de ces infernales réunions électorales ? »

A cette pensée, sans prendre le temps de fermer son épître commencée, Régine se rendit au salon en proie à un inexprimable trouble, le cœur battant tumultueusement.

XV

— Vous voilà bien étonnée de ma visite inattendue et peut-être même intempestive, dit le Grec à Régine ; vous le serez encore plus lorsque vous en connaitrez le motif... Mais que vois-je ! vous êtes toute tremblante ; est-ce que je vous ferais peur, par hasard ?

— Nullement, monsieur, répondit Mlle Bayle avec un sourire (l'air radieux du visiteur l'ayant complètement rassurée), mais, j'avoue qu'en apprenant que vous demandiez à me voir, j'ai été un peu effrayée. Je craignais qu'il ne fût survenu un accident, soit à Mme de Fleurimont, soit à mes élèves.

— Rassurez-vous, mademoiselle, tout ce monde est en bonne santé et se dispose à beaucoup s'amuser, mais votre pâleur fait votre éloge. Elle prouve combien vous êtes attachée au foyer qui vous abrite.

— Mon Dieu, monsieur, je n'ai qu'à me louer des égards qu'on a pour moi, et je n'ai pas besoin de vous dire que j'aime de tout cœur ces chers petits, qui sont la principale occupation de ma vie. Se dévouer, c'est s'attacher.

— Assurément, mais si le rôle d'institutrice ne comporte pas plus de satisfaction intime que celui de père, je vous plains !

— Quoi ! c'est vous, monsieur, qui dites cela, heureusement que Mlle Mitta n'est pas là pour vous entendre !

— Oh ! je le lui ai dit en face, hier soir, car nous avons eu une scène terrible et c'est le même motif qui m'amène à vous aujourd'hui...

« Certes, se hâta d'ajouter le Grec, il y a longtemps que mon projet était arrêté, mais c'est ma filie qui en a précipité l'éclosion.

Régine regardait anxieusement son interlocuteur, se demandant ce qui allait sortir de leur entretien, après un tel exorde.

Il poursuivit :

— Vous ne comprenez pas grand'chose à mon début, mais si vous voulez me faire l'honneur de m'écouter quelques instants, vous ne tarderez pas à saisir le but de ma visite.

« Vous savez, sans que j'aie besoin de vous en exposer le tableau, de quels soins, de quelle tendresse j'ai entouré Mitta, tâchant, à force de dévouement, de gâteries, de lui remplacer sa mère défunte.

« Pour elle, je n'ai rien épargné ; j'ai prodigué l'or que la destinée a mis entre mes mains ; pour cette enfant j'ai fait abnégation de mes goûts. Tout ce qu'elle a désiré, je le lui ai donné, sa volonté était la mienne. Aussi, en retour, m'était-il légitimement permis de compter sur son affection et sur son dévouement.

« Vous savez également, à n'en pas douter, qu'elle a une dot princière, ce qui lui permet de choisir le mari qui lui plaira. — Celui-ci, attiré par un vil métal, ne s'apercevra-t-il pas un jour que l'or n'était que dans le contrat et point dans le cœur de sa femme, c'est probable, mais ce n'est point notre

affaire, ni à vous ni à moi. — Je vous disais donc que Mitta, grâce au chiffre de ma fortune, pourra épouser qui bon lui semblera.

« Jusqu'ici, nous n'avions pas encore beaucoup parlé de cet inconnu, qui d'avance ne m'inspire aucune sympathie, l'amour des pères étant légèrement jaloux, mais, jamais la pensée ne m'était venue que ce mari pourrait être un étranger, pis que cela, un personnage qui emmènerait Mitta à Paris, me l'enlèverait complètement et me priverait ainsi de la seule joie que j'ai en ce monde, ma fille...

Régine avait peur de comprendre.

Il poursuivit :

— M'étant consacré exclusivement à cette enfant, ayant renoncé à cause d'elle à rechercher dans une autre union la part de bonheur que je pouvais encore goûter, n'étais-je pas en droit d'espérer que ma fille se marierait auprès de moi, ne me quitterait pas, ne s'exilerait pas d'Athènes, enfin, où nous avons une des premières situations du pays, d'Athènes où je lui ai installé un palais digne d'une reine ?...

« Eh bien, au lieu de me consulter, de songer à toutes ces considérations, elle a décidé de son avenir toute seule !...

« Elle m'a annoncé hier, le plus tranquillement du monde, qu'elle désirait habiter Paris et qu'elle allait épouser Jacques Saint-Vérand.

Régine ne poussa pas un cri, n'eut pas un tressaillement, mais elle sentit dans la région du cœur une douleur telle qu'elle crut qu'une artère s'était rompue. Elle s'étonnait de tant souffrir sans en mourir.

Cependant, avec sa vaillance habituelle elle eut le courage de dire d'un ton absolument naturel :

— Vraiment ?

— Oui, cela vous surprend, et moi donc ! Mitta qui avait des prétentions d'héritière du trône, épouser un garçon qui n'a ni nom, ni fortune, je n'en reviens pas ! Si encore il était comte ou marquis, je m'en accommoderais à la rigueur, mais Saint-Vérand tout court !...

— Mademoiselle votre fille a pensé — et en cela elle a bien raison — que les qualités de l'homme compenseraient le manque d'avantages matériels, répliqua héroïquement la généreuse Régine qui trouvait dans sa nature exceptionnellement haute la

force de défendre les intérêts de celui qui l'avait lâchement trahie.

— Elle aurait pu rencontrer les deux, rétorqua le Grec, mais voyez-vous, cette idée de députation lui a troublé l'esprit... Elle se voit déjà la femme d'un ministre, je ne répondrais pas qu'elle ne visât pas jusqu'à la présidence !

— Et... la demande est faite ? questionna douloureusement la jeune fille qui voulait douter encore.

— Je ne saurais vous répondre à ce sujet. En tout cas, Saint-Vérand ne s'est point adressé directement à moi. Il paraît que cela ne se fait plus, que c'est tout à fait « vieux jeu », comme dit Mitta, depuis qu'elle parle le français nouveau style.

« Mais je ne doute pas que ce ne soit son intention, car vous avez pu remarquer, aussi bien que moi combien il était assidu auprès de ma fille.

« Lui, si occupé par son élection, il trouve encore le temps de venir jusqu'à nous, *quotidiennement*. Il est de toutes nos parties, promenades, soupers, théâtres. J'aurais dû me méfier...

Décidément, Régine, ce jour-là, devait gravir toutes les stations d'un calvaire atrocement douloureux. La pâleur s'accentua sur son front et un pli amer vint se creuser de chaque côté de sa bouche crispée, tandis que l'Athénien poursuivait :

— Un autre indice absolument probant — mais ce que je vais vous dire là, mademoiselle, est uniquement pour vous seule, je me fie à votre plus entière discréction, confia M. Zaphiros, — c'est que, c'est à ma bourse que le futur député a fait appel, un appel de fonds, nécessité par les frais de sa candidature.

Mlle Bayle eut un involontaire mouvement de réprobation, presque de dégoût :

— Oui, continua le Grec, cela vous étonne. J'ai été également un peu surpris lorsque ma fille m'a présenté la requête du jeune homme, mais je me suis dit qu'elle l'y avait sans doute engagé; et, après tout, étant lié comme je le suis avec les Fleurimont, il était tout naturel que ce garçon s'adressât à moi. (Régine, elle, ne trouvait pas naturel du tout d'emprunter de l'argent au père parce que l'on était aimé de la fille). Il poursuivit :

— Je lui ai donc prêté quelques billets de mille — oh ! une bagatelle, une vingtaine environ, là n'est pas la question — mais, ce qui en découle pour

moi, c'est que ces jeunes gens sont décidés à s'épouser...

— Je vous remercie, monsieur, dit Régine d'une voix lente et sans timbre, d'avoir eu assez de confiance en moi pour venir me conter votre ennui. Je sens, croyez-le bien, tout le prix de la preuve d'estime que vous me donnez. Malheureusement, si Mlle Zaphiros et... M. Saint-Vérand, poursuivit-elle avec effort, veulent s'épouser, je ne puis pas les en empêcher...

— Assurément, je le sais fort bien, mais vous pouvez m'aider à me venger de l'ingratitude de ma fille.

— Comment cela ? questionna l'institutrice, d'un ton indifférent et las.

Que lui importait la vengeance, du moment que son pauvre cœur était immolé ! Elle ne pensait qu'à sa propre misère, ne sentait que le mal qui la broyait et ne se souciait nullement d'une revanche quelconque.

— Ah ! voilà, c'est assez difficile à vous expliquer, reprit l'Athénien. Je vous ai dit combien je m'étais consacré à ma fille, avec quel désintéressement j'avais renoncé à être heureux par une autre qu'elle-même.

— Oui... eh bien ?

— Eh bien ! du moment que cette enfant n'est qu'une ingrate, qu'elle veut me quitter, m'abandonner, je ne vois pas pourquoi je persévérrerais dans mon sacrifice, je m'immolerais, enfin, pour une créature sans cœur ; aussi j'ai résolu de me remarier.

L'institutrice leva sur son interlocuteur des yeux étonnés, se demandant où il voulait en venir. En quoi les projets matrimoniaux de M. Zaphiros pouvaient-ils l'intéresser et pourquoi cet étranger la prenait-il pour confidente ?

Elle l'écoutait, distraite, le regard fixe, l'esprit perdu, le cœur crispé.

— Oui, me remarier, continua-t-il. Il y a des hommes beaucoup plus âgés et moins bien conservés que moi pour leur âge, qui se créent un nouveau foyer... Alors j'ai pensé à une personne remarquablement bien sous tous les rapports, que je connais depuis un certain temps déjà, que j'admire, que j'estime, que je vénère en un mot...

« Voyons, mademoiselle, ayez pitié d'un malheu-

reux pris d'une timidité soudaine, aidez-lui... Je n'oserais jamais poursuivre si vous avez ce regard d'hallucinée, si vous ne m'encouragez pas...

— Si j'ai bien compris, monsieur, repartit Régine qui faisait un effort violent pour suivre le cours de la pensée de son interlocuteur, vous avez fait un choix et vous désirez que je plaide votre cause auprès de cette personne ?

— Oui... non... c'est-à-dire que c'est à peu près cela... balbutia le Grec en devenant cramoisi comme un collégien qui en serait à sa première déclaration.

— Mais, est-ce que je la connais ?...

— Mieux que qui que ce soit.

— Elle habite Athènes ?

— Pas en ce moment...

— Alors, je ne vois pas bien...

Et la jeune fille ajouta après une pause :

— M'est-il arrivé de la rencontrer souvent ?

— Très souvent. Plusieurs fois par jour... dans votre miroir, déclara enfin le visiteur d'un ton résolu en s'enhardissant soudain.

Régine eut un air d'effarement.

En réalité, elle souffrait atrocement. La recherche d'un autre, quand l'être qu'on aime vous délaisse, c'est un corrosif appliqué sur une plaie vive.

— Je... je ne... sais... si je comprends bien, murmura-t-elle, très émue, d'une voix qui tremblait.

Le Grec était fort perplexe, ne sachant en quel sens il devait interpréter le trouble de la jeune fille. Avec une émotion réelle, il lui dit :

— Faut-il vous rappeler notre entretien, qui peut se résumer en deux mots : Je désire me remarier et mon choix s'est porté sur vous, mademoiselle.

— Sur moi ! repartit Régine en comprimant les battements de son cœur, la recherche flatteuse dont elle était l'objet n'éveillant en elle aucune vanité, bien légitime cependant.

— Oui, mademoiselle. N'avez-vous pas tout ce qui peut flatter l'amour-propre d'un homme ! Je sais fort bien que je ne suis plus très jeune, mais je vous donnerai une situation qui...

— Je vous en prie, monsieur, l'interrompit-elle, très digne. Croyez que je sens tout le prix de l'honneur que vous me faites, mais ma résolution est bien arrêtée : je ne me marierai jamais !

— Réfléchissez avant de me donner une réponse définitive.

— C'est tout réfléchi.

— Je sais bien, remarqua l'Athénien avec un ton empreint d'une certaine amertume, que je ne puis plus représenter à vos yeux le héros de roman dont rêvent les jeunes filles...

— Ne parlons pas de héros de roman, monsieur, ils ont trop souvent des pieds d'argile. Et le piédestal que nous leur élevons, dans l'ignorance de nos cœurs de jeunes filles, ne fait que rendre plus piteuse la chute de ces prétendus héros.

— C'est pour cela qu'une personne sérieuse comme vous ne devrait pas laisser la proie pour l'ombre.

— Encore une fois, je vous en prie, monsieur, supplia Régine, n'insistez pas. Je vous l'ai dit, je ne me marierai jamais, mais je me souviendrai toujours de la recherche flatteuse que vous avez faite de la main d'une pauvre fille. Je vous estimais déjà beaucoup, je vous estime davantage encore à présent : mais, de grâce, n'insistez pas !

— Vous serez obéie, mademoiselle. Je ne vous importunerai pas davantage, je vous en donne ma parole. Mais, si vous ne consentez point à devenir ma femme, vous ne refusez pas néanmoins d'avoir un peu de sympathie pour celui qui en a tant pour vous.

— Certes !...

Et Régine tendit la main au Grec qui la pressa longuement.

— Quand ma fille voudra me soutenir que l'argent est la seule puissance réelle, que tout capitule devant la magie de l'or, qu'avec lui on peut tout se procurer, tout acheter, je lui répondrai : « Excepté la main d'une noble jeune fille qui préfère la pauvreté, une situation dépendante, à un mariage où son cœur ne l'appellerait pas ! »

Et M. Zaphiros, après avoir prononcé ces mots d'un accent convaincu mais plein de tristesse, se leva et dit :

— Adieu, mademoiselle, pardonnez-moi d'avoir osé penser à vous.

— Adieu, monsieur, répondit Régine incapable d'en dire davantage, un sanglot lui montant à la gorge. Et ils se séparèrent.

Demeurée seule, la pauvre enfant n'a plus la force

de regagner sa chambre, il lui semble que ses jambes se déroberaient sous elle, si elle voulait faire un pas. Elle demeure immobile, en proie à un véritable état de stupeur, presque d'hébètement.

« Ainsi son beau rêve de tendresse est fini... brutalement fini... Ce n'est pas le destin qui l'a brisé par un de ces événements plus forts que la volonté. Non, c'est le résultat de l'inconstance de celui qui avait juré de *l'aimer toujours !* » Et il lui semble qu'elle souffre moins à cette pensée : « Si celui qui l'a trahie lui avait été enlevé par la mort, ou par l'opposition de la volonté maternelle, ou s'il s'était dressé entre eux un de ces infranchissables obstacles qui séparent les vies sans diviser les cœurs, son ame se serait brisée sous le poids d'une incommensurable douleur. Elle en voudrait au destin, au ciel, à Dieu même ; mais non ! c'est l'homme qu'elle aime qui, de ses propres mains, a rompu la chaîne qui rivait leurs deux cœurs... alors pourquoi souffre-t-elle ? Que regrette-t-elle donc ?... De s'être trompée dans son choix, voilà tout ; car il était indigne d'elle, indigne d'une affection comme la sienne, celui qui a été capable d'une telle lacheté. Il ne mérite pas un regret, pas l'ombre d'un regret.

« Eh bien, non ! elle ne le regrette pas !... »

« Et pourtant, combien elle souffre : comment peut-on souffrir à ce point sans en mourir... »

Elle sent son cœur prêt à éclater et elle porte sa main à sa poitrine pour en comprimer les battements aussi douloureux que désordonnés.

« Que disait-elle donc ? Que *s'il* était mort, que si des obstacles indépendants de leur volonté les avaient séparés, elle souffrirait plus encore... Mais elle était folle de parler ainsi !... C'est précisément parce que c'est *lui* qui l'a délaissée, *lui* qui s'en est allé vers *une autre*, de son propre gré, qu'elle souffre à ce point ; elle souffre du mépris qu'il lui inspire. Et c'est si dur le mépris quand on aime !

« Que n'est-il couché dans sa tombe ! que n'est-il mort aux yeux de tous : *il* vivrait encore dans son cœur à elle, dans le cœur de *sa* Régine ; *il* vivrait dans l'estime de celle qu'il a aimée ; tandis qu'aujourd'hui *il* est mort à tout jamais dans son souvenir... Et n'est-il pas plus cruel de pleurer les défunts de cette sorte que les vrais disparus dans l'Au-delà ? »

Et pendant que la jeune fille se livre à ces pensées amères, ses tempes battent douloureusement. Elle voudrait tant mourir là, sur place, et s'anéantir dans sa douleur !

Pourtant, elle ne peut demeurer au salon ; quelqu'un pourrait la surprendre en cet état de prostration et il faut à tout prix qu'elle s'en aille.

Alors, par un effort de volonté, elle se lève à la façon d'un automate, s'appuie contre les murs pour ne pas tomber, se glisse le long de la pièce et du vestibule, arrive défaillante jusqu'à sa chambre, se jette sur son lit, et là, fermant les yeux, donne un libre cours à ses larmes.

XVI

Pendant que le cœur de Régine agonise sans que nulle main amie soit là pour adoucir le mal de la pauvre enfant, pour lui apporter le divin dictame de l'amitié, Jacques Saint-Vérand et Mitta Zaphiros visitent l'Exposition canine et causent avec entrain.

Ils sont en tête à tête depuis quelques secondes. Mme de Fleurimont s'est attardée auprès d'un magnifique couple de danois qui fascine les enfants.

— M. Zaphiros nous a quittés bien vite tout à l'heure, remarque le jeune homme.

— Oh ! c'est que nous sommes en froid depuis hier soir, lui répond sa compagne.

— La nouvelle demande d'emprunt que vous avez bien voulu lui faire en mon nom l'aura peut-être contrarié ?

— Vous voulez rire ! Qu'est-ce que cinq mille francs pour l'un des plus riches sujets du roi des Hellènes !

— Oh ! je sais bien que ce n'est qu'une bagatelle, une aumône que l'on jette à un mendiant !...

— Ce n'est point ce que j'ai voulu dire, riposte vivement la jeune Grecque qui craint d'avoir froissé son interlocuteur, mais en traitant cette question « argent », j'ai dû naturellement faire allusion à ce que vous savez...

— Et qu'a-t-il répondu ? questionne rapidement Jacques qui est en proie à l'inquiétude.

— Que c'est très mal à nous de ne pas l'avoir informé plus tôt de nos projets. Comme si ces choses-là s'annoncent à son de trompe! Il me semble qu'avec un peu de perspicacité, mon père aurait pu voir de ses propres yeux ce qui éclate aux yeux de tous; mais les parents sont ainsi faits, c'est toujours quand il est trop tard qu'ils songent à mettre leur véto... leur véto! non, je m'exprime mal, c'est-à-dire à soulever des obstacles, rectifie Mlle Zaphiros qui a vu l'effet de sa phrase et tâche d'en atténuer la portée.

« C'est une des particularités du caractère grec, cela, poursuit-elle : Un projet, une chose ou une personne vous plaisent, on se passionne pour eux; le lendemain matin, vous croyez avoir trouvé mieux; fini des projets de la veille...

Jacques, qui eût pu lui répondre qu'il n'y avait pas besoin d'aller en Grèce pour rencontrer pareille versatilité, se contenta de remarquer :

— Il est bien certain que M. Zaphiros n'aura pas de peine à trouver pour sa fille un parti plus avantageux que moi...

— Là n'est pas la question; mais le malheur a voulu que nous nous trouvions l'autre soir chez les Demitri — des Athéniens fixés à Paris depuis quelques années — avec un capitaine de cavalerie, des plus séduisants, le comte de Beausembant, qui s'est un peu et beaucoup occupé de moi — (Saint-Vérand ne put se défendre d'un mouvement de contrariété) et je crois que ce pauvre père s'est aperçu de l'ambabilité de ce brillant représentant de l'armée française à l'égard de sa fille, et comme je le soupçonne fort d'avoir un secret désir de me voir devenir marquise ou comtesse...

— Vous en concluez qu'il agréerait volontiers la demande de ce traineur de sabre? remarqua ironiquement Saint-Vérand.

— Pourquoi pas! Vous dites cela d'un ton bien amer?

— Qui ne doit point vous surprendre...

— Oui et non, du moment que je n'y suis pour rien et qu'il s'agit seulement des petites faiblesses de papa; moi, j'en ai une autre...

— Laquelle? questionne Jacques, légèrement inquiet.

— Celle d'être la femme d'un grand personnage politique.

— Alors ce n'est que le futur député que vous aimez en moi? remarque le jeune homme assez dépité.

— Je ne dis pas cela... certes... mais enfin l'écharpe ne nuira pas...

Saint-Vérand ne réplique pas, il a peur de poser la question :

— Et si j'échouais? car il redoute la réponse.

Après un silence, il demande :

— Ne croyez-vous pas qu'il serait convenable de ma part de faire une démarche personnelle auprès de M. Zaphiros, après ce qui s'est passé hier entre lui et vous?

— Assurément... mais il ne faut rien brusquer non plus. Je désire encore réfléchir sur la façon dont nous nous y prendrons pour enlever la situation d'assaut...

— Je suis naturellement à vos ordres, mais...

— Tenez, interrompit la jeune fille, venez donc me rejoindre demain soir, au bal de charité organisé au bénéfice des dispensaires de la Croix-Rouge.

— Un bal de charité! Je n'avais pas entendu parler de cette fête.

— Elle n'a qu'une importance secondaire à mes yeux, répartit Mitta en riant; ce n'est pas par philanthropie que je vous demande de venir m'y rejoindre. Au fond, je me soucie fort peu du but.

— Quoi! c'est vous, mademoiselle, qui parlez ainsi? remarque l'avocat, choqué malgré lui des paroles de la jeune fille.

— Ces questions de querelles entre peuples m'intéressent si peu! Alors, les œuvres qui en découlent!

— Vous m'étonnez, mademoiselle. Certes, les femmes en général ont horreur de la guerre, mais dans le cas qui nous occupe, j'en connais peu qui n'aient fait des vœux ardents pour le soulagement des héros blessés. Je suis d'autant plus surpris de votre indifférence, que je vous croyais, en votre qualité de descendante de ces fiers Athéniens, une véritable admiration pour les guerriers quels qu'ils soient.

— Eh bien! vous vous étiez trompé, voilà tout. J'ai l'âme trop cosmopolite pour m'intéresser à ces luttes de territoire. Je suis très moderne, moi!

— Permettez, mademoiselle, jamais la femme n'a porté un plus vif intérêt aux graves questions qui

agitent les hommes que la femme moderne qui est vraiment la compagne de l'homme, celle qui s'associe à toutes les grandes idées qui occupent et préoccupent celui-ci.

— Je me contente d'un rôle plus modeste, plus féminin, je ne me soucie, moi, que de plaire...

— Et il faut avouer que vous y réussissez merveilleusement, s'empresse de répondre Jacques, du ton le plus aimable, car vous êtes la personification du charme, le charme fait femme, dirais-je, si les deux n'étaient pas synonymes!

— Flatteur!

— Du tout; je dis ce que je pense : Vous réalisez absolument mon idéal.

— Eh bien, tant mieux, répliqua Mitta. Les héritières comme moi ont toujours la crainte d'être épousées pour leur argent... mais tout cela ne me dit pas si, oui ou non, vous viendrez demain soir?

— Oui, certainement, puisque je suis assuré d'avoir le plaisir de vous rencontrer, mais j'arriverai un peu tard, ayant une conférence à faire dans la journée aux environs de Paris.

Comme il achevait ces mots, Mme de Fleurimont rejoignit les jeunes gens et la conversation prit un tour banal.

Lorsque Régine, sortant de la stupeur morale qui l'avait clouée sur son lit durant plusieurs heures, rouvrit les yeux, elle s'aperçut que le soleil était couché.

« Combien de temps suis-je demeurée là ? » se demanda-t-elle avec inquiétude, pendant qu'un travail de reconstitution se faisait en son esprit.

Que s'était-il donc passé dans sa vie ? *Ah ! oui, elle savait !* Jacques ne l'aimait plus. Il allait se marier avec la riche Grecque, et, par une étrange ironie du destin, c'est précisément à l'heure où son pauvre cœur vient d'être broyé par la nouvelle de la trahison de celui en qui elle avait placé toute sa confiance, que M. Zaphiros lui a demandé de devenir sa femme !

Que d'événements différents en quelques heures, Et la jeune fille presse ses tempes endolories :

Ainsi c'est bien vrai; celui en qui elle avait cru, en qui elle avait espéré, l'a trahi !

Le mépris qu'il lui inspire n'a d'égal que sa douleur; et, fin de mieux faire saigner la plaie qui la torture, elle évoque les incidents de la soirée

radieuse où, là-haut, sur le sommet de l'Acropole, à la sereine et douce clarté lunaire, il lui a dit son amour.

« Ne regretterez-vous jamais le choix que vous aurez fait en une heure d'enthousiasme? » lui a-t-elle demandé. — « Jamais! jamais! » a-t-il répondu avec une conviction ardente.

Alors elle a ajouté :

« Prenez garde! Si c'est toujours une mauvaise action et une lacheté d'abandonner une femme que l'on a promis d'épouser, cette lacheté devient un crime quand la victime est une pauvre fille comme moi qui n'a personne dans la vie pour la défendre; une pauvre fille sans dot qui n'a que son cœur à offrir. — Ne craignez rien, a-t-il répondu, je vous aime et je vous aimerai toujours... Vous êtes la réalisation complète de mon idéal... »

Qu'en a-t-il fait de ses serments, celui qui les prononçait, il y avait quelques mois à peine?... Se souvient-il seulement qu'il l'a aimée?... Se rappelle-t-il qu'il lui a écrit il n'y a pas deux mois : « Surtout que ma Régine adorée ne soit pas jalouse! Quel charme peut avoir cette jeune fille comparée à celle qui m'a pris mon cœur et le gardera pour toujours, à Régine enfin! »

« Comment le cœur de l'homme est-il donc fait pour que l'oubli s'y glisse si vite? » se répète-t-elle angoissée.

Mais, Jacques l'a-t-il vraiment oubliée?... N'est-ce pas plutôt pour servir son ambition qu'il va épouser la richissime Mitta? Et s'il en est ainsi, si cet homme est capable d'une telle ignominie, que penser de lui?

Quoi! c'est Régine dont l'âme repousse toute compromission, c'est elle qui a laissé son cœur s'égarter en des mains indignes?...

Mais Régine va se ressaisir, elle ne se laissera aller ni à la douleur, ni au ressentiment. Elle n'attendra pas que cet homme vienne lui dire : « J'ai fait un autre choix. » C'est elle qui lui rendra sa parole, elle ira à lui la première et lui dira froidement son mépris, tout son mépris. Elle sera maîtresse d'elle-même, elle sera calme comme si elle n'était pas personnellement en cause. Et cela parce qu'elle n'aimera plus, parce qu'il n'y aura plus en son cœur nulle place aux regrets.

Les cœurs comme le sien cessent d'aimer dès qu'ils n'estiment plus! Et comment pourrait-elle estimer encore? L'étrange chose que les jugements des hommes! On emprisonne un père de famille, un ouvrier sans travail qui, pour apaiser la faim de ses enfants, vole un pain de quelques sous chez le boulanger, et l'on serre sans difficulté la main de celui qui a trahi la foi jurée; qui a lâchement délaissé la jeune fille pauvre dont il a promis de faire sa femme afin d'épouser une opulente héritière!

Oh! comme elle aurait une belle revanche, si elle voulait se venger! Mais non; elle est trop noble de caractère pour répondre au mal par le mal, à la trahison par la trahison; elle perdrait ainsi le droit de mépriser Jacques!

Et cependant, si elle le voulait, elle pourrait aller dire avant qu'il lui ait rendu sa parole à celui qui l'a si cruellement déçue :

« Passez votre chemin, je ne veux plus de vous, vous êtes pauvre, l'occasion d'un riche mariage m'est offerte et j'en profite. » Ce serait la peine du talion et plus encore, car Régine en devenant la femme du Grec richissime se ferait donner par contrat, au détriment de Mitta, un peu et beaucoup de cet or pour lequel on l'avait trahie, et Jacques ne ferait plus alors le mariage d'argent qu'il a escompté.

Mais non; pas une seconde elle n'a été tentée par la saveur de la vengeance ou l'appât de la fortune. Régine est au-dessus de pareille bassesse et elle songe que si c'était pour en venir à une si complète abnégation de ses rêves de bonheur, elle eût bien mieux fait d'accepter, deux ans plus tôt, le mari sexagénaire qui lui apportait l'argent à défaut d'un âge assorti au sien, car elle se serait ainsi épargné l'amertume de goûter au pain toujours dur du foyer d'autrui et de connaître un affreux délaissement.

Cette fois encore, elle avait dit non sans hésitation, parce que son pauvre cœur mutilé n'aurait pu promettre de s'attacher à nouveau. Il est certaines blessures qui ne se cicatrisent jamais complètement; et dans ces conditions, ce serait un crime d'accepter la main loyale tendue vers la vôtre. Le devoir est de refuser.

Elle continuerait donc toute sa vie à être une

modeste institutrice, sans foyer à elle, errant de maison en maison à mesure que les enfants grandiraient, mais ce qu'elle ne ferait certes pas, c'est de rester chez la sœur de Jacques.

Sa situation y serait intolérable; elle entendrait parler quotidiennement du mariage de celui qu'elle avait cru épouser et serait forcée peut-être d'endurer l'indicible supplice d'être témoin du bonheur d'une autre. Un tel spectacle serait au-dessus de ses forces, aussi malgré tout l'attachement qu'elle ressentait pour ses élèves, elle chercherait un autre poste.

Elle prierait Mme Maurivet, la chère surintendante de la maison de Saint-Denis, qui avait toujours été si parfaitement maternelle à son égard, de lui trouver une situation nouvelle, n'importe où; loin, loin de ce Paris où elle avait tant souffert.

Durant ces derniers mois, elle l'avait à vrai dire un peu délaissée, cette amie dévouée. Le bonheur est tellement égoïste, et Jacques suffisait si complètement au cœur de l'orpheline! mais à présent que Régine souffrait, elle éprouvait le besoin de venir faire panser au nid de jadis sa blessure d'oiseau meurtri par l'orage.

Demain serait un dimanche, les enfants ne travailleraient pas; elle demanderait à Mme de Fleurimont de lui donner la journée et elle irait se re-tremper l'âme à ce foyer de la Légion d'honneur qui abrite les filles des héros.

Parlerait-elle de sa déception? Non; elle se contenterait de dire qu'elle ne se souciait plus de rentrer à Athènes; ou bien elle invoquerait un autre motif, mais elle ne laisserait pas soupçonner sa blessure, car Régine, âme scellée et forte, avait gardé précieusement l'aveu de Jacques, comme un cher trésor que l'éclat du jour ternirait; et, à cette heure, elle était payée de la contrainte qu'elle s'était imposée en ne prononçant jamais le nom de l'aimé, puisque l'humiliation d'avouer son délaissement lui serait ainsi épargnée...

Pan! Pan!

— Qui est là? demande Régine qui tressaille à la pensée qu'il va falloir se composer une attitude, affronter la présence de la personne qui frappe et cacher aux yeux de tous son amère déception.

— Moi, mademoiselle, répond la jeune voix de

Simone. Je venais savoir si vous étiez souffrante, grand'mère dit que vous n'êtes pas sortie de la journée et qu'elle a frappé deux fois à votre porte sans que vous lui ayez répondu.

— J'étais effectivement un peu lasse, je me suis mise sur mon lit, je me serai sans doute endormie, car je n'ai rien entendu.

— Puis-je entrer ?

— Certainement, ma mignonne.

Il ne déplaît pas à Régine d'affronter d'abord les regards de la fillette, car celle-ci est très avisée pour son âge et si elle ne fait pas de réflexion sur les traits tirés de « Mademoiselle », c'est que « Mademoiselle » peut supporter n'importe quel regard scrutateur. L'institutrice va donc ouvrir :

— Vous êtes-vous bien amusée ? demanda-t-elle avec effort.

— Oh ! oui ! si vous saviez ! Mlle Mitta et l'oncle Jacques sont si gentils, ils nous ont...

Mais Régine ne laisse pas à l'enfant le temps d'achever sa phrase, elle l'interrompt avec une vivacité dont elle n'est pas maîtresse :

— Vous me parlerez d'eux plus tard ; pour le moment racontez-moi comment vous avez trouvé les chiens à l'exposition canine !...

La petite fille interdite regarde « Mademoiselle ». Elle n'y comprend plus rien, elle ne l'a jamais vue ainsi, Mademoiselle est si douce d'ordinaire !...

— Je n'ai pas le temps, répond Simone déconcertée ; on va se mettre à table ; l'on m'avait envoyée pour vous dire que c'était servi.

— Allons, répondit Régine courageusement, ne nous faisons pas attendre.

XVII

Une foule nombreuse et des plus élégantes rit, cause, danse et flirte dans des salons brillamment illuminés et somptueusement décorés de fleurs et de plantes rares.

Tout ce monde s'amuse au bénéfice de l'œuvre

de la Croix-Rouge. Le plaisir des uns contribuera à soulager l'effroyable misère des autres. Ainsi va la vie...

Un couple très remarqué se promène lentement et évolue de droite et de gauche après un tour de valse.

La femme porte une resplendissante et vaporeuse toilette de gaze plissée d'un rouge éclatant qui sied merveilleusement à son type de brune, au teint mat; le cavalier, lui, est revêtu d'un brillant uniforme d'officier de cavalerie. Ils causent à mi-voix.

La moustache conquérante, le regard hardi, le sourire très fat, le beau danseur — car il est incontestablement bien physiquement — se penche vers sa compagne auprès de laquelle il semble très assidu et lui murmure discrètement quelques éloges admiratifs sur sa toilette « qui, tout en étant d'un modèle aussi exquis qu'inédit, rappelle par son élégante sobriété les draperies de la statuaire grecque antique ».

De la toilette, le cavalier passe à la personne elle-même et complimente sa danseuse sur l'incomparable beauté de ses yeux: « Ce ne sont pas les Françaises qui ont ce regard, ce velouté d'expression, des cils d'une telle longueur, etc., etc... », débite-t-il sans se lasser d'accumuler les compliments. Celle qui l'écoute le trouve bien un peu osé de s'exprimer ainsi, étant donné que leur connaissance est de date tout à fait récente, mais intérieurement elle est très flattée et absolument de l'avis du bel officier et elle approuve *in petto*: « Ces Parisiennes, songe-t-elle vanitueusement, ont des yeux si minuscules, si peu expressifs... décidément la comparaison a du bon, si elle m'a été quelquefois défavorable, elle me sert en France, ce n'est pas à Athènes que l'on me complimenterait à ce sujet. Il est si banal là-bas d'avoir de grands yeux!... »

Et elle ajoute avec dépit, toujours en son for intérieur :

« *Ce n'est pas Jacques qui s'extasierait ainsi, il ne m'a jamais parlé de ma beauté.* »

Mais il est temps que la jeune fille réponde à son aimable cavalier, elle prend alors un petit air humble et dit en abaissant ses longues paupières :

— Vous exagérez, monsieur, mes yeux sont plu-

tôt moins bien que ceux de toutes les jolies femmes qui nous entourent...

— Oh ! mademoiselle, si la comparaison de la poutre et de la paille que nous fournit le Nouveau Testament n'était pas si rebattue, je pourrais vous la servir...

— Flatteur !

— Du tout; je suis simplement un admirateur aussi juste que sincère.

— Naturellement. Ces phrases-là font partie du code de la civilité puérile et mondaine de tous les pays, repartit avec son rire perlé des jours de conquête Mlle Zaphiros que l'on a bien reconnue.

— Moquez-vous, mademoiselle, si cela vous plaît, reprend le beau capitaine à la moustache blond cendré, mais mon opinion n'en demeurera pas moins la même pour cela.

Il a parlé sérieusement; la jeune Grecque le regarde à la façon d'un juge qui cherche à scruter la conscience d'un prévenu.

C'est qu'il l'intéresse tout particulièrement, ce brillant représentant de l'armée française. Le hasard lui a fait faire à son endroit une découverte aussi intéressante que précieuse.

Elle va le questionner adroitement sur ce qu'elle a appris et elle se promet beaucoup de plaisir, lorsqu'elle constatera son embarras.

— Je ne me moque nullement, reprend-elle, je suis même très flattée, on ne peut plus flattée, mais je ris de votre compliment qui me prouve une chose: C'est que vous devez connaître peu de mes compatriotes pour me trouver de beaux yeux.

— Oh ! mademoiselle ! !...

— Oui, partialement.

— A vrai dire, ajoute le capitaine, je n'ai eu l'honneur d'être présenté jusqu'ici qu'à Mme Dimitri et à vous, mademoiselle, ce qui me rend naturellement très désireux de rencontrer beaucoup d'Athèniennes, étant donné les deux spécimens que je connais.

— Trop aimable...

L'officier proteste à nouveau, Mlle Zaphiros poursuit, regardant fixement son cavalier :

— Alors vous ne connaissez personne à Athènes ?

— N... non, répond celui-ci l'air assez gêné.

— Ah !... Dans ce cas, je n'aurai pas à mon retour l'occasion de parler de vous là-bas ?

— Je ne le pense pas, déclare le jeune homme avec un sourire contraint.

— Je le regrette, poursuit Mitta.

Un silence s'établit entre eux, Mlle Zaphiros semble méditer, mais son regard luit étrangement comme si elle voulait défier quelqu'un.

L'officier paraît tout à fait mal à l'aise.

— Si vous êtes suffisamment reposée, mademoiselle, déclare-t-il avec hâte comme s'il eût été pressé de changer de conversation, nous pourrions encore faire un tour de valse.

— Volontiers...

Et quelques secondes plus tard, mêlés aux autres groupes de danseurs, le capitaine et la jeune fille tourbillonnent avec entrain.

C'est alors que Jacques Saint-Vérand, qui arrive seulement, aperçoit Mlle Zaphiros, bostonnant avec un élégant cavalier.

Il a un mouvement de contrariété dont il serait fort en peine de préciser la cause :

« A n'en pas douter, se dit-il, le danseur de Mitta n'est autre que l'officier rencontré chez les Dimitri, celui dont elle m'a parlé, il a l'air effectivement de la trouver — elle ou sa dot — fort à son gré.

Et, appuyé contre le chambranle d'une porte, le futur député médite tout en suivant du regard le couple qui évolue autour du salon.

Il n'est que médiocrement satisfait de sa conférence de l'après-midi. La réunion a été des plus orageuses, ses adversaires politiques ont violemment attaqué son programme. Un socialiste a pris la parole et développé avec une réelle éloquence des théories, aussi subversives qu'absurdes, mais qui, néanmoins, ont produit de l'effet sur l'auditoire. Il sent qu'il a perdu du terrain dans l'opinion des représentants du suffrage universel. Des bravos monstrueux ont salué les paroles de l'orateur aux idées avancées.

Quel sera le résultat final des élections ? encore huit jours de fièvre et après ?...

Eh bien ! Si le succès n'était pas son partage, il aurait, pour se dédommager, la main de l'héritière.

Et encore qui sait ? l'aurait-il ? La jeune Grecque était aussi ambitieuse que fantasque...

N'avait-il pas édifié son avenir sur un piédestal bien fragile ?... songe-t-il anxieusement.

Mais là ne se terminent point pour lui les préoccupations de l'heure présente. Il a encore un autre souci qui, à lui seul, est aussi grand que les deux autres, un souci qui ressemble fort à un remords et qui lui met une ombre au front chaque fois que sa pensée s'y arrête.

Ce souci, c'était Régine qui le faisait naître. Régine qu'il avait promis d'épouser, Régine à laquelle il a dit qu'il l'aimait, Régine qui compte sur sa parole, qui espère en lui, qui a la plus entière confiance en celui qui est venu à elle. Régine qui, se reposant en sa loyauté, est sans inquiétude de l'avenir, sans angoisse du présent, Régine la femme rêvée qu'il a lâchement immolée à ses projets d'ambition.

Comment lui apprendra-t-il que tout est fini entre eux ?

En quels termes reprendra-t-il sa parole, pour que la jeune fille ne le méprise point trop ? car il ne veut pas qu'elle le méprise, il en souffrirait indubitablement. C'est déjà bien assez d'être forcé, dans l'intérêt de son avenir, de renoncer à celle qu'il aime, sans y ajouter la douleur de savoir qu'elle le méprise... Que pensera Régine, dont l'âme est si haute, dont les actes sont si absolument conformes à ses paroles ? Comprendra-t-elle les nécessités de la vie ? Admettra-t-elle les circonstances atténuantes de sa conduite envers elle ?...

C'est peu probable. Et quand bien même elle le ferait, cela ne l'empêcherait pas de souffrir, la pauvre enfant ! *et lui donc !*...

Est-ce qu'il ne souffre pas ! mais la raison l'oblige à renoncer à un projet aussi insensé que celui qu'il a formé en une heure de folie, et il doit sacrifier tout attachement si cher qu'il soit. Son avenir avant tout. S'il était riche, il épouserait assurément Régine ; mais lorsque l'on est pauvre soi-même, c'est de la déraison, de la folie pure, que d'épouser une jeune fille sans le sou ?

C'est bon pour un homme d'intelligence médiocre qui ne prétend qu'aux joies du foyer, parce qu'il n'est pas doué pour « arriver » ; mais, un homme de sa valeur, à lui, Saint-Vérand, qui peut prétendre à tout, s'il est aidé par ce puissant levier qui s'appelle l'argent, peut-il ruiner son avenir pour une question de pure sentimentalité, non, assurément non !

Ce qu'il va faire, tout autre à sa place le ferait.

Quiconque se serait trouvé placé dans l'alternative où il s'était trouvé eût agi comme il avait agi !...

Après tout, chacun en ce monde cherche d'abord son propre intérêt, et si Régine l'avait aimé comme certaines femmes savent aimer, elle aurait pensé à lui d'abord, et se serait d'elle-même immolée et lui aurait dit : « Je refuse de vous épouser afin de ne point vous condamner à la pauvreté ; afin de vous permettre de faire un mariage riche qui vous ouvrira les portes d'un brillant avenir. »

Il connaissait des femmes héroïques qui avaient agi ainsi. Régine, elle, dans son égoïsme n'avait pas cru devoir se sacrifier, la pensée de l'immolation ne lui était point venue. Alors, il ne voyait pas pourquoi il serait plus généreux qu'elle...

Le moment psychologique était arrivé ; il allait se trouver acculé au pied du mur, car Mitta devait lui indiquer, ce même soir, le jour où il devrait demander sa main à M. Zaphiros, et l'honneur l'obligeait à se dégager au plus vite vis-à-vis de l'institutrice. Irait-il à elle avant ou après la demande qu'il allait adresser au richissime Grec ?

Sa conscience l'engageait à parler préalablement à la jeune fille, lui disant que la plus élémentaire loyauté l'y obligeait, mais il hésitait, car Régine était très séduisante, et il n'était pas bien sûr de ne plus l'aimer et, si elle allait pleurer, supplier (combien il la connaissait peu !...) il ne répondrait plus de lui ! Et alors c'en serait fait d'un avenir brillant, sa carrière se trouverait entravée par la pauvreté, il lui faudrait toute sa vie lutter dans la médiocrité, et débuter dans le mariage par des dettes (car il allait de soi que, n'épousant plus la fille, il lui faudrait sur-le-champ rembourser les sommes avancées par le père en vue de sa candidature), et s'il échouait !... Il frémissait rien qu'en y songeant !

De plus, que dirait Mitta ? à quel acte de fureur jalouse ne se porterait-elle pas ! Celle-là aussi le mépriserait ! Mais il s'en préoccupait moins. A la vérité, il se serait aussi mal conduit envers l'une qu'envers l'autre, et cependant il était homme d'honneur, mais il se trouvait dans une situation inextricable et fausse et c'était là son excuse.

Que n'avait-il encore huit jours devant lui ! l'écharpe de député qu'il porterait alors faciliterait et adouciraient bien des choses ?

Régine comprendrait peut-être qu'elle n'était plus un parti acceptable pour un homme de son importance, et d'elle-même elle se retirerait...

« Après tout, c'est sa faute à elle, pourquoi m'a-t-elle encouragé à me lancer dans la politique ? Une fois la porte ouverte à l'ambition, l'on ne sait jamais à quel point elle accapara les pensées d'un homme. Régine avec son intelligence aurait dû prévoir ce qui est arrivé, car elle a un esprit d'une profondeur et d'une pénétration extraordinaires... »

Et une sourde irritation lui venait, en pensant aux qualités de cœur et d'intelligence de la jeune fille, car il lui en voulait de l'obliger à se mépriser lui-même, reconnaissant bien au fond de sa conscience qu'elle n'avait eu d'autres torts vis-à-vis de lui que de croire en sa parole, d'avoir eu une confiance implicite en celui qui l'avait lâchement trahie...

Il en était là de ces décevantes réflexions quand l'orchestre modula les derniers accords de la valse. Quelques secondes plus tard, Mlle Zaphiros s'avancait vers lui au bras de son danseur :

— Quel air tragique vous avez, dit-elle au jeune homme, l'on dirait positivement que vous conspirez.

— Monsieur médite peut-être un complot politique, remarqua le cavalier de la jeune Grecque.

— Et vous ne croyez pas si bien dire, repartit aussitôt Mitta en riant, car je vous présente M. Jacques Saint-Vérand, le futur député de la circonscription de X... — Le comte de Beauseignant, ajouta-t-elle en désignant à Jacques son danseur.

Les deux hommes s'inclinèrent et échangèrent une phrase banale de politesse, mais sans empressement de part et d'autre.

— Voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder la prochaine danse, quelle qu'elle soit ? demanda Saint-Vérand à la jeune fille.

— Mais volontiers, répondit celle-ci.

Et le beau capitaine, ayant salué, se retira les laissant en tête à tête.

— Je suppose, dit ironiquement l'avocat, que ce brillant cavalier n'est autre que l'officier dont vous m'avez parlé !

— Certainement. Il est fort bien, n'est-ce pas ?

— Ni mieux ni plus mal que ses pareils.

Mlle Zaphiros eut un rire railleur :

— Tous mes compliments ! M. de La Palisse n'eût pas trouvé mieux.

— Je veux dire, repartit Saint-Vérand d'un ton de dépit, que ce traineur de sabre, en sa qualité d'officier de cavalerie, est comme ils le sont tous, élégant, parfumé, de tenue irréprochable, coulé dans le même moule d'obligatoire suffisance ; mais, à part cela, je ne vois pas ce qu'il peut avoir de rare, il est comme les autres.

— Heureusement pour lui ! Personne d'ailleurs ne vous a parlé de qualités transcendantes ; mais, savez-vous que vous êtes tout au plus aimable ce soir, vous avez votre « tête » d'Athènes et chacun sait que ce n'est point celle des jours de fête !!

— J'ai tant de préoccupations en ce moment !

— Ah ! oui, votre candidature !

— Et aussi ce que vous savez !

— Ce que je sais ?

— Eh bien ! nos projets !...

— C'est vrai, mais je suppose que vous les rangez dans la catégorie des choses agréables et que ce ne sont point eux qui vous mettent ce pli au front et vous donnent un air lugubre.

— Assurément ; néanmoins vous reconnaîtrez que je puis bien être anxieux au sujet de la réponse que pourra me faire M. Zaphiros.

— Il est certain que je trouve papa très nerveux ces temps-ci, très peu disposé à m'être agréable. Il serait peut-être préférable de ne pas brûler nos vaisseaux, si nous temporisions...

— Comme vous voudrez, répondit dubitativement le jeune homme.

— Oui, cela serait préférable, ce pauvre père aurait ainsi le temps de s'habituer à cette idée de donner sa fille à un... Français.

— Roturier, devriez-vous ajouter, repartit apremment Jacques.

— Ne me faites pas dire ce qui n'était point dans ma pensée, mais vous concevrez aisément que l'idée de me voir épouser un étranger soit désagréable à papa qui est très chauvin.

— Je n'en disconviens pas, ce sentiment est assez naturel ; mais ne m'avez-vous point dit que M. Zaphiros vous verrait volontiers épouser ce capitaine de Beausembant simplement parce que son nom est précédé de deux petites lettres, de valeur tout à fait

périmée sous un régime démocratique, un d et un e ?

— J'ai pu le dire, mais c'était un propos en l'air, tout à fait sans importance.

— Croyez-vous ?... et si je m'avais, moi, d'y attacher une très grande ?...

— Vous auriez tort... Mon Dieu, quel air vous avez ! Quelle figure ! quelle mine déconfite ! vos futurs électeurs vous auraient-ils fait par hasard « une conduite de Grenoble » ?

— Je me moque bien de mes électeurs...

— Alors, je ne comprends plus... C'est-à-dire si, je comprends très bien. Je vais vous dire ce que vous avez : Vous êtes jaloux.

— Jaloux ! moi !...

— Oui, vous ! N'essayez pas de nier, je suis trop femme pour n'avoir pas deviné ce qui se passe en vous. Et cependant je vous déclare que jamais jalou-
sie n'est tombée plus à faux.

— Comment, plus à faux ?

— Oui ; soyez franc et répondez en toute sincérité à la question que je vais vous poser : « Qui de moi ou de M. de Beausembant trouve l'autre le plus à son gré ? »

— Cela ne se demande pas ! Je veux croire qu'étant donnés nos projets, ce « monsieur » vous est parfaitement indifférent ! repartit aigrement Jacques.

— Alors, vous supposez que c'est lui qui est épris ?

— Assurément.

— Et si je vous fournissais la preuve du contraire ?

— Comment cela ? Que c'est vous qui tenez à lui ? s'exclama brusquement Saint-Vérand.

— Êtes-vous naïf pour croire que si je l'aimais, j'en ferais l'aveu ! non, ce n'est point ce que j'ai voulu dire, mais je demande ce que vous répondriez si je vous fournissais la preuve que son cœur est ailleurs ?

— J'en serais d'abord fort heureux, seulement je demeure jusqu'ici très incrédule. Comment pourriez-vous le savoir ?

— Cela, c'est mon secret, et si vous voulez m'offrir votre bras et me conduire là-bas dans la galerie assez déserte pour le moment, vous apprendrez quelque chose qui pourra vous intéresser.

— A vos ordres, répondit Jacques en s'inclinant et, quelques secondes plus tard, ils se dirigeaient l'un et l'autre à travers la foule vers un coin solitaire qui leur permit de causer sans le voisinage d'oreilles indiscrettes.

XVIII

Malgré la douleur à laquelle elle était en proie, Régine avait passé une assez bonne nuit.

La jeunesse ne perd jamais complètement ses droits, et l'abattement moral avait produit chez la jeune fille une sorte de torpeur physique qui l'avait fait s'endormir d'un lourd sommeil sans rêve.

A son réveil, elle aperçut le clair-soleil d'avril qui filtrait au travers des persiennes closes de sa chambre, célébrant ainsi par sa splendeur la joie du renouveau.

Elle eût un tressaillement douloureux :

Oh ! cette gaieté de la nature quand son pauvre cœur agonisait, combien elle lui faisait mal.

Mais arrière les regrets superflus, il fallait se ressaisir et faire face à l'ennemi ! Il serait lâche de remettre à plus tard l'action décisive.

Sa résolution était bien arrêtée, elle irait sans tarder à Jacques, elle ne lui adresserait pas une plainte, pas un reproche.

Elle lui dirait simplement que, s'étant aperçue *qu'il n'était pas celui qu'elle avait espéré, celui qu'elle rêvait*, elle lui rendait sa parole.

Ce serait très simple. Très simple, oh ! oui, mais infiniment douloureux ! Si elle attendait encore un jour ou deux, afin de raffermir son cœur d'ici là ? elle souffrirait peut-être moins...

Elle avait d'abord pensé lui écrire, ce qui eût été beaucoup plus facile, mais elle avait repoussé cette idée, se disant qu'après tout, elle ne savait rien de positif sur la trahison de Jacques, qu'il valait mieux le voir et s'assurer de sa propre bouche qu'il était coupable avant de l'accuser. Quels remords de l'avoir soupçonné s'il avait été lâchement calomnié...

Elle lui épargnerait ainsi une souffrance, celle des

soupçons injustes, et au cas où sa trahison serait vraie, eh bien, elle lui fournirait de cette façon l'occasion de plaider les circonstances atténuantes ; on ne condamne pas un coupable sans entendre ses explications...

Au fond, au tréfond de son pauvre cœur brisé, elle espérait peut-être encore... Quoi ? elle n'aurait pu le dire, bref, elle préférerait lui parler.

Mais au fait, les élections approchaient. Jacques serait durant toute la semaine encore plus insaisissable que par le passé, et si l'explication pénible qu'ils auraient ensemble devait l'impressionner défavorablement et lui nuire dans l'élaboration des nombreux discours qu'il allait avoir à prononcer ? ne valait-il pas mieux se sacrifier et attendre ?

Sublime résolution, dans laquelle le cœur de la femme se reconnaissait avec sa puissance d'abnégation, dès qu'il s'agit de ceux qu'elle aime.

La femme ! on la trahit, on l'abandonne, et son cœur ne demande qu'à pardonner, qu'à se dévouer quand même !...

La jeune fille se leva l'âme endolorie, indifférente à tout, même au plaisir si longtemps escompté d'aller passer une journée à Saint-Denis auprès de l'amie que, dans sa vie esseulée, elle cherissait à l'égal d'une mère, de Mme Maurivet.

Et cependant, aux côtés de celle dont l'affection avait été pour elle un réconfort et un encouragement, elle penserait assurément moins à l'amère désolation qui venait de la broyer.

Parlerait-elle de sa déception de cœur ? ?...

A quoi bon ? Ces sortes de blessure se cicatrisent d'autant plus vite qu'on y touche moins ; mais en revanche, elle entretiendrait cette amie sincère d'une autre plaie secrète, plaie profonde et lancinante qui saignait en elle depuis des années et dont elle ne parlait qu'à ceux qui la connaissaient, à ceux dont la sympathie vraie lui était un baume.

Machinalement, elle s'habilla ; machinalement, elle partit ; machinalement encore, elle prit le train, mais quand le soir, vers les sept heures, elle revint reprendre son poste auprès des jeunes Fleurimont, elle se sentait moins malheureuse, moins isolée, ces quelques heures d'intimité et d'abandon lui avaient fait du bien.

Mme Maurivet, afin de la fortifier dans ses épreu-

ves, lui avait narré les difficultés matérielles dans lesquelles se débattaient nombre d'anciennes élèves aux prises avec les rigueurs, prévues ou inattendues, du destin, sachant bien que le malheur d'autrui est pour notre nature déchue, quand nous souffrons nous-mêmes, comme une sorte de vulnéraire. Le cœur blessé, le cœur torturé voit avec une complaisance secrète la souffrance des autres...

De plus, la pauvre enfant avait exposé à celle qui lui avait procuré jadis ce poste d'institutrice qu'elle occupait, son désir de quitter la famille Fleurimont sans donner le motif véritable, alléguant qu'elle était lasse d'enseigner et qu'un poste de dame de compagnie lui conviendrait mieux. Et à sa grande satisfaction, Mme Maurivet lui avait appris qu'elle avait justement sous la main ce qu'elle désirait : une femme encore jeune que les coups redoublés de la destinée avaient brisée et qui ne trouvait du soulagement à sa tristesse que dans une vie errante à travers l'Europe.

Cette personne cherchait une compagne à la fois intelligente, sérieuse et fort instruite, qui eût elle-même assez souffert pour comprendre sa propre douleur.

Régine était donc toute désignée pour l'emploi et c'est avec un véritable soulagement qu'elle songeait que le supplice d'être témoin du bonheur de Jacques, d'entendre sans cesse parler de ses fiançailles, lui serait ainsi épargné...

Les enfants l'accueillirent avec empressement et affection :

— Si vous saviez, mademoiselle, comme la journée nous a paru longue sans vous !

« Nous sommes bien allés nous promener avec la femme de chambre de grand'mère, mais il a fallu rentrer de bonne heure, et vous êtes beaucoup plus gentille qu'elle.

« Heureusement que nous avons trouvé Mlle Mitta à la maison. Elle avait une commission à faire à notre oncle Jacques et était venue croyant le rencontrer, mais voyant qu'il n'était pas là, elle nous a proposé en attendant son retour de nous apprendre à faire toutes sortes de jolies découpures.

— Ah ! vraiment ! dit Régine avec effort.

— Oui, et comme nous avions besoin de beaucoup de papier et que j'en avais vu sur votre table à

écrire, nous sommes allées le chercher, pensant bien que cela ne vous fâcherait pas.

— Robert et vous ? questionna l'institutrice.

— Non ; Mlle Mitta et moi.

— Ah ! s'exclama l'institutrice, et vous avez trouvé tout de suite ce que vous cherchiez ?

— Pas tout à fait, nous avons d'abord regardé dans votre buvard.

— Dans mon buvard ! répéta la jeune fille avec effroi, une vive contrariété empreinte sur son visage.

— Oui, dans le buvard. C'est Mlle Mitta qui a voulu l'ouvrir, moi je n'aurais pas osé, poursuivit la fillette.

— A-t-elle examiné les papiers qui s'y trouvaient ? demanda anxieusement Régine qui était devenue d'une pâleur mate.

— Je ne sais pas ; elle m'a envoyée chercher des ciseaux pendant qu'elle regardait ; quand je suis revenue, elle avait trouvé ce que nous voulions.

L'institutrice, en proie à une agitation des plus vives, se précipita vers sa table à écrire et poussa un gémissement.

« C'est bien ce que je pensais ! Cette lettre commencée lors de la visite de M. Zaphiros, je l'ai laissée traîner là dans ce buvard ouvert. Mitta l'aura lue ainsi que l'adresse tracée sur cette enveloppe. Que va devenir mon douloureux secret entre les mains de cette créature sans délicatesse, ni discréction ? vraiment le destin m'accable !!

« Pourvu qu'elle n'aille pas parler à Jacques de sa découverte !

« S'il allait douter de moi, souffrir de mon manque de confiance en lui ?

« Que lui répondrais-je dans le cas où il viendrait loyalement à moi me demander la vérité ?

« Pourvu qu'elle n'essaie pas de me noircir aux yeux de M. et de Mme de Fleurimont, ce serait le comble, puisqu'il me serait impossible de me disculper. Vraiment une sorte de malédiction pèse sur ma destinée !

« Et elle, cette Mitta, que doit-elle penser ? A quels commentaires va-t-elle se livrer ?

« Et dire que j'ai les mains liées et que je ne puis lui confier ce qu'il en est.

« Je rougirais d'aller à cette femme que je hais, lui demander de taire le secret qu'elle a surpris.

« Je rougirais de m'abaisser à ce point, et cependant comment ferai-je à présent pour porter le front haut devant elle ? »

Et c'est l'esprit martelé par ces lacinantes pensées que Régine, après avoir congédié l'enfant, gagna son lit en proie à une véritable surexcitation nerveuse.

Avec quelle hâte et quelle joie elle quitterait ce Paris où elle avait d'autant plus souffert qu'elle avait espéré y être plus heureuse.

Avec quelle hâte, désormais éternelle voyageuse, elle s'en irait aujourd'hui ici, demain là-bas, menant sans cesse la vie nomade qui convenait à la femme malheureuse qu'elle suivrait partout où il lui plairait d'aller, unissant ainsi leurs deux douleurs, leurs deux existences, brisées par le souffle de l'épreuve.

Ce qu'elle voulait avant tout, c'était fuir, se fuir elle-même. Changer de lieux et de milieux, n'est-ce pas le plus puissant des palliatifs dans la souffrance morale ?

L'immobilité quand on souffre est chose si horrible ! Bouger, changer de place, remuer encore et sans cesse, cela seul soulage dans les grandes crises.

Pour l'instant, elle cherche en vain le sommeil, elle entend sonner toutes les heures de la nuit. Et pendant qu'elle boit, goutte à goutte, le calice singulièrement amer de sa désillusion, ses deux bourreaux, Jacques Saint-Vérand et Mitta Zaphiros sont au bal et *flirtent* sans se douter qu'un cœur saigne à cause d'eux.

La jeune Grecque a entraîné son compagnon dans la galerie déserte sous le prétexte qu'elle a une communication intéressante à lui faire, mais elle ne se presse pas néanmoins de parler.

Elle cause de choses et d'autres et Jacques a bien de la peine à dissimuler son impatience, car il a hâte d'avoir la preuve que le brillant et encombrant officier a jeté ses vues ailleurs que sur Mitta.

La jeune fille a conscience de ce qui se passe chez son interlocuteur et semble — (telle une chatte en face d'une souris) — prendre un réel plaisir à prolonger le supplice de celui qu'elle dévorera tout à l'heure.

Elle effleure à plaisir les sujets les plus indifférents. A la fin, le futur député n'y tient plus :

— Et cette fameuse preuve ? demande-t-il.

— J'ai réfléchi ; je ne parlerai pas.

— J'aurais dû le prévoir. Ai-je été assez naïf de croire que vous étiez à même de prouver ce que vous ne pouviez qu'ignorer !

— Vous croyez !... Rira bien qui rira le dernier...

— Alors, de grâce, expliquez-vous.

— Assumez-vous la responsabilité de ce qui pourra résulter de mes paroles ?

— Je l'assume.

— Fort bien ; mais auparavant laissez-moi vous poser une question : « Par qui Mlle Bayle a-t-elle été recommandée à votre sœur ? »

Le jeune avocat tressaillit. Ce nom jeté dans la conversation le gênait comme un remords.

— Mais il me semble que c'est la directrice même des filles de la Légion d'honneur, répondit-il, qui a parlé d'elle à Suzanne.

— Alors une de ces recommandations quelconques qui signifient à peu près autant que les certificats que nous donnons à nos domestiques lorsqu'ils nous quittent afin de ne pas leur enlever leur gagne-pain ?

Jacques eut un vif mouvement de mécontentement et de réprobation, il dit brusquement :

— Permettez-moi, mademoiselle, de protester contre une semblable comparaison, je la trouve tout à fait déplacée.

— Quelle chaleur d'accent ! Quelle véhémence ! dit ironiquement l'Athénienne.

— C'est que j'ai pour les femmes que le malheur a fait tomber dans une situation inférieure à leur milieu une véritable compassion.

— D'autant plus grande qu'il s'agit d'une très jolie personne... railla-t-elle sur un ton de persiflage.

— Peut-être...

Un silence.

La jeune Grecque reprit :

— Je vous demandais donc qui avait recommandé à Suzanne cette institutrice et cela parce que j'ai une raison très grave de le faire.

Saint-Vérand la regarda.

— Oui, ne prenez pas cet air hagard, ce n'est point vous qui êtes en cause...

— Tiens, cela a l'air de vous rassurer, est-ce que par hasard ?...

« Après tout, peu m'importe ce que vous pouvez en penser.

« Donc, j'ai un motif des plus sérieux pour vous parler comme je vais le faire :

« Votre sœur est-elle sûre de la moralité de cette personne ?

— Absolument ! répliqua Jacques avec une vivacité voisine de la colère.

— Suzanne n'a jamais eu de doute sur sa conduite ? poursuivit la jeune fille.

— Pas le moindre ; et je vous affirme que Mlle Bayle est absolument digne de tous les respects, répondit-il avec conviction et chaleur.

— Vous vous en portez garant ?

— Je m'en porte garant, répliqua-t-il avec un sourire empreint de mélancolie.

— Alors veuillez m'expliquer ce que signifie ceci... et Mlle Zaphiros retira de son corsage une mince feuille de papier à décalquer sur laquelle étaient reproduites quelques lignes tracées à la main.

L'avocat tressaillit en reconnaissant l'écriture familière — et encore si chère, il y avait peu de temps ! — de Régine.

Machinalement il lut :

« Mon Charles toujours aimé, — je viens faire un dernier appel à ton cœur, est-il possible que plus rien ne vibre en toi, que tu aies oublié le passé, que nos bonheurs de jadis n'éveillent plus... » là, s'arrêtait l'épître commencée.

Très pale, Saint-Vérand releva brusquement la tête comme s'il eût soudainement ressenti la morsure d'un reptile :

— D'où tirez-vous ceci ? demanda-t-il d'une voix altérée.

— Patience, vous l'apprendrez tout à l'heure, déclara triomphalement Mitta Zaphiros. Il est plus intéressant pour vous de savoir à qui s'adresse ce gentil petit billet.

— Vous le savez ?

— Oui, très bien ; prenez connaissance du décalque de la suscription, dit-elle, et tendant un second feuillet à son interlocuteur, celui-ci lut :

Comte de Beauménil, capitaine au 50^e Chasseurs à cheval. Compiègne (Oise).

Saint-Vérand croyait rêver, il espérait être en proie à un affreux cauchemar et attendait le réveil.

Mais non, c'était la réalité, il tenait bien en main deux feuilles de papier dont il ne pouvait pas nier l'écriture, il ne rêvait pas.

C'était bien Régine qui était l'auteur de ces lignes étranges, singulières et des plus compromettantes...

Eh quoi ! ce capitaine de Beauseignant...

Non, c'était impossible ! *Elle* si noble, si pure, si loyale ! Il y avait là-dessous quelque machination qu'il parviendrait à découvrir. Mais, en attendant, il se sentait envahi par une angoisse indéfinissable :

« Je l'aime donc toujours, songeait-il, pour souffrir ainsi à la seule pensée qu'*elle* peut en aimer un autre ! Et cependant je l'ai trahie... je vais moi-même en épouser une autre qu'*elle*... qui a ma parole !

— Vous gardez le silence, reprit peu après la Grecque. Vous ne trouvez rien pour la disculper, cette institutrice *accomplie* ? Me croirez-vous à présent ?

— Que voulez-vous que je vous réponde, répliqua tristement le jeune homme. Et il ajouta : Il faudrait d'abord m'apprendre comment — et quand — ce papier est tombé entre vos mains !

— Cela importe peu. Le fait probant, c'est que cette personne abuse indignement de la confiance de ceux chez qui elle est. Et la conclusion qui s'impose, c'est qu'*elle* ne peut pas demeurer un jour de plus auprès de vos neveux. Il faut prévenir votre sœur.

Jacques ne l'écoutait plus, il était emporté par une angoisse folle :

— Il faut prévenir votre sœur ! répéta Mlle Zaphiros.

— De quoi ? demanda-t-il du ton d'un homme qui est à cent lieues de la question.

— De quoi ?... mais de... au fait, je vous le dirai tout à l'heure lorsque j'aurai questionné celui qui s'avance vers nous, dit Mitta avec un rire sardonique en désignant le capitaine de Beauseignant qui s'approchait, et je vous réponds que ce qu'il ne me dira pas, je saurai bien le deviner. En attendant, rendez-moi bien vite mes deux précieux documents.

Jacques n'essaya pas d'émettre des doutes sur leur authenticité, et docilement il tendit ce qu'on lui demandait, après y avoir jeté un dernier regard et constaté par la date du pli en question que son

élaboration était toute récente, ce qui ne fit qu'exciter davantage sa jalousie.

Deux secondes plus tard, l'Athénienne, après avoir accepté la valse que l'officier venait lui demander, partait à son bras.

Demeuré seul, Saint-Vérand se livra à un flot de pensées aussi tumultueuses qu'amères.

Oui, c'était bien là l'écriture à la fière allure de Régine. Une écriture haute, droite, révélant l'énergie et la distinction, mais comment Mitta avait-elle pu se procurer un tel document ? Était-ce elle qui en avait pris le décalque ? Mais où ? Comment ? Dans quelles circonstances ?

Si elle avait surpris un secret, la simple loyauté lui défendait de le trahir et de s'en servir contre celle à qui il appartenait.

Il est certains actes qui, pour ne pas relever des tribunaux, n'entachent pas moins l'honneur !

Voler le secret d'autrui pour le livrer ensuite est une action plus méprisable que de forcer un coffre-fort.

Si Mitta avait fait cela, qui était-elle donc ? Et c'est à une telle femme qu'il allait confier le bonheur de sa vie !

Oh ! ce papier maudit, comme il eût voulu en savoir la provenance ! Que n'eût-il pas donné pour pouvoir confondre l'accusatrice de Régine !

Dieu qu'il souffrait ! Si pourtant c'était vrai ! Si Régine aimait cet homme !

Régine son idole, celle qu'il avait déifiée dans sa pensée ; celle qu'il avait placée sur le piédestal de son rêve au-dessus de toutes les créatures humaines, Régine, la pure divinité, la blanche vision, la personnification en un mot de son rêve d'idéal.

Régine ne serait qu'une vulgaire coquette qui, voyant un adorateur sur le point de lui échapper, se hatait d'en rappeler un autre !

Non ! c'était impossible ! Et cependant la preuve matérielle avait reposé entre ses mains !...

Que pouvait-il bien avoir d'écrit après les premières lignes dont il avait pris connaissance ?

Quelle place avait occupé dans la vie de la jeune fille ce séduisant cavalier ?

Car il n'y avait pas à le nier, il était très séduisant.

Mitta elle aussi subissait sa fascination... mais, au fait pourquoi gémir de l'évenement, il allait lui servir, au contraire !

Tout à l'heure, il cherchait un prétexte pour pouvoir aller dire à Régine sans qu'elle le méprisât trop :

« Ne comptez plus sur moi, je vais en épouser une autre. »

Eh bien ! ce prétexte, le hasard le lui fournissait. Il n'aurait plus rien à redouter des reproches qu'on pourrait lui adresser. Régine n'avait-elle pas rendu trahison pour trahison ? Oubli pour oubli ?

Et tristement il se remémora ces vers du poète :

Le cœur ne reste pas fidèle à ses tendresses,
Chaque jour qui s'en va lui jette un peu d'oubli.

« Pour les natures vulgaires, c'est possible, mais les femmes comme elle !... gémit-il tristement, non ! Ce n'est pas possible... Elle n'a pas dû trahir le serment donné. Il y a là-dessous un mystère ! »

Alors une voix lui murmura tout bas dans le secret de sa conscience :

« De quel droit la jugerais-tu, toi qui l'as lâchement trahie, tu ne saurais la blâmer de t'avoir oublié, tu sais par expérience combien les sentiments changent, tu ne peux que te réjouir pour elle. »

Et pour la première fois, à ce reproche de sa droiture révoltée, Saint-Vérand comprit tout l'odieux de sa conduite vis-à-vis de Régine.

Il faut souffrir à son tour d'un mal identique à celui que l'on a infligé à autrui pour en bien comprendre l'acuité insoupçonnée...

Sa conscience parlait toujours, mais l'ambition qui était l'essence même de sa nature étouffait la voix importune du remords.

« Après tout ! quantité d'hommes agissent journalement comme je l'ai fait, se disait le futur député, ce sont les faibles seuls qui suivent leur rêve d'amour si absurde qu'il soit ; les forts, eux, immolent courageusement leur cœur sur l'autel de leur avenir. »

« Eh bien ! il serait un fort, il oublierait Régine, l'humble institutrice, et avec l'or de Mitta, la riche étrangère, il se ferait ouvrir toutes les portes que son ambition désirait voir s'abaisser. »

Et c'est sur cette résolution, qu'il jugeait virile, que Saint-Vérand alla — afin d'imposer silence à la voix importune — se mêler à un groupe d'hommes qui causaient des futures élections.

XIX

Ce jour-là, M. de Fleurimont déjeunait au cercle, et sa femme, qui avait rendez-vous dans l'après-midi avec Mitta Zaphiros, avait fait avancer le second déjeuner d'une heure.

Comme l'on se mettait à table, un convive inattendu se présenta. C'était Jacques, éreinté, affairé, affamé, le corps et l'esprit à bout de forces, qui venait se reposer quelques instants au foyer familial, n'en pouvant plus de sa tournée électorale, maudissant électeurs et députés, suffrage universel, politique et... ambition.

Le malheureux candidat aux élections législatives en était arrivé à ce degré voisin de l'hébètement où tout vous est indifférent, pourvu que cela finisse.

Heureusement qu'il ne lui restait plus que deux jours à mener cette existence de galérien !

Chacun poussa une exclamation en le voyant entrer, sa présence à la maison étant devenue une vraie rareté ; seule Régine ne leva pas les yeux, ne dit pas un mot, et conserva l'air absolument indifférent.

C'était la première fois qu'elle revoyait, depuis la communication de M. Zaphiros, celui qui avait occupé une si grande place dans ses pensées ; aussi dut-elle faire sur elle-même un violent effort pour paraître calme et continuer à absorber les mets qu'elle avait dans son assiette.

Fort heureusement, la politique était un sujet d'entretien tout trouvé, une mine inépuisable, aussi, grâce à cette matière féconde, la conversation ne languit-elle point trop.

Personne n'adressant la parole à l'institutrice, celle-ci eut tout le loisir de se ressaisir et de se remettre du trouble qu'avait apporté en elle la présence si inattendue de Jacques.

Elle profita de l'isolement moral où on la laissait pour se fixer un plan de conduite : Parlerait-elle aujourd'hui même ? Oui, sans doute ; il fallait profiter de ce que le jeune homme était là pour lui signifier son congé, car, selon toutes probabilités,

Il ne lui serait plus donné de le revoir avant les élections et le résultat de celles-ci aussitôt connu, l'on annoncerait les fiançailles de Jacques avec Mitta. Il était donc de toute nécessité de prévenir l'affront que lui ferait l'infidèle et de prendre les devants dans la rupture qui devait se produire entre eux.

Mais comment lui demander un moment d'entretien ? Mme de Fleurimont éviterait sans doute de les laisser en tête à tête ; quant à Mme Saint-Vérand, elle serait en droit de s'étonner si la jeune fille en demandait un ; et cependant il n'y avait pas à hésiter. Si elle voulait parler à Jacques, il fallait saisir l'occasion et braver le courroux possible de ses hôtes. C'était sous ce toit qui lui servait de foyer familial qu'elle devait avoir une explication avec le jeune homme et pas ailleurs.

La pensée qu'elle pourrait lui donner rendez-vous dans un musée ou sur une place publique quelconque ne lui vint même pas. La pauvre institutrice en était là de ses réflexions quand la jeune femme, qui depuis la veille était d'une froideur glaciale envers elle, lui dit d'un ton assez sec :

— Pouvez-vous venir quelques instants au salon, mademoiselle, dès que nous serons sortis de table, car je désire vous parler ?

— Certainement, madame, je suis à votre disposition, répondit l'institutrice avec le calme que donne, même en face de l'orage, une conscience tranquille.

— Et toi, Jacques, tu voudras bien nous y suivre, ajouta Mme de Fleurimont en regardant son frère.

Fort ennuyé de l'aventure, et prévoyant l'explication tempétueuse qui allait avoir lieu, Saint-Vérand eût bien voulu se dérober.

— Ma présence est-elle absolument indispensable ? demanda-t-il, car je suis mort de fatigue et l'ai hâte d'aller prendre du repos dans ma chambre afin d'être, ce soir, un peu plus en possession de mes facultés, tant physiques que morales.

— Tout à fait indispensable ; d'ailleurs, l'entretien ne sera pas long.

— Dans ce cas, je vous suis.

Mais le jeune homme, aussi intrigué qu'inquiet, avait peur de ce qui allait se passer.

— Que peut avoir appris ma sœur ? se demandait-il. Soupçonne-t-elle quelque chose du senti-

ment que j'ai jadis éprouvé pour Régine ou bien simplement Mitta aurait-elle eu la lacheté de livrer le secret qu'elle a surpris ? Oui, c'est cela sans doute, elle aura parlé de sa découverte, peut-être même montré à Suzanne le fatal papier. Non, elle n'a pu agir ainsi, ce serait par trop lache !... »

Mais le repas touchait à sa fin, et, au moment de passer au salon, Jacques regarda Mlle Bayle qui, fort calme, la physionomie sereine, un peu malicieuse comme toujours, se rendait, l'air nullement troublé ni inquiet, dans la même direction que lui.

Il pensa :

« Un tel regard ne saurait mentir. » Et adressant, pour la première fois, la parole à la jeune fille, il lui dit, avec un sourire contraint : « Nous, avons l'air de deux coupables qui vont comparaître en justice. »

— De deux *accusés*, rectifia l'institutrice d'un ton tranquille, plutôt triste, mais absolument naturel.

— C'est ce que je voulais dire : deux accusés qui ne sont pas coupables, aussi suffira-t-il de nous entendre pour nous absoudre, conclut aussitôt Saint-Vérand.

— Je l'espère, répondit-elle, et songeant à la trahison dont elle était victime, elle ajouta : Quant à moi, je suis bien tranquille, ma conscience ne me reproche rien.

Il la regarda attentivement.

« Soupçonnerait-elle quelque chose de mes nouvelles visées matrimoniales ?... songea-t-il, presque soulagé à cette idée. Non, car elle ne lui répondrait pas avec ce naturel parfait, il y aurait dans sa voix de la colère ou du mépris... Elle devait tout ignorer, ce qui rendrait sa besogne encore plus ardue. »

Ils entraient au salon où la jeune femme qui les avait précédés les attendait, le regard chargé de courroux.

— Que penseriez-vous, mademoiselle, dit-elle aussitôt d'un ton cinglant à la jeune fille sans lui indiquer un siège, d'une personne qui affecterait la piété, le dévouement, une conduite irréprochable, et qui dans le fond serait l'être le plus faux qu'il se pût voir. »

— Ce que vous en penseriez vous-même, madame, répliqua Régine sans se laisser démonter.

Elle se demandait à qui Mme de Fleurimont en voulait, si c'était de Jacques ou d'elle-même qu'elle parlait.

— Que penseriez-vous, reprit la jeune femme, d'une personne qui profiterait de la confiance que l'on a en elle pour en abuser indignement ?

— Qu'elle ne mérite que le mépris, répondit encore l'institutrice toujours sur le même ton.

— Et si vous aviez cette personne chez vous, sous votre toit, poursuivit Mme de Fleurimont, si vous l'aviez placée auprès de vos enfants, lui demandant de vous suppléer dans votre tache maternelle, quelle conduite tiendriez-vous vis-à-vis d'elle ?

Régine était devenue soudain d'une pâleur mate, ses yeux semblaient dilatés par l'horreur, et ses doigts se crispaien.

— Expliquez-vous, madame, implora-t-elle. De grâce, au nom de ce que vous avez de plus sacré, au nom de ces enfants auxquels je me dévoue, je vous adjure de vous expliquer.

Jacques s'était rapproché de la jeune fille comme pour la défendre :

— On ne porte pas de semblables accusations, dit-il avec autorité à sa sœur, sans être à même de fournir la preuve de ce que l'on avance...

Mlle Bayle remercia du regard celui qui intervenait en sa faveur.

Très nerveuse, la jeune femme balbutia :

— Crois bien, Jacques, que si j'en suis venue à cette extrémité, c'est que des circonstances très graves m'y ont forcée. Mademoiselle, dit-elle en s'adressant à la pauvre accusée, je serai d'autant plus implacable que ma confiance en vous était plus implicite.

« Quand je pense que j'aimais à vous appeler la seconde mère de mes enfants ; et que je m'absentais des journées entières, vous les confiant, parce que je vous croyais digne d'estime et que...

— *Et que ?* interrogea violemment Jacques en proie à une agitation extrême.

— N'interrompez pas Mme de Fleurimont, laissez-la s'expliquer, déclara d'un ton ferme mais calme, Régine qui s'était déjà ressaisie et avait repris toute possession de soi-même. Je n'ai pas peur de ce qui pourra suivre, au contraire, la calomnie tombera d'elle-même, laissez-la s'étaler au grand jour.

Mais Saint-Vérand, pensant à la découverte de Mitta, s'écria nerveusement :

— La calomnie, c'est possible, mais il y a la trahison et on ne se relève pas de celle-là !

— Je ne la crains pas non plus ; je n'ai rien à cacher, madame, déclara l'institutrice d'un ton digne, vous pouvez parler, m'accuser plus nettement, je suis forte de mon innocence.

— Je veux bien croire, mademoiselle, que vous n'êtes pas aussi coupable que les apparences le feraient supposer, répondit la jeune femme d'un ton radouci, l'accent de sincérité de Régine l'ayant impressionnée malgré elle, mais avouez que vous avez été bien imprudente, en tout cas ?

— En quoi, madame ? J'ai besoin que vous formuliez une accusation plus directe, car je ne vous comprends pas.

— Eh bien ! en... en... en croyant à l'amour d'un homme qui vraisemblablement ne songe pas à vous épouser.

Saint-Vérand tressaillit, Mlle Bayle se redressa très digne :

— Si c'est là tout mon crime, madame, je l'avoue sans honte, car il est de ceux que l'on peut reconnaître sans s'amoindrir ni compromettre sa dignité !

Et elle regarda fièrement l'avocat.

— Mais, en ce cas, mademoiselle, reprit la femme que la vie avait choyée, l'on fait taire son cœur et l'on dit à celui qui vous fait la cour pour le simple plaisir de *flirter* avec une jolie femme : « Passez votre chemin et allez voir ailleurs. »

— C'est ce que je compte faire, madame, déclara Régine d'un ton de dignité blessée.

— Un peu tard, avouez-le, repartit ironiquement la jeune maîtresse de céans.

— Tant que celui qui m'avait demandé d'être sa femme ne m'avait pas déliée des promesses que nous avions échangées ensemble, pouvais-je la première rompre le contrat ? demanda très simplement la pauvre fille soupçonnée injustement.

— Ah ! il vous avait demandé de l'épouser, cela change la question et atténue un peu vos torts. En tout cas, il a dû changer d'avis, car...

— Je ne suis ni aveugle, ni sourde, madame, et nul plus que moi n'est au courant de ce qui se passe, interrompit Régine avec une dignité triste,

empreinte d'une grande noblesse; d'ailleurs, une personne également intéressée dans la question a pris la peine de m'en informer.

Saint-Vérand, qui pendant tout ce dialogue avait eu l'air aussi malheureux que gêné, regarda la jeune fille avec étonnement.

Evidemment, sa sœur faisait allusion à M. de Beauseignant, à la découverte de Mitta, tandis que Régine par ses réponses paraissait le mettre, lui, Jacques, personnellement en cause. C'était un véritable imbroglio. Que résulterait-il de tout cela?

— Alors, mademoiselle, si vous êtes informée que ce jeune homme ne songe plus à vous épouser, comment avez-vous pu être assez oubliouse de votre dignité pour vous abaisser à lui écrire, le suppliant de se souvenir des sentiments de jadis?

Régine bondit sous l'insulte. De la pâleur mate, elle passa au rouge cramoisi:

— Ceci, madame, est une calomnie infâme. Je jure que je n'ai point écrit, pas supplié... J'en appelle au témoignage de...

Et le regard éperdu de la jeune fille alla vers Jacques, l'implorant, lui demandant une véhément protestation.

Mais l'avocat atterré gardait le silence. Il revoyait en pensée les lignes fulgurantes dont le décalque lui avait été présenté par Mitta et il ne trouvait pas un mot à dire pour la défense de cette noble jeune fille dont la torture était aussi la sienne en raison de la jalouse qui l'étreignait.

Mlle Bayle eut une crispation douloureuse des lèvres, en présence d'une aussi lâche attitude et elle jeta sur Saint-Vérand un regard empreint d'un mépris profond; et d'une voix qui ne tremblait pas, elle ajouta :

— Ceux qui vous ont dit, madame, que j'avais écrit, sont des misérables, je les mets au défi de vous en fournir la preuve...

— Prenez garde, mademoiselle, repartit la jeune femme d'un ton glacial, vos paroles aggravent votre conduite. Ce que l'on peut à la rigueur excuser en faisant la part de votre jeunesse, de votre isolement, des indéniables besoins du cœur, cesse d'inspirer de la pitié lorsqu'on y ajoute le mensonge.

Régine eut un éclair d'indignation dans le regard:

— Mais défendez-moi donc, cria-t-elle à Jacques.

— Je suis aussi malheureux que vous, lui répondit celui-ci l'air désespéré. Je voudrais pouvoir vous sauver, mais les circonstances sont contre vous, avouez tout, cela vaudra mieux.

— Quoi ! vous voulez que j'avoue avoir écrit une lettre avilissante, alors que tout mon être tremble de révolte, de honte et d'indignation à la seule pensée qu'on ait pu m'en accuser ! Quoi, vous voulez que je me reconnaisse coupable d'un acte dégradant que je n'ai pas commis ! mais, quand je devrais par ce mensonge sauver ma propre vie, jamais, entendez-vous ? jamais je ne le ferais !

Jacques, en proie à un trouble violent, se leva et s'étant approché de l'institutrice, lui glissa ces mots dans l'oreille :

— N'essayez pas de nier, elle a lu la lettre.

Régine eut un air d'effarement et se pressant les tempes :

— Ou je suis devenue folle, s'écria-t-elle, ou bien quelqu'un qui veut ma perte a machiné tout ceci. De quelle lettre voulez-vous parler ! Je jure, madame, que je n'ai pas écrit, mais vous le savez bien, vous ! dit-elle en prenant Jacques à témoin.

L'avocat détourna la tête et garda le silence.

— Alors, mademoiselle, reprit la jeune femme avec un courroux croissant, puisque vous n'avez pas écrit, qui donc a tracé les lignes que voici ?

Et elle mit sous les yeux éffarés de la jeune institutrice le décalque pris par une main déloyale.

Régine eut un soupir d'allégement :

— Mlle Zaphiros, répondit-elle d'un accent où le mépris dominait la surprise.

— Mlle Zaphiros, c'est possible, mais pourriez-vous me dire où elle s'est procuré le document qu'elle a relevé ? questionna ironiquement Suzanne.

— Tout simplement dans mon buvard, madame ;

— Ah ! vous ne niez plus !

— Que j'ai écrit cette lettre, assurément non, madame.

— Et que voulez-vous que je conclue de l'événement ?

— Qu'un rapt de ce genre disqualifie aux yeux des honnêtes gens ceux qui l'ont commis.

— Vous détournez la question.....

— Si je comprends bien, interrompit Jacques, vous accusez Mlle Zaphiros de vous avoir dérobé,

dans vos papiers secrets, cette lettre commencée ? demanda-t-il anxieux à Régine.

— Et je ne l'accuse pas à faux, croyez-le bien, monsieur. Voici ce qui s'est passé : dimanche, pendant que j'étais à Saint-Denis, sous le prétexte de chercher du papier blanc dont elle avait besoin pour faire des découpages destinées à amuser les enfants, Mlle Zaphiros a fureté partout dans ma chambre, espérant y découvrir quelque document compromettant ; je savais son indiscretion, j'ignorais son larcin et l'usage qu'elle comptait en faire.

Et se tournant ironique vers le jeune homme :

— *Délatrice et voleuse !* tous mes compliments, monsieur, sur le choix que vous avez fait. Ah ! je suis bien vengée ! s'exclama-t-elle fièrement, en se dirigeant vers la porte pour sortir, un air de mépris sur le visage.

— Un instant, mademoiselle, réclama Mme de Fleurimont que la maîtrise sur soi de Régine avait déconcertée, je ne vous laisse pas partir ainsi.

« Libre à vous de qualifier comme il vous plaira l'acte de Mitta — que je ne veux pas juger — mais votre ressentiment ne justifie pas les lignes trouvées sur votre table.....

— Je n'ai rien à expliquer, madame.

Saint-Vérand, en proie à une anxiété jalouse, la regardait, impatient au dernier degré, avide d'entendre les paroles qui allaient tomber de cette bouche qui ne savait pas mentir.

— Et si j'exigeais une explication ?

— Je ne la donnerais pas, madame. Vos droits ne vont pas jusqu'à m'imposer de parler quand je désire me taire.

— Comme vous voudrez, mais vous concevez, mademoiselle, que dans ces conditions.....

— Vous me retirez votre confiance, j'ai compris, madame, et du moment que vous doutez de moi, je ne passerai pas une heure de plus sous votre toit.

— A votre choix, mademoiselle..... ou vous expliquer ou.....

— Il suffit, madame, je partirai aujourd'hui même.

Et avant que personne ait eu le temps d'ajouter un seul mot ou de protester, Régine, très digne, la tête haute, avait quitté le salon.

XX

Demeurés seuls, Jacques et sa sœur se regardèrent quelques secondes sans parler.

La jeune femme était en proie à la plus vive agitation et Saint-Vérand, après avoir arpентé la pièce de long en large, s'arrêta et dit :

— Sais-tu, Suzanne, que je commence à croire qu'il y a quelque mystère dans toute cette affaire ?

— Quel mystère veux-tu qu'il y ait ? Elle a avoué.

— Etre l'auteur de cette lettre, mais reste à savoir ce qu'est pour elle ce M. de Beauseignant. Crois-tu que si sa conscience n'était pas absolument limpide, elle aurait eu ce calme, cette tranquillité, cette dignité enfin !

— Que sais-je ? Elle a un tel empire sur elle-même....

— C'est possible, je n'en disconviens pas ; mais un coupable, si fort qu'il soit, se trahit toujours par un je ne sais quoi qui se dégage malgré lui de son attitude, de son regard ; et précisément, pendant que Mlle Bayle parlait, je l'examinais.

« Il émanait de sa personnalité morale comme des rais lumineux qui la faisaient resplendir.

« Vois-tu, nous sommes victimes d'une erreur.

« Cette femme-là avouerait qu'elle est coupable que je douterais encore !

— Elle a toujours eu le don de te plaire, repartit la jeune femme avec dépit.

— Oui, dit Saint-Vérand en se rapprochant de sa sœur, et lui prenant la main, oui tu as raison, elle a toujours eu le don de me plaire, et c'est toi qui, en faisant sans cesse miroiter à mes yeux la magie de l'or, a été cause que j'ai délaissé cette jeune fille, digne entre toutes de la tendresse ardente et dévouée d'un homme loyal, pour cette Mitta, cette Grecque perfide, qui, en s'emparant ainsi clandestinement des secrets d'une autre jeune fille et en en faisant l'usage qu'elle en a fait, m'a ouvert les yeux en me montrant ce qu'elle valait et fait entrevoir l'abîme où je marchais.

* Tu sauras tout, poursuivit-il d'un accent ému. J'ai aimé Régine, je l'aime encore... et là-haut sur le rocher de l'Acropole, par une nuit enchanteresse, je lui ai avoué mon amour en lui demandant d'être ma femme.

Mme de Fleurimont fit un mouvement et s'effara :

— Je le savais bien qu'elle t'avait pris le cœur, je l'avais dit à Paul, qui ne voulait pas me croire !

— Oui, poursuivit le jeune homme, je lui avais demandé d'être ma femme, la priant de vouloir bien attendre jusqu'après les élections.

* Durant des mois, elle s'est considérée comme ma fiancée, elle est venue à Paris ayant foi en ma parole, ne doutant pas un instant de la réalisation de nos projets, mesurant mon cœur à la profondeur du sien.

* C'est alors qu'a commencé pour elle ce long martyre secret, celui de constater que l'être en qui elle avait mis tout l'espoir de sa vie, s'éloignait progressivement d'elle pour porter ses attentions vers une autre qui était depuis des mois son ennemie.

« Dans la lente immolation de ses sentiments, spectatrice impuissante et désolée, Mlle Bayle n'a jamais proféré une plainte, ni ne m'a jamais adressé un reproche.

* Comprends-tu maintenant ce qu'elle a dû souffrir quand, tout à l'heure, tu l'as accusée de s'être abaissée à écrire à celui qui la délaissait, afin de le supplier de revenir !...

— Mais je pensais à cette lettre adressée à M. de Beauseignant, balbutia Mme de Fleurimont, interrompant son frère afin de se justifier.

— Et moi aussi, hélas ! repartit Jacques, et c'est pourquoi je mè suis tu quand elle a imploré mon témoignage. * Je comprends à présent le regard d'ardent reproche qu'elle a levé sur moi ! soupira le jeune homme avec tristesse. Combien elle doit me mépriser d'avoir douté d'elle... Tu ne peux pas savoir ce que je souffre à cette pensée. Mon échec aux élections ne serait rien, comparé aux tortures que j'endure en ce moment. Je me demande ce qu'il faudra que je fasse pour me réhabiliter dans l'estime de cette infortunée ; par quelles paroles de regrets je solliciterai son pardon ?

* Je donnerais des années de ma vie — que dis-je 1 — ma vie tout entière pour n'avoir pas rencontré

cette étrangère cousue d'or, car je sens que par elle tout le bonheur de ma vie est brisé...

La jeune femme l'avait écouté pensive, repentante, peut-être au fond, de la part contributive qu'elle avait eue dans tout ceci :

— Eh bien ! dit-elle après un silence, si tu lui as promis de l'épouser, et puisque tu l'aimes tant que cela, tu n'as qu'à revenir à elle. Il en est temps encore...

Jacques regarda douloureusement celle qui lui parlait :

— Combien tu la connais peu ! soupira-t-il. Croire qu'elle voudra encore de moi après ce qui s'est passé ! Non !... tout est fini.

« Quand bien même elle pardonnerait à la rigueur avec le temps, je sens qu'elle n'oublierait jamais. Les femmes de sa trempe ont trop besoin d'admirer leur héros pour l'aimer ; et du moment que celui-ci s'est amoindri par sa faute, il cesse d'exister. Mon malheur est complet.

Et l'avocat branla tristement la tête. Mme de Fleurimont déclara, pensive :

— Qui sait ? Le cœur de la femme est un abîme de miséricorde...

— Celui de la mère, de la sœur, de l'épouse peut-être, mais de la fiancée lachement trahie, non. Je connais Régine, elle ne pardonnera pas.

— Tu pourrais toujours sonder le terrain dans le cas où tu échouerais aux élections, car je crains bien que Mitta alors...

— Tais-toi, Suzanne, je souffre trop de t'entendre parler ainsi. Il faut positivement que le sens de l'honneur soit oblitéré en toi...

« Et quoi ! tu voudrais me conseiller une nouvelle lâcheté ! Tiens, tu as été mon mauvais génie et je ne veux plus t'entendre !

Et se retirant après avoir lancé ces mots avec indignation, Jacques gagna la porte au moment où celle-ci s'ouvrait pour livrer passage à une visiteuse qui devait avoir surpris quelques bribes de la conversation qui venait de s'échanger entre le frère et la sœur, car elle dit aussitôt :

— Il me semble que l'on se dispute ici. En ce cas, j'arrive fort à propos pour vous enlever Suzanne. Partons-nous ? Je suis en retard, n'est-ce pas ?

— Du tout, ma chère Mitta, lui répondit la jeune

femme d'un ton de contrariété, je dirai même que vous êtes plutôt en avance puisque je n'ai pas encore eu le temps de m'habiller...

— Il faut croire, en ce cas, que vous avez discuté longuement et assez apremment si j'en juge par le ton qu'avait M. Saint-Vérand lorsque je suis entrée.

— Oui, mademoiselle, très apremment, acquiesça l'avocat d'une voix sèche, et vous en êtes peut-être cause.

— C'est que nous venons d'avoir une explication avec Mlle Bayle, se hâta d'ajouter Mme de Fleurimont qui craignait chez son frère une trop grande vivacité de langage.

— Eh bien ? questionna la visiteuse avec un rire sonore. Que vous a-t-elle répondu, je suis curieuse de le savoir, car j'en ai appris bien long depuis l'autre jour.

— Quoi ? dirent à la fois Jacques et sa sœur d'un accent fort différent.

— C'est mon secret.

— Il faut croire que vous savez mieux le garder que lorsqu'il s'agit de celui d'autrui, remarqua ironiquement le jeune homme.

Mlle Zaphiros regarda son interlocuteur et dit assez dépitée :

— Quelle mouche vous a piquée aujourd'hui ? Ah ! je comprends encore cette personne, cette institutrice de malheur entre nous. J'espère bien, Suzanne, que vous allez la chasser ?

— Elle m'en évite la peine, c'est elle qui ne veut plus rester.

— C'est bien heureux, car sans que cela y paraisse, je suis aussi intéressée que vous à son départ...

La jeune femme et son frère gardèrent le silence ; mais Suzanne pensa que son amie avait raison à cause de Jacques.

— Oui, expliqua l'astucieuse fille, imaginez-vous qu'elle a jeté son dévolu sur papa.

Mme de Fleurimont poussa un : ah ! de surprise tandis que le futur député, très ironique, demandait :

— Elle veut donc épouser tout le monde ? les jeunes et les vieux à tour de rôle ?

— Moquez-vous tant que vous voudrez ! repartit d'un ton irrité l'héritière ; d'abord papa n'est pas

vieux, il est encore *très bien*; et ensuite eût-il quatre-vingts ans qu'une fille pauvre comme elle serait trop heureuse d'épouser un vieillard millionnaire.

— On prête souvent aux autres ses propres sentiments, machonna Saint-Vérand comme se parlant à lui-même.

Mitta haussa les épaules et dédaigna de relever le propos :

— Je sais ce que je dis. La coquette fait tout ce qu'elle peut pour prendre mon père dans ses filets. Et les hommes sont si insensés lorsqu'il s'agit d'une jolie femme que je ne répondrais pas de l'avenir... Vous souvenez-vous, Suzanne, du jour où nous sommes allées ensemble à l'exposition canine ?

— Oui, dit Mme de Fleurimont.

— Rappelez-vous que mon père nous a quittées brusquement après le déjeuner. Eh bien ! c'était pour se retrouver avec Mlle Bayle.

— Que me dites-vous là !

— Une horrible calomnie, protesta Saint-Vérand avec véhémence, je donnerais ma tête à couper que c'est faux !

— Et vous auriez bien tort, car vous seriez infailliblement décapité, repartit la jeune Grecque avec une assurance hautaine et superbe. Je suis sûre de ce que j'avance, mon père lui-même s'est trahi.

— Mais cette fille est un serpent, une vipère ! s'exclama Mme de Fleurimont avec horreur.

— Vous lui enlèverez son dard en la chassant sur-le-champ, chère amie, conclut la charitable Mitta, mais en attendant, allez bien vite vous habiller, car la voiture est en-bas qui nous attend, je descends la première.

La jeune étrangère ne se souciait sans doute pas de rester en tête à tête avec Jacques, et celui-ci, de son côté, n'insista pas pour la retenir. Les deux femmes sortirent donc du salon en se donnant le bras.

Saint-Vérand reste seul et il arpente de nouveau le parquet, ne songeant plus à prendre du repos.

Ses nerfs sont surexcités au delà de toute expression. Il mesure l'abîme vers lequel il marchait :

Grâce au ciel, ses yeux se sont dessillés à l'entrée du gouffre béant. Il a compris quelle était la valeur morale de celle à qui il allait confier sa vie. L'épouser, cette Grecque perfide, il n'y songe plus; mais, qui acquittera les dettes contractées en vue de sa can-

didature ? Où se procurera-t-il de l'argent ? Pourquoi s'est-il jeté tête baissée dans la lutte électorale ?

Ah ! maudite ambition ! elle lui coûte son bonheur !

Régine va s'éloigner. Ils ne se retrouveront sans doute plus sur le dur sentier de la vie. Si au moins il pouvait la voir une dernière fois, lui parler, implorer son pardon ?

Mais comment aller vers elle ? Elle ne voudrait très probablement pas l'écouter...

Il en était là de sa douloureuse méditation, lorsqu'il perçut des cris, des sanglots, dans la direction de la pièce dévolue à ses jeunes neveux.

« Ce sont encore les enfants qui prennent un caprice, » se dit-il.

Et instantanément sa pensée le reporta à Athènes, vers une scène identique. Il se revit entrant inopinément dans la salle d'études et mettant par sa seule présence maître Bob à la raison.

C'était de ce jour qu'avait daté leur tendresse mutuelle à Régine et à lui.

Pour la première fois, il avait pu causer avec la jeune fille et découvrir un peu de sa personnalité morale, ensevelie sous le masque conventionnel de l'institutrice.

Pour la première fois, ce jour-là, il a senti un lien très doux se former de lui à elle...

Ira-t-il, cette fois-ci comme alors, user de son autorité sur les écoliers rebelles ?

La tentation en est forte, mais comment serait prise son intervention ?

Régine, assurément, ne pourrait moins faire que de se rappeler la scène de jadis et, établissant la comparaison du passé avec le présent, elle ne manquerait pas de l'éconduire.

Et elle ferait bien, il ne pourrait que se soumettre, car il avait perdu tout droit à sa bienveillance... songeait-il mélancoliquement.

Tout à coup, la porte du salon s'ouvrit brusquement, livrant passage à la petite Simone qui, les yeux rouges, les cheveux en désordre, lui demanda, un sanglot dans la voix :

— Maman ? où est maman ? Je veux parler à maman ?

— Ta maman est sortie, ma chérie, dit Jacques d'un accent compatissant à l'enfant. Viens conter à ton petit oncle ce gros chagrin qui te fait pleurer.

— Il y a... il... y... a, reprit la fillette, sa frêle poitrine soulevée par un spasme, que Made... moi... selle, mais répandant un torrent de pleurs elle ne put pas achever.

Jacques la prit sur ses genoux et tâche de la calmer, mais voyant que la crise de larmes durait toujours :

— Nous allons aller trouver Mlle Régine ensemble, dit-il, elle m'expliquera ce qui s'est passé et si elle t'a mise en pénitence, je la prierai de te pardonner !

A ce discours, l'enfant un peu calmée releva la tête et commença :

— Non... ce n'est pas cela, j'ai été sage, mais Mademoiselle dit... et les pleurs recommencèrent de plus belle.

— Allons, viens, Mademoiselle m'expliquera ce dont il s'agit.

Et posant Simone par terre, Jacques se leva. Quelques secondes plus tard, l'oncle et la nièce se donnant la main s'engagèrent dans le vestibule.

Arrivés devant la salle d'études dont la porte était ouverte, un spectacle imprévu s'offrit aux regards du jeune homme.

Bob, les bras passés autour du cou de l'institutrice qui était assise à sa table de travail, pleurait encore plus fort que sa sœur et couvrait de baisers le visage de « Mademoiselle » en criant à travers ses sanglots :

« Je ne veux pas... non, je ne veux pas... je vous aime trop... je défends que vous partiez, » lança-t-il d'un ton de déli, manifestant déjà sa volonté naisante d'homme futur.

La question que Jacques allait poser avec un sourire à la jeune fille expira sur ses lèvres.

Il avait compris la cause du désespoir des enfants, et une expression d'amertume vint assombrir ses traits :

— Allez trouver un instant votre bonne-maman, dit-il à ses jeunes neveux avec un ton d'autorité qui n'excluait cependant pas la douceur, j'ai à causer avec « Mademoiselle » et si vous promettez d'être bien sages, peut-être qu'elle restera.

Régine, qui s'était levée brusquement en voyant revenir Jacques avec Simone, fit en l'entendant un geste de dénégation de la tête qui n'échappa pas au jeune homme.

Quant aux enfants, passant de la douleur à l'espérance, avec la mobilité propre à leur âge, il séchent aussitôt leurs pleurs et s'élançent hors de la pièce.

Régine et Jacques sont seuls, ils se contemplent en silence, trop émus pour parler ; ils sentent que quelque chose de solennel va se passer entre eux ; quelque chose qui les fera horriblement souffrir tous les deux.

Sur les traits de la jeune fille, se lit l'énergie, la résolution virile. Aucune contraction douloureuse n'altère sa sculpturale beauté. On sent qu'elle a vaincu !

Jacques, au contraire, a la lèvre tremblante, le regard embué :

— Mademoiselle, commence-t-il, je ne viens pas...

— Me demander d'oublier le passé, je le suppose bien, interrompit froidement Mlle Bayle, car ce serait en vain.

— Je le sais... aussi, je venais simplement implorer mon pardon.

Régine éclata et dit d'un accent amer :

— *Implorer mon pardon !* Les voilà bien les hommes, il croient qu'ils ont tout dit avec ces trois mois : *Implorer mon pardon !...*

« On brise un cœur, un avenir, pis que cela, la confiance en la loyauté d'autrui et l'on vient vous dire : « J'implorer mon pardon, » croyant que tout est réparé !!!

— Ne soyez pas impitoyable, Régine, laissez-moi vous expliquer ce qui s'est passé... supplia-t-il.

— C'est inutile, je le sais aussi bien que vous ; vous avez cru, dans une heure de générosité, aimer assez une pauvre fille sans le sou, pour en faire votre femme ; mais le jour où vous avez entrevu la possibilité d'épouser une héritière, adieu les serments, adieu les belles promesses creuses...

« Ne protestez... pas, poursuivit-elle froidement en le voyant faire un geste désespéré. Je la connais cette histoire, elle n'est pas inédite, mais ce que je sais bien, c'est que s'il est des femmes qui pardonnent semblable injure, je n'en suis pas !

— Régine !...

Et poussé par une impulsion plus forte que sa volonté, Saint-Vérand tombe à genoux et tâche de s'emparer de l'une des mains de la jeune fille.

— Relevez-vous, monsieur, dit durement l'institutrice, en s'écartant, l'on pourrait venir, et que penserait-on, pour ma réputation, de voir *le fiancé d'une autre* à mes pieds.

Jacques obéit et se releva lentement :

— Je ne suis le fiancé de personne, dit-il à la jeune fille d'un ton triste. J'ai reconnu mon erreur ; mes yeux se sont hélas ! ouverts trop tard !

— En ce cas, qui payera les dettes contractées envers M. Zaphiros, poursuivit Mlle Baryle implacable avec un sourire d'une ironie mordante, sans que rien dans sa physionomie ne décelât la plus petite joie à l'annonce que Saint-Vérand n'épousait pas la jeune Grecque.

— Quoi ! Vous savez ! Qui vous en a parlé ! murmura douloureusement le futur député.

— Votre bailleur de fonds lui-même...

— Quand cela ?

— Le jour où vous étiez à l'exposition canine avec sa fille.

Saint-Vérand la regarda fixement, absolument effaré :

— C'était donc vrai ! s'exclama-t-il, comme se parlant à lui-même...

— Quoi vrai ? questionna Régine.

— Rien ; tenez, ma raison s'égare, ou bien vous êtes la plus grande énigme qu'il m'ait été donné de rencontrer.

— Expliquez-vous.

— Je ne veux pas...

— Je l'exige !

— Eh bien ! pas plus tard que tout à l'heure, Mlle Zaphiros m'affirmait que vous aviez eu ce jour-là un entretien avec son père et...

— Et ?... interrogea Régine.

— J'ai donné ma tête à couper que cela n'était pas !

— Pourquoi cela ? demanda le plus naturellement du monde la jeune fille loyale qui ne soupçonnait nullement l'importance ou le blâme que le public put attacher à sa rencontre avec le Grec.

— Mais parce que... tenez, ne me faites pas dire ce que je veux faire !

— Je vous ordonne de vous expliquer, commanda-t-elle impérieusement.

— Eh bien ! elle prétendait que vous vous étiez

donné rendez-vous clandestinement, son père et vous, parce que vous aviez l'intention de vous faire épouser par le veuf millionnaire.

— Et naturellement vous l'avez crue ? remarqua Mlle Bayle avec un ton de froideur et de mépris.

— Mais puisque je vous dis le contraire ! protesta Saint-Vérand, un accent de reproche sur la lèvre.

L'institutrice le regarda et, après un silence, elle dit d'un ton de voix lourd et triste :

— Et cependant vous avez douté de moi ! de moi dont la loyauté était si absolue qu'elle m'empêchait de croire à la félonie d'autrui et m'aveuglait à tel point, que jusqu'au jour où j'ai palpé de mes propres mains la trahison, je la croyais impossible. De moi qui la niais !... De moi qui vous jugeais d'après mes propres sentiments !...

* Ah ! Vous m'avez dérobé un bien précieux entre tous, le trésor de la confiance, rien ne me la rendra plus !... gémit la pauvre enfant.

— Pas même un repentir sincère ?

— Non, répondit Régine d'un accent amer, je croyais à la tendresse éternelle, à la sincérité de la foi jurée, vous avez tué tout cela en moi !

— Mon Dieu... mon Dieu ! gémit Jacques, ne me pardonnerez-vous jamais ?... jamais ?...

La jeune fille se tut une seconde :

— Avec le temps, dit-elle, peut-être... Aujourd'hui la blessure est trop vive, n'insistez pas.

— Que faut-il que je fasse pour que vous me rendiez... votre estime, supplia-t-il, car je n'ose plus prétendre à un autre sentiment.

— Rien... Tout serait inutile. Laissez le temps accomplir son œuvre d'apaisement et d'oubli...

— Ecoutez-moi, de grâce, mademoiselle, je suis prêt à tout ; aucun sacrifice, aucune épreuve ne me coutera...

— Hélas ! soupira Régine d'un accent brisé, il me manque quelque chose d'essentiel pour pardonner : la confiance. Je ne peux plus croire en votre parole...

— Oh ! gémit-il, rien ne pouvait m'être plus... loureux à entendre que ce que vous venez de dire. Et il ajouta d'un accent brisé : Vous êtes sans pitié, Régine, parce que vous êtes au-dessus de la faiblesse des êtres ordinaires, et que vous vous sentez impeccable... Mais au fait, et il eut un mouvement de révolte, je perds mon temps à vous supplier, j'aurais

dù y songer plus tôt : Si vous êtes inflexible, si rien ne vous touche, c'est parce *qu'un autre* m'a remplacé dans votre cœur ! dit-il avec éclat, incapable de contenir plus longtemps la jalouse sourde qui était en lui

L'institutrice se redressa, elle eut un éclair dans le regard et dit fièrement :

— Nous n'appartenons pas à la même école, monsieur. Je croirais m'abaisser en rendant trahison pour trahison, et je perdrais ainsi le droit de mépriser les autres !...

Ces paroles cinglantes tombèrent sur Jacques qui, en les entendant, perdit toute mesure :

— Pourriez-vous me dire alors quel lien vous unit à un certain *capitaine de Beauseignant* ! s'écria-t-il violemment.

Régine leva sur lui un regard d'ardent reproche, elle entr'ouvrit les lèvres pour parler, mais sa bouche se crispa et aussitôt, sous une contraction nerveuse, un tremblement la secoua toute, ses paupières se fermèrent, une pâleur effrayante se répandit sur ses traits, et elle tomba défaillante sur la chaise qui se trouvait près d'elle, sans prononcer une parole.

XXI

Saint-Vérand est atterré du résultat de ses propos. Il a peur que la jeune fille ne s'évanouisse. Il voudrait appeler au secours, mais il est retenu par la crainte de nuire à Mlle Bayle. Que penserait-on de cette scène ? Que dirait-on de les trouver ensemble, de la voir en cet état ?

Fort heureusement la nature énergique de Régine reprend vite le dessus, et bientôt la vaillante enfant est assez maîtresse d'elle-même pour pouvoir parler.

— Ainsi, murmure-t-elle avec un indéfinissable accent, vous avez douté de moi... *vous aussi* !...

— Pardon ! Je ne douterai plus jamais, implore Jacques d'une voix vibrante de tendresse et de sincérité, en s'agenouillant près de la jeune fille et lui

baisant la main. Et il ajoute humblement : J'étais trop malheureux de mon indignité, je souffrais trop de me sentir au-dessous de vous, c'est ce qui m'a fait perdre la tête. Si vous saviez combien j'ai souffert... balbutie-t-il, retenant toujours la main de la jeune institutrice, prisonnière dans les siennes.

Régine le regarda tristement :

— Oui, dit-elle, vous n'avez pas le cœur mauvais, mais pourquoi faut-il que vous ayez le caractère si faible ? Ah ! moi aussi j'ai été malheureuse ! J'ai tant souffert de vous sentir inférieur à ce que j'avais cru, de constater que vous étiez au-dessous de mon idéal...

Elle poursuivit apremment :

— Aujourd'hui, rien ne pourra plus faire renaitre le rêve de jadis, les portes du paradis entrevu se sont fermées.

— Vous n'étiez pas celui que je croyais, celui que je rêvais, celui que j'attendais, que j'espérais enfin !

— Mon rêve est mort et mon cœur en portera éternellement le deuil.

— Oh ! murmura Jacques, vous êtes implacable !

— Ce n'est pas vous que j'accuse, c'est la destinée...

— Et c'est à elle que j'en veux de vous avoir placé sur mon chemin, répondit tristement la jeune fille avec découragement.

— Epargnez-moi, implora Saint-Vérand, ne m'accablez pas. Je souffre tant. Vous ne voulez plus de moi, vous avez raison, je n'étais pas digne de vous, je ne méritais pas un tel bonheur ; mais dites-moi seulement que vous penserez à moi sans mépris et sans colère et que mon souvenir ne vous sera pas odieux...

Régine garda le silence. A la fin, elle dit d'un accent où vibrait toute l'amertume de sa désillusion :

— Ma souffrance est trop récente ; il est trop tôt, ne me demandez rien...

— Il faudra donc nous séparer ainsi ! Vous dire adieu pour toujours, sans avoir obtenu un mot de pardon ? gémit douloureusement Jacques.

Mlle Bayle tressaillit :

— C'est vrai, dit-elle, je vais quitter cette maison et il se peut que nous ne nous rencontrions plus jamais en ce monde, alors je vais être généreuse envers vous : Certes, je ne vous dois aucune expli-

cation sur cette lettre trouvée dans mes papiers, je vais cependant vous livrer mon secret afin que vous conserviez de Régine que vous avez aimée, une image radieuse dont rien ne ternira l'éclat. Vous avez prononcé tout à l'heure le nom de M. de Beausemblant...

— Je ne veux rien savoir de plus, je ne demande plus rien, j'ai confiance en vous, implora Jacques l'interrompant d'une voix suppliante.

— Mais moi je veux me laver d'un doute injurieux, je veux tout vous dire. *Ecoutez ceci* : Cet homme qui a excité votre jalousie, cet inconnu qui m'a valu l'affront d'être soupçonnée par Mme de Fleurimont, — je ne parle pas de Mlle Zaphiros, celle-là je la méprise trop pour me soucier de son opinion à mon égard — cet homme enfin à qui j'écrivais pour lui rappeler le passé, cet homme, eh bien ! c'est... mon frère !

Saint-Vérand ne put retenir une exclamation.

— Oui, poursuivit la jeune fille. C'est une histoire aussi simple que triste et trop commune, hélas !

« Ce nom de Beausemblant est également le mien, celui sous lequel j'étais connue jadis, celui que je porte également. Bayle est simplement notre nom patronymique.

« Mon frère, dès son adolescence, nous a donné les plus grands soucis. Il est joueur et... le reste. A vingt ans il avait déjà dissipé toute une fortune. Les quelques milliers de francs qui me venaient de ma mère (morte alors que j'étais encore en bas âge) et m'appartenant en propre, ont servi à payer en secret les dettes contractées par ce dissipateur dans les derniers temps de la vie de mon père, ce qui a permis à celui-ci de mourir avec la consolante illusion que l'enfant prodigue s'était amendé...

— *Pardon !... Pardon !* murmura Jacques d'un accent d'émotion sincère. Vous êtes une sainte et je ne suis pas digne de baisser le bas de votre robe...

Elle poursuivit avec aperçus sans l'entendre :

— Mon père mort, une fois sa pension militaire (très élevée) enlevée à notre mince budget, il ne me restait plus qu'un parti à prendre : celui de travailler pour vivre. C'est sur ces entrefaites que mourut l'un de nos parents éloignés. Il laissait à mon frère — unique héritier du nom — une somme de deux cent mille francs à charge par lui de subvenir à mon

entretien jusqu'à mon mariage que, dans sa naïveté archaïque, le testateur croyait — étant donné les avantages physiques que l'on veut bien me reconnaître — devoir être une chose prochaine et des plus faciles. Il ignorait, le cher homme, qu'à notre époque la femme n'est rien, que sa dot est tout! Que le charme est une vertu périmée.

Jacques voulut protester.

Elle l'interrompit :

— Il est parfaitement inutile de vous dire que je n'ai jamais perçu le plus petit dividende de la somme laissée par le cousin en question à mon frère; d'ailleurs, celle-ci n'était qu'une goutte d'eau jetée dans le gouffre de la dissipation de cet égaré.

« Il ne me restait qu'un parti à prendre ainsi que je viens de vous le dire : travailler pour vivre, car vous pensez bien que je n'aurais pas voulu faire intervenir la loi dans une question de cette nature.

« Mon instruction était assez complète ; malheureusement j'avais été habituée à un certain luxe dont la privation me coûtait, c'est ce qui me décida à me placer comme institutrice dans une famille. Il me semblait que je pourrais ainsi jouir du confortable au foyer d'autrui.

« Je fis donc part à mon frère de ma résolution, croyant qu'il l'approuverait pleinement, enchanté qu'il serait d'être libéré vis-à-vis de moi, à si bon compte, de toute obligation, mais au lieu de cela, il entra dans une fureur inouïe et me déclara qu'une Beausembiant ne pouvait sans déchoir se placer chez les autres, et que si j'infligeais cette humiliation à sa race, de sa vie il ne me reverrait.

— Voulait-il donc vous voir mourir de faim ? questionna Jacques d'un ton indigné.

— Nullement, mais il me dit qu'il n'y avait qu'une voie à suivre pour une fille noble dans mon cas, celle du cloître. Que je devais me faire religieuse, en un mot.

« Dieu appelle à Lui les âmes qu'Il a choisies. Il ne m'a point jugée digne d'un tel honneur ! poursuivit la vaillante Régine.

« Je n'avais nullement la vocation religieuse et cependant il fallait vivre ; c'est alors que Mme Maurivet m'est venue en aide en me trouvant le poste que vous savez à Athènes.

« A partir de cette heure, mon frère s'est éloigné

de moi, il m'a reniée en quelque sorte. Je lui fais honte (peut-être un peu parce que je suis aux yeux de sa conscience un remords vivant) et aussi, pensez donc ! parce que lui, le roi de toutes les élégances, le bostonneur à la mode, le grand conquérant des cœurs ne peut pardonner à sa sœur d'avoir fait de son élégant personnage le frère d'une humble institutrice. Et cependant, afin de lui complaire, j'ai renoncé à porter ce nom de mon père dont j'étais si fière, j'ai caché mon identité, mon origine aristocratique, sous la dénomination très plébienne de Bayle, j'ai effacé en quelque sorte ma personnalité, tâchant de faire oublier que j'existaïs encore.

« Nul ne saura ce que j'ai souffert, ce que je souffre, car chose étrange — étant donné ma nature — je ne suis point encore absolument détachée de celui qui est mon bourreau.

« dès mon arrivée ici, je n'ai eu qu'une idée : revoir mon frère. C'est tout ce qui me reste des miens, je n'ai plus que lui ! ajouta-t-elle comme pour se justifier.

Elle poursuivit douloureusement :

« Lui, au contraire, a tout fait pour éviter une rencontre avec moi ; et tout dernièrement, il m'a écrit pour me prévenir qu'ayant fait la connaissance d'une ri-he étrangère à laquelle il ne paraissait pas déplaire, il me recommandait de faire plus que jamais notre parenté, l'héritière en question étant intimement liée avec la famille qui m'employait, et l'inferiorité de ma situation pouvant nuire, si elle était connue, à ses projets matrimoniaux. Comprenez-vous à présent l'émotion dans lequel j'ai été lorsque j'ai su que Mlle Zaphiros avait pris connaissance de la lettre que j'adressais à Charles.

— Oui, je comprends, murmura Jacques très bouleversé par tout ce qu'il venait d'entendre. Comment ne m'aviez-vous jamais dit ces choses...

— J'avais si peur de déplaire à mon frère ! Et faut-il l'avouer, j'étais fière de votre recherche, fière de penser que c'était moi seule que vous aimiez, moi humble et obscure institutrice. Si fière que je voulais savourer ce triomphe dans le secret de mon cœur jusqu'au jour où notre mariage aurait été décidé.

— Hélas !...

— Je ne pouvais pas prévoir qu'une main indiscrete viendrait fourrager dans mes papiers.

— Mais aussi quelle imprudence d'avoir laissé une telle lettre dans votre buvard !

— Assurément, mais je comptais l'achever et la mettre de suite à la poste ; seulement il est survenu un événement aussi imprévu qu'important qui m'a empêchée de songer à achever la missive commencée...

— Quel événement ? demanda Saint-Vérand intrigué.

Régine hésita.

Il lui en coûtait d'avouer à Jacques qu'elle avait souffert en apprenant son mariage avec une autre :

— La visite de M. Zaphiros, répondit-elle.

— Quoi ! il est venu vous voir ici ?

— Oui, dit la jeune fille avec un pâle sourire. Mlle Mitta avait raison, l'un de nous deux désirait épouser l'autre, seulement ce n'est pas moi qui voulais du richissime Helléne.

— Et la perfide qui nous affirmait que vous aviez tout fait pour amener son père à ce mariage ! s'écria Saint-Vérand indigné, mais, dites-moi, la démarche de M. Zaphiros vous a donc troublée au point de vous faire oublier votre lettre commencée ?

— Pas sa démarche, mais un autre projet qu'il m'a communiqué...

Jacques comprit et ne poussa pas plus loin ses investigations.

Après un silence pénible pour tous deux, il reprit :

— Vous dites que votre frère a jeté son dévolu sur une riche étrangère ?

— Oui, et je la plains, la pauvre fille !

— Gardez votre compassion pour une autre plus digne de pitié ; cette personne ne la mérite pas, croyez-moi, votre frère et l'héritière en question se valent, ils sont tout à fait dignes l'un de l'autre.

— Qu'en savez-vous ?

— Mais cette héritière, c'est Mitta !

— Mlle Zaphiros !

— Elle-même. •

— Ah ! mon pauvre frère ! La punition va commencer ! soupira Régine apitoyée.

— La justice de Dieu se manifeste parfois dès cette terre, remarqua froidement Jacques.

— Mais je suis stupéfaite de ce que vous me dites, reprit Régine, je croyais que Mlle Zaphiros vous était fian...

Il ne la laissa pas achever :

— L'acquiescement de cette ambitieuse jeune fille était subordonné à ma réussite aux élections. Elle a sans doute voulu dans le cas d'un échec possible se ménager un autre prétendant à sa main. Je vais aller lui dire, dès ce soir, que l'un des candidats se retire de sa liste matrimoniale et qu'elle n'a plus à compter sur lui !

Régine eut un sourire d'une infinie tristesse. Que lui importait à présent que Jacques se retirât et qu'il redevint libre. Elle ne l'aimait plus, son cœur était mort à tout jamais pour lui !

— Et maintenant, il me semble que nous n'avons plus rien à nous communiquer. Allez-vous-en, dit-elle à Saint-Vérand en faisant un geste de la main pour le congédier.

— Vous me chassez ? interrogea-t-il douloureusement.

— Non, répondit-elle, mais quand Mme de Fleumont rentrera, je veux avoir quitté son toit. Il me serait trop pénible d'affronter sa présence après les soupçons, aussi injurieux qu'injustes, qu'elle a fait peser sur moi et il faut que je commence mes préparatifs de départ.

— Alors, c'est l'adieu qui va sonner ?

— Oui...

— Adieu, Régine, murmura-t-il d'un accent brisé.

— Adieu, répondit-elle d'une voix basse.

Et après l'avoir regardée une dernière fois comme s'il eût voulu graver dans sa mémoire les traits de la jeune fille, Saint-Vérand sortit de la pièce.

Arrivé à la porte, il se retourna, espérant encore contre toute espérance.

Régine debout l'avait suivi du regard, mais elle ne fit pas un geste pour le retenir ni le rappeler.

Alors il s'éloigna, le cœur en proie à un désespoir fou, pendant que la pauvre institutrice tombait sur une chaise et se cachait la tête dans les mains : Le beau rêve dont elle s'était berçée était à jamais évanoui.

Un jour, terne et blasé, se lève à l'horizon ; un jour de printemps cependant, mais pluvieux et morose. L'on a peine à se croire au « joli » mois de Mai chanté par les poètes tant la nature en cette

région montagneuse est en retard sur la saison. C'est à quoi songent les voyageurs que le train de luxe parti de Paris, dans la soirée de la veille, emporte vers la poétique Italie.

Le monstre de fer serpente à travers l'étroite vallée savoyarde de la Maurienne et va bientôt arriver à Modane, la vieille frontière, à l'entrée du Mont-Cenis.

De haut es montagnes à l'aspect sévère, mais admirablement boisées, se dressent à droite et à gauche, verdoyantes jusqu'au sommet; par instants la gorge se fait si étroite que l'on dirait que l'imposante masse de rochers va se joindre et vous empêcher de passer, mais il n'en est rien, et le rapide va toujours, poursuivant sa course folle.

Dans l'un des wagons-lits deux femmes sont confortablement installées. L'une d'elles, en longs vêtements de deuil, n'a point encore ouvert les yeux et demande sans doute au sommeil l'oubli des tristesses de la vie dont son visage encore jeune garde la trace des meurtrissures précoce.

L'autre est éveillée depuis longtemps, elle contemple l'imposant paysage dont la rude beauté la fait frissons.

« Combien la nature est différente et variée on ses aspects! songe-t-elle avec mélancolie. Ici, on voit des montagnes, c'est encore l'hiver, tandis que *là-bas*, c'est déjà le printemps! Ici les rochers abrupts, les précipices sans fond, *là-bas*, les plaines vallonnées irradiées sous l'ardente caresse du ciel d'Orient! »

là-bas, dans la pensée de la voyageuse, c'est Athènes, la patrie du soleil et des nuits lumineuses, Athènes, où son cœur a eu jadis son rayon d'espérance et de joie, son heure de rêve...

Que tout cela est loin aujourd'hui, Régine (car c'est elle) s'en va vers des horizons inconnus accompagner celle qui l'a prise auprès d'elle comme dame de compagnie depuis sa récente sortie de chez les Férimont.

Une femme du meilleur monde et d'un commerce des plus agréables, mais que la vie a hélas! terriblement éprouvée et qui va demander à une existence noyade, sinon l'oubli, du moins l'apaisement dans les maux dont elle souffre.

Régine, elle aussi, a résolu d'oublier, elle va tâcher

de se reprendre à vivre, de se ressaisir. Tant d'événements douloureux ont bouleversé son existence en ces dernières semaines ! Mais c'est avec une amère jouissance qu'elle aime à évoquer le souvenir des épreuves qui l'ont récemment atteinte, à retourner le fer dans la plaie vive ; aussi profite-t-elle de ce que sa compagne dort encore pour retirer des profondeurs d'un sac de voyage une chère missive reçue au moment du départ et déjà lue maintes fois :

« Bien chère Mademoiselle, lui dit-on : Au moment où vous allez quitter la France pour de longs mois peut-être, laissez-moi vous dire un adieu sincèrement affectueux.

« Combien je déplore votre départ, j'ignore ce qui s'est passé entre Mme de Fleurimont et vous. Ma fille se reposait si complètement sur vous du soin de ses enfants, sachant en quelles mains elle les laissait ! mais je comprends que vous ayez préféré, à l'aride tâche d'instruire de jeunes intelligences vagabondes, le poste plus agréable et moins absorbant de dame de compagnie.

« Il eût été égoïste de vouloir vous retenir. Il n'y a que nous qui soyons à plaindre ; depuis que vous nous avez quittés, tout va mal autour de nous, l'on dirait que vous avez emporté la joie avec vous. Les enfants sont devenus affreusement capricieux et ne peuvent pardonner à leur nouvelle institutrice de vous avoir remplacée.

« Mon gendre est menacé de quitter Athènes et d'être envoyé dans une affreuse petite principauté à demi barbare où ma fille s'ennuiera à périr.

« Quant à mon fils, je n'ai pas à vous apprendre ce que les journaux vous ont fait connaître — son échec aux élections législatives.

« Le pauvre enfant en a eu, je crois, une pénible déception à laquelle est venue s'en ajouter une autre d'un ordre plus intime : Mlle Zaphiros se marie.

« Elle épouse un officier de cavalerie, le comte de Beauseignant, un très brillant cavalier dont l'élégante silhouette lui a pris le cœur, mais il paraît que M. Zaphiros a eu des renseignements tels sur le capitaine en question qu'il refuse son consentement et menace de déshériter sa fille au profit du nouveau musée d'Athènes. L'on dit même qu'il songe sérieusement à se remarier et que par contrat, il

donnerait à la nouvelle épousée les deux tiers de sa fortune.

« C'est du moins ce que nous avons entendu dire, car ma fille est à peu près brouillée avec la jeune Grecque, je serais fort en peine de vous en donner la raison, car je l'ignore, les pauvres parents étant tenus aujourd'hui tout à fait en dehors des faits et gestes de leurs enfants...

« Quoi qu'il en soit, Mlle Zaphiros va donc se marier et tout bas, *tout bas*, je vous avouerai que cet événement est plutôt fait pour me réjouir.

« Je ne sais pourquoi, cette jeune fille ne m'inspirait aucune sympathie et je craignais de la voir entrer dans notre famille. Je ne lui aurais confié qu'en tremblant le bonheur de Jacques.

« J'ai un autre idéal de la femme. Pourquoi mon fils n'a-t-il point arrêté ses regards sur une personne que je connais et que vous soupçonnez bien un peu, n'est-ce pas ?

« Avec quelle joie je lui aurais ouvert les bras à celle-là ! en l'appelant ma fille, bien qu'elle fut dépourvue des avantages matériels que les hommes recherchent avant tout...

« Dieu en a décidé autrement dans son infinie sagesse ; nous devons nous soumettre sans chercher à comprendre, mais je ne puis m'empêcher, au moment où vous nous quittez, de vous exprimer, ma chère enfant, le grand attachement que vous m'inspirez et dont je charge ces lignes d'être auprès de vous les interprètes en même temps qu'elles vous porteront l'assurance de la maternelle et fidèle affection de votre vieille amie.

« Marie SAINT-VÉRAND. »

Régine soupira. Elle aussi se demandait pourquoi cette épreuve imméritée ; pourquoi son beau rêve de tendresse à elle n'avait eu qu'une seule aurore, alors qu'il a tant de radieux et successifs lendemains au foyer d'autres femmes qui cependant n'ont rien fait pour le mériter... Mais se remémorant des vers célèbres d'un immortel poète, elle se résigna à son mal :

Car personne ici-bas, ne termine et n'achève ;
 Les pires des humains sont comme les meilleurs ;
 Nous nous réveillons tous au même endroit du rêve ;
 Tout commence en ce monde et tout finit ailleurs !

Elle regarda alors sa compagne. Celle-ci aussi avait injustement souffert, son cœur saignait également de maintes blessures contractées au dur contact de la vie.

La souffrance était donc partout, poignante et inéluctable ? Impossible de faire le moindre pas sur cette route cachée qu'est une destinée humaine sans la rencontrer !

Pourquoi cette dure loi ? Pourquoi ?

Ah ! sans doute, pour que leurs pauvres âmes désabusées et meurtries fussent forcées — ne trouvant plus aucun point d'appui sur la terre — de s'élever par l'incessant et vaillant effort de leurs ailes brisées, de douleur en douleur, de renoncement en renoncement, de lutte en lutte, et enfin de victoire en victoire, jusque vers ces régions inconnues, mais sereines, pour lesquelles elles ont été créées dans la pensée de Dieu dès le principe. Vers ces régions espérées où les insondables mystères de la destinée — ce redoutable *chemin secret* — nous seront alors dévoilés, en ce lieu où nous connaltrons enfin le pourquoi de toutes choses dans la plénitude d'un bonheur infrangible : en plein *Au-delà* !

FIN

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *LAYETTE, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents travaux de dames.*

MODÈLES GRANDEUR D'EXÉCUTION

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXÉCUTION

Il contient dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes, Nappes, Mouchoirs, etc.*

L'ALBUM BRODERIE ET OUVRAGES DE DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie d'application sur tulle, :: :: :: :: dentelles en filet, etc. :: :: :: ::

Chaque Album franco poste, 5 fr. 50. Etranger, 6 francs.
Les Albums d'Ouvrages de Dames N° 1, 2 et 3 sont envoyés franco contre 15 fr. 50 : étranger, 16 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient

LES FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeure d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes et les plus curieuses pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du home de ville ou de campagne. :: :: :: ::

Prix de l'Album franco poste : 3 fr. 25. Etranger : 3 fr. 50.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (*pas de mandat-carte*) à M. Orsoni, 7, rue Lemaigran, PARIS (XIV^e)



LE PETIT ECHO DE LA MODE

est l'ami et le conseiller
des jeunes filles
et des maîtresses de maison.
"Elégance" et "Economie"
telle est sa devise.

Il ne coûte rien, grâce à ses
primes.

Ses romans sont célèbres pour
leur haute qualité,
ainsi que sa rédaction, sa mode,
ses courriers.

Abonnement d'un an: 14 fr. - Étranger: 18 fr.
Six mois: 7 fr. 50 - Étranger: 10 fr.

Adresser mandat-poste à M. ORSONI,
7, rue Lemaignan, Paris - 14^e.